

# **DONSIN**

**LES STRUCTURES AGRAIRES D'UN VILLAGE  
MOSSI DE LA RÉGION DE NOBERE  
(CERCLE DE MANGA)**

**GÉRARD REMY**

## RECHERCHES VOLTAIQUES

Collection de travaux de Sciences Humaines sur la Haute-Volta

Directeurs de la collection : Guy Le Moal et Marcel Poussi

Rédacteur : Françoise Izard-Héritier

La correspondance doit être adressée à Françoise Izard,  
Laboratoire d'Anthropologie Sociale, Collège de France,  
11, place Marcelin-Berthelot, 75005 Paris

RECHERCHES VOLTAIQUES 15  
PARIS - OUAGADOUGOU  
C.N.R.S. - C.V.R.S.-1972

DONSIN - LES STRUCTURES AGRAIRES D'UN VILLAGE MOSSI  
DE LA REGION DE NOBERE (CERCLE DE MANGA)

Gérard REMY

Maître de Recherches à l'O.R.S.T.O.M.



# Table des matières

<u>Introduction</u>	9
 <u>Première partie</u> : Le pays et les hommes	
Chapitre I - Le cadre régional	13
Chapitre II - Le groupement politique de Nobéré	21
1. La mise en place du peuplement	21
2. La structure politique	28
Chapitre III - Le site géographique de Donsin	33
1. Le cadre naturel	33
2. L'environnement humain	37
Chapitre IV - Les hommes. Nombre et relations sociales	41
1. Structures démographiques	41
2. La mise en place du peuplement	42
3. Structure politique et religieuse	45
4. La société villageoise. Structure sociale	47
 <u>Deuxième partie</u> : Les structures agraires de Donsin	
Chapitre I - Les faits d'habitat	53
Chapitre II - Les types de champs et leur disposition géographique	63
1. Les champs de case	64
2. Les champs proches	67
3. Les champs éloignés	70
Chapitre III - Le troupeau bovin villageois	79

Chapitre IV - Les exploitations	87
1. Structure démographique des exploitations dirigées par des hommes	87
2. Structure géographique des exploitations dirigées par des hommes	88
3. Les exploitations dirigées par des femmes	92
4. Les champs personnels	93
Chapitre V - La répartition du sol	97
1. Le territoire et le domaine foncier de Donsin	97
2. La répartition des terres entre les divers groupes sociaux et les droits sur le sol	99
Chapitre VI - L'utilisation du temps et l'organisation du travail	115
1. La saison agricole et les facteurs climatiques	115
2. Les réunions de culture	118
3. Les manoeuvres agricoles	120
Chapitre VII - Le terroir de Donsin	127
Bibliographie	137

# Cartes

1.	Densité de population en 1965.	15
2.	Anciens groupements politiques dans le canton de Nobéré.	23
3.	Croquis pédologique. Région de Donsin.	34
4.	Types d'habitations mossi. Donsin.	54
5.	Donsin. Ancienneté des habitations.	57
6.	Bakago. Ancienneté des habitations.	59
7.	Burugna. Ancienneté des habitations. 1966.	60
8.	Distribution de l'habitat selon le groupe social.	61
9.	Superficies cultivées en maïs et mil rouge. Donsin. Hivernage 1966.	65
10.	Carte hors-texte. Donsin. Champs de village et champs périphériques. Répartition des cultures. Hivernage 1966.	
11.	Superficies cultivées en arachide. Donsin. Hivernage 1966.	69
12.	Types de disposition relative des champs de village et des champs périphériques. Donsin. 1966.	72
13.	Champs de brousse à Baraouélé. Situation en 1965.	74
14.	Exploitation du sol. Donsin. 1966.	101
15.	Appropriation du sol. Donsin. 1966.	102
16.	Aire appropriée et cultivée par le groupe Congo. Donsin. 1966.	104
17.	Aire appropriée et cultivée par le groupe Bilgo. Donsin. 1966.	105
18.	Répartition des terres entre les segments du lignage Bilgo. Aire cultivée autour de l'habitat. Donsin. 1966.	107

- |  |     |
|--|-----|
| 19. Exemple de répartition de terres familiales. Donsin. 1966. | 109 |
| 20. Champs éloignés. Exploitation du sol. Donsin. 1966.        | 110 |

## INTRODUCTION

Ce rapport est le résultat d'études menées à Donsin et dans quelques villages proches en 1966 et 1967. Ces études s'intègrent dans un plan général de recherches du Centre ORSTOM à Ouagadougou qui vise à dresser l'inventaire des principaux types de terroirs villageois voltaïques, puis à établir une synthèse générale des structures agraires en Haute-Volta.

Certaines monographies villageoises sont déjà achevées, d'autres sont en cours de réalisation, effectuées par des géographes et des sociologues, dans le cadre de l'ORSTOM ou sous couvert d'autres organismes (Centre Voltaïque de Recherche Scientifique, Ecole Pratique des Hautes Etudes, Université de Bordeaux). La plupart s'appuient sur une méthodologie semblable qui donnera à l'ensemble des travaux une homogénéité certaine et permettra de fructueuses comparaisons.

A travers l'analyse détaillée des différents types de terroirs villageois et l'explication des contrastes ou nuances qu'ils présentent, devraient se dégager les fondements des civilisations agraires.

L'étude du terroir de Donsin a exigé quatre à cinq mois d'activités sur le terrain. Elle a été menée avec la collaboration permanente de M. Etienne Ouedraogo, interprète et enquêteur. Une mission de photographies aériennes à 1/10.000<sup>e</sup> effectuée en décembre 1965 par l'I.G.N. a permis de dresser, avec rapidité, un levé complet des habitations et des champs cultivés, avec l'aide temporaire d'un adjoint technique géomètre. Les cartes ont été dessinées par M. André Bilgho.

Les enquêtes auprès des villageois n'auraient pu être menées à bien sans le concours bienveillant de MM. Boureïma Congo, chef du canton de Nobéré, et Dagompwoba Bilgo, fils aîné du chef (défunt) de Donsin.



Première partie  
**LE PAYS ET LES HOMMES**



## Chapitre I

### LE CADRE RÉGIONAL

Donsin est un village mossi situé à une centaine de kilomètres au sud de Ouagadougou, sur une importante et traditionnelle voie commerciale menant au Ghana. Il n'est distant que de quelques centaines de mètres de Nobéré, chef-lieu de canton du cercle de Manga, siège d'une chefferie politique réputée, d'un marché actif et centre musulman ancien.

Après Nobéré, la route traverse sur plus de 35 kilomètres une aire totalement inhabitée (à l'exception d'un campement de pêcheurs) de part et d'autre de la Volta rouge. Cette rivière a été longtemps une frontière naturelle entre les pays mossi et gurunsi, n'excluant pas cependant des relations très actives entre les deux populations. Depuis les dernières années du XIXe siècle, des Mossi de plus en plus nombreux ont franchi la rivière et se sont installés parmi les populations gurunsi.

Donsin est avant tout un village du pays mossi. Le site, la forme et la répartition de l'habitat, l'aspect et la disposition générale des champs, les activités des hommes et leurs techniques de travail, bien d'autres faits encore, montrent que Donsin ressemble, pour l'essentiel, à tous les villages que l'on aperçoit lorsqu'on sillonne les pistes de Koudougou à Koupéla, de Kaya à Manga. Cette homogénéité du paysage humain dans toute la partie centrale de la Haute-Volta n'exclut pas de sensibles nuances régionales.

Donsin est situé au sud d'une presqu'île du pays mossi qui, à partir de Kombissiri et Saponé, s'insère entre les vallées des Volta blanche et rouge. Celles-ci l'isolent au nord-est du pays bisa, au sud-ouest du pays gurunsi. Plusieurs faits individualisent cette région. Ainsi, de petits troupeaux bovins errent autour des villages et sont parqués le soir à l'intérieur des habitations: les Mossi du cercle de Manga et du sud des cercles de Kombissiri et Saponé sont à la fois agriculteurs et éleveurs ; la présence sur les pistes, surtout le vendredi, de nombreux hommes qui se dirigent vers les mosquées et portent un "bonnet musulman" (more pugla) prouve la diffusion de l'Islam. D'autres aspects originaux, plus ou moins importants, seront notés.

Mais l'unité de cette partie du pays mossi s'appuie également sur un certain type d'organisation du paysage.

Sur le plan humain, le facteur essentiel est que les hommes sont d'autant plus nombreux que l'on s'éloigne des vallées.

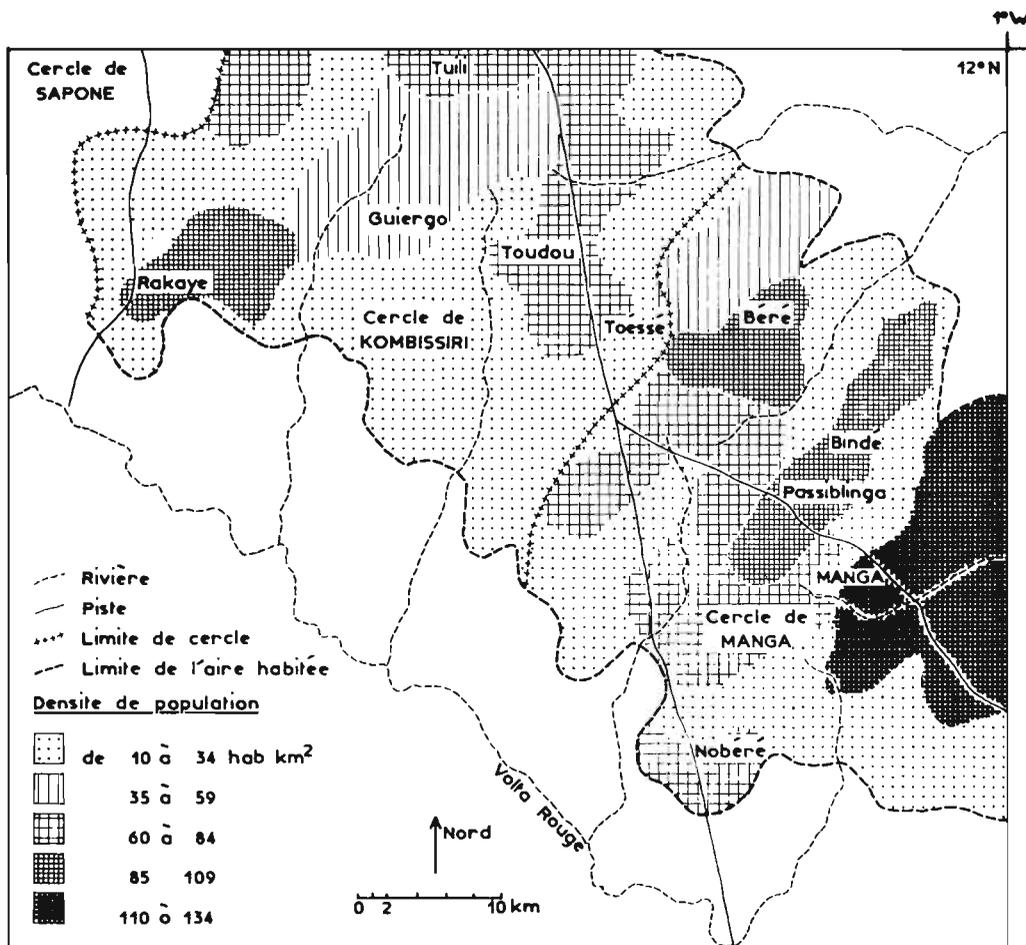
Des bandes de terres inhabitées, de largeur variable, bordent de chaque côté les deux Volta. Le long de la Volta rouge, ces terres étaient, il y a peu de temps encore, occupées et exploitées par des populations nombreuses. Elles portent actuellement une belle savane arborée et sont incluses, pour une bonne part, dans des "forêts classées". On peut toutefois encore discerner des traces de l'ancienne présence de l'homme (ruines de cases, flots d'arbres "sélectionnés" : baobabs, nérés, raisiniers, kapokiers).

Ces vallées désertes enserrant une langue de terres où se présentent plusieurs dizaines, et parfois plus de cent personnes au kilomètre carré (cf. carte 1 : Densité de population en 1965). Les hommes sont particulièrement nombreux, dans la partie centrale, sur les terres hautes : ils s'alignent sur les interfluves, ou se disposent en demi-cercle autour des têtes des bassins versants. Là, les densités de population sont fréquemment supérieures à 60 habitants au kilomètre carré ; autour de Manga, elles atteignent 125 h/km<sup>2</sup>. Hormis les espaces proprement incultes, les bois sacrés, quelques bas-fonds trop longuement inondés en hivernage, tout le paysage est humanisé. Chaque mètre carré est cultivé, ou l'a été et ne va pas tarder à l'être à nouveau.

A la périphérie de l'aire densément peuplée, souvent des taches ou des couloirs de "brousse" isolent les villages les uns des autres. Fréquemment la densité de population est inférieure à 35 h/km<sup>2</sup>. Le sol est occupé de façon plus discontinue, les cellules d'habitat et les terres exploitées par les communautés villageoises apparaissent mieux individualisées, la part des champs temporaires dans le système agricole est plus grande. Nobéré et les villages les plus proches forment une petite aire plus densément peuplée : le rôle de la fonction politique et commerciale de Nobéré n'est pas douteux.

La répartition des hommes en bandes parallèles de densité croissante vers les terres hautes correspond en partie à une distribution semblable des éléments majeurs du milieu naturel.

Ce que l'on peut convenir d'appeler le plateau de Manga est un vaste promontoire, se rattachant au nord-ouest au plateau central mossi, encadré par les vallées presque parallèles des Volta blanche et rouge. C'est une table allongée dont l'altitude moyenne, dans la partie centrale, est de 300-320 mètres. Sa largeur diminue progressivement vers le sud-est, puis brutalement après Manga. Une coupe transversale au niveau de Nobéré fait apparaître une nette dissymétrie : les surfaces sommitales sont sensiblement rejetées vers le sud-ouest ; elles dominent le lit de la Volta rouge de 70-90 mètres et celui de la Volta blanche de 110-130 mètres.



## DENSITE DE POPULATION en 1965

dans les cercles de KOMBISSIRI (partie Sud) et MANGA (partie Nord)

Les deux Volta sont des rivières temporaires qui, dès décembre-janvier pour la Volta rouge, mars-avril pour la Volta blanche se réduisent à des chapelets de mares d'eau plus ou moins nombreuses et importantes selon les caractères de la saison des pluies précédente. La direction générale de l'écoulement est NO-SE, c'est-à-dire perpendiculaire à l'orientation des plis du socle granito-gneissique : les rivières apparaissent surimposées. Les cours des rivières sont cependant méandreuse, et localement suivent la direction des plis du socle. Tous les affluents, particulièrement ceux de la Volta rouge, sont parallèles entre eux et perpendiculaires aux Volta. Le réseau hydrographique secondaire apparaît d'origine structurale (B. Kaloga : 15) (1). Il découpe le plateau de Manga en éperons étroits, orientés NE-SO.

La présence de ces deux importants axes hydrographiques assure une répartition zonale des traits majeurs du paysage naturel.

Le plateau de Manga est tout entier inscrit dans le vaste massif granitique précambrien qui s'étend sur tout le centre et le sud de la Haute-Volta (J. Duceillier : 10). Il est composé essentiellement de roches granito-gneissiques, la plupart calco-alkalines, qui présentent un grand nombre de faciès différents suivant leur degré de métamorphisme, leurs conditions de cristallisation et leur composition minéralogique (J. Sagatsky : 31) ; elles sont parfois pénétrées d'alignements de granites intrusifs.

Des formations birrimiennes se présentent en bandes étroites et allongées, de direction NE-SO, intercalées dans les granito-gneiss (ainsi près de Kaïbo, et de Nobéré). Elles groupent des roches très métamorphosées, le plus souvent basiques. Dans la région de Manga, ce sont pour la plupart des schistes très argileux, et des micaschistes. La nature des roches se laisse parfois deviner à travers les formes du relief. Mais elles sont, le plus souvent, recouvertes d'un manteau d'altérations plus ou moins épais, ou d'une cuirasse ou carapace. Elles affleurent plus fréquemment, en direction des vallées.

La surface du plateau de Manga est sous-tendue par des niveaux cuirassés qui correspondent à un groupe d'aplanissements quaternaires, dus aux phases successives d'un même cycle d'érosion (B. Kaloga : 15). La cuirasse du haut glacis n'est plus représentée qu'au sommet de quelques collines résiduelles atteignant 350-360 mètres. Celle du moyen glacis est ferrugineuse et repose directement sur la roche saine granitique, ou sur des altérations granitiques. Elle est le témoin d'un immense cuirassement "type de nappe" formé à partir d'apports provenant du démantèlement de la surface cuirassée plus ancienne. Le bas glacis, entaillé dans le moyen glacis, a une altitude qui varie de 280 à 300 mètres. Son substratum est très varié. Il est constitué de débris de cuirasses diverses (anciennes et subactuelles) et d'altérations de roches. Il correspond à la basse terrasse des Volta, dont la surface est parfois soulignée par une carapace.

Cet épisode érosif s'est arrêté brutalement pour faire place à deux phases d'apports, marqués à leur base par une stoneline (lignes

ou lits de cailloux de quartz et de gravillons ferrugineux). L'une a un aspect gravillonnaire, l'autre sableux. A ces phases d'apports succède une phase de recouvrement actuel qui aboutit à l'encaissement des rivières dans leurs alluvions.

Schématiquement, de l'axe central du plateau de Manga, on descend donc par paliers successifs, en direction du NE vers la Volta blanche, du SO vers la Volta rouge. Les principaux affluents créent autant de couloirs transversaux qui perturbent cette disposition en bandes parallèles, mais sans en altérer le principe.

La dissymétrie d'ensemble du plateau de Manga est directement liée au fait que la Volta blanche est une rivière plus puissante que la Volta rouge, et que sa vallée se développe avec plus d'ampleur.

Toute la partie centrale du plateau de Kombissiri à Manga est dominée par la présence des cuirasses du moyen glaciaire à peine entaillées par le cours supérieur des affluents des Volta. Le relief est très plat, avec de longues pentes faibles, aboutissant à des bas-fonds ou thalwegs à peine esquissés. Quelques collines ou alignements de blocs granitiques, parfois coiffés de lambeaux de cuirasse, sont les témoins du glaciaire supérieur.

Le relief s'accidente quelque peu lorsqu'on s'éloigne de cette partie centrale. Le moyen glaciaire apparaît sous forme de buttes tabulaires dominant de plusieurs mètres de vastes étendues ondulées, dégagées dans les matériaux sous-jacents à la cuirasse, ou même parfois entaillées dans la roche saine, qui apparaît en de nombreux endroits (collines, vastes blocs, grandes étendues jonchées de rochers ou de boules granitiques).

Plus loin encore, mais à partir de Nobéré seulement du côté de la Volta rouge, la cuirasse du moyen glaciaire ne couvre plus que quelques buttes résiduelles. La dissection intense donne un relief ondulé constitué de larges croupes à sommet aplati et à longues pentes, descendant de tous côtés vers des thalwegs souvent encaissés. La roche saine affleure très souvent. Le bas glaciaire est lui-même entaillé par l'érosion, surtout vers l'aval.

Les Volta et leurs principaux affluents (dans leur partie aval) s'encaissent actuellement dans leurs plaines alluviales. Celles des Volta ont le plus souvent 300 à 500 mètres de large ; elles atteignent parfois 700 à 800 mètres ; elles peuvent se réduire à certains endroits à la largeur du lit actuel.

Indépendantes de cette répartition zonale, les aires de schistes birrimiens constituent des plaines très plates, accidentées de quelques buttes quartzitiques blanches. Le réseau hydrographique est très dense, et encaissé.

Les caractères pédologiques du plateau de Manga sont étroitement liés à la nature des roches et aux facteurs géomorphologiques.

Trois grands types de sols se distinguent (B. Kaloga : 14 et 15). Les lithosols sans recouvrement (dalles cuirassées, bancs de carapace, collines et blocs granitiques) occupent des superficies très restreintes. Le plus souvent, surtout dans la partie centrale du plateau, les lithosols sont recouverts de sols plus ou moins épais, peu évolués.

Les sols d'arènes granitiques se trouvent souvent à proximité des affleurements de cuirasse, au pied des buttes du moyen glacis, en haut de croupes, ou sous des buttes gravillonnaires. Ils sont le résultat d'une altération ancienne du granite, de type kaolinique. Ils se caractérisent par un excès d'eau en hivernage. Ils sont fréquemment recouverts d'apports sableux.

Les vertisols, gorgés d'eau pendant la saison des pluies, sont riches en argiles gonflantes montmorillonitiques. On peut distinguer les vertisols hydromorphes qui se développent sur les argiles de colmatage de thalwegs, et les vertisols lithomorphes sur les matériaux d'altération récente de roches basiques, ou, lorsque le drainage est déficient, de granites calco-alcalins à amphiboles et pyroxènes dominants. Dans ce dernier cas, le modelé du relief joue un rôle presque aussi important que la nature de la roche-mère, le mauvais drainage assurant le maintien sur place des produits d'altération. Tous deux sont plus fréquents et étendus vers l'aval des Volta et de leurs affluents, sur les franges du plateau de Manga.

A ces différents types de sols correspondent, plus ou moins, des associations végétales particulières. Mais le paysage végétal dépend surtout de facteurs humains. Les aires de champs de village sont caractérisées par un couvert d'arbres sélectionnés par l'homme, ou liés à sa présence. Les arbres sont d'autant plus rares et leur nature plus variée que l'occupation du sol est plus ancienne. Baobabs, nérés, karités, fromagers dominant, mais d'autres espèces peuvent être présentes : kapokiers, raisiniers, figuiers, acacias (Faidherbia albida). Les arbres plantés (surtout des manguiers) sont peu fréquents.

Presque partout ailleurs s'étend une végétation secondaire d'autant plus dégradée que les hommes sont nombreux, et que les sols attenant les cultures. Pratiquement disparue dans la partie centrale du plateau, la végétation "naturelle" apparaît par taches et couloirs dans la partie externe de l'aire habitée. Elle se développe largement dans les couloirs inhabités qui cernent les lits des Volta.

L'unité et l'originalité du plateau de Manga, nous l'avons déjà souligné, sont liées à la présence des deux Volta qui donnent au paysage naturel une certaine structure en bandes parallèles. Les roches du sous-sol, les formes du relief, les types de sols et d'associations végétales caractérisent une aire géographique beaucoup plus vaste.

Cependant la position méridionale du plateau de Manga dans le cadre du pays mossi lui confère des conditions climatiques particulières. Avec 900 à 950 mm de pluies par an en moyenne, et quatre mois (juin à septembre) pendant lesquels il tombe plus de 100 mm, le plateau de Manga a un climat sud-soudanien. Un trait important du régime pluviométrique est la relative faiblesse (par rapport aux autres régions du pays mossi) des variations inter-annuelles du total des pluies : une année sur deux, à Manga, la pluviométrie est comprise entre 855 et 960 mm (sur 15 années d'observation). Selon J.C. Klein (16), la pluviométrie en année médiane est de 920 mm, en année décennale humide: 1100 mm, en année décennale sèche : 740 mm. Deux mois cependant présentent des variations importantes d'une année à l'autre, qui influent directement sur la vie agricole locale : mai, le mois des semences (de 40 à 170 mm) et surtout octobre, le mois des récoltes (de 0 à 150 mm).

Cette plus grande abondance des pluies introduit certaines nuances dans le milieu naturel, particulièrement dans le paysage végétal : le couvert arbustif est plus dense, certaines espèces se raréfient, d'autres au contraire, plus exigeantes en eau, se développent. Ces nuances demeurent toutefois discrètes.

#### Note

1. Les chiffres qui suivent le nom de l'auteur renvoient à la bibliographie, à la fin de ce texte.



## Chapitre II

### LE GROUPEMENT POLITIQUE DE NOBERE

Lorsqu'on demande à un chef de famille de Donsin d'où il est originaire, où est sa "racine", la réponse est immédiate et constante : "je suis de Nobéré". Il ne s'agit là ni de l'agglomération villageoise de Nobéré, ni du canton administratif actuel de Nobéré. Fondamentalement, le cadre territorial de référence pour les populations locales est l'ancien groupement politique de villages, sous l'autorité du Nobéré naba, et qui seul porte traditionnellement le nom de Nobéré.

Ce groupement territorial, fondu par l'administration française dans un ensemble plus vaste, correspond à une unité politique traditionnelle, dont les frontières et l'étendue ont cependant varié dans le temps. Il est le fruit de l'histoire de la région et tout particulièrement de l'histoire du peuplement.

#### 1. La mise en place du peuplement

Le groupement de Nobéré avait 7080 habitants en 1965, selon le recensement administratif (la sous-estimation étant de l'ordre de 10 à 15 %, la population devait en fait être proche de 8000 habitants). Presque tous sont Mossi, et on ne note que quelques petits groupements d'étrangers, surtout des Yarsé et des Silmi-Mossi.

A cette homogénéité ethnique correspondent une unité culturelle certaine et un paysage humain uniforme. Cependant le peuplement de la région de Nobéré est extrêmement hétérogène : au long des siècles se sont accumulés des groupes dont l'origine géographique est très variée, qui se sont mélangés à des populations autochtones diverses et mal définies. Chaque village rassemble, d'une façon toujours originale, plusieurs de ces groupes de populations.

#### a - Les populations autochtones

Notons d'abord que des études historiques approfondies et systématiques seraient nécessaires pour parvenir à dégager les traits es-

sentiels du peuplement original dans la région de Nobéré. Un de leurs premiers objectifs devrait être de préciser la signification des termes habituellement utilisés par les populations locales pour désigner les autochtones.

Seuls les Nyonyosé apparaissent bien individualisés. Peu nombreux (deux petits groupes à Soulougré et Seleguin) (cf. carte 2. Anciens groupements politiques), ils sont réputés "avoir leurs racines" à Guilongou (cercle de Ziniaré) et ne sont donc pas de vrais autochtones. Mais leur arrivée est très ancienne. Ils se définissent surtout par des caractères socio-religieux (maîtrise du vent et des nuages, relations à caractère sacré avec la terre).

De nombreux autres groupes se disent et sont reconnus autochtones. Ceux qui sont venus les rejoindre les qualifient de Bisa, Ninisi, parfois Gurunsi, sans qu'il y ait toujours concordance entre les termes utilisés par différents informateurs pour le même groupe. Eux-mêmes se contentent souvent d'affirmer qu'ils étaient là avant les autres sans paraître pouvoir donner des précisions sur leur origine.

Les Gurunsi apparaissent peu dans les traditions locales. Mais leur présence dans la région est certaine et très ancienne. Il y en avait sûrement à Sonpissi et Mokhane (village actuellement abandonné). Deux groupes installés à Bakago et Passentenga seraient venus lorsque les nakomse mossi dominaient déjà la région. Les Gurunsi étaient nombreux parmi les anciens captifs du Nobéré naba et des membres de sa famille. Selon E. P. Skinner, Naba Bilgo, premier chef mossi de la région, s'en fut capturer des Gurunsi pour agrandir son "village" (E.P.Skinner: 36). On ne trouve plus trace de groupes gurunsi autochtones. Selon des traditions recueillies par R. Pageard, Naba Nakye (11e Moro naba) aurait, au XVII<sup>e</sup> siècle, chassé de son royaume les derniers Gurunsi qui se trouvaient sur la rive gauche de la Volta rouge.

Etaient-ils, ou figuraient-ils parmi les premiers occupants ? Ont-ils tous été chassés ? Dans ce cas, sont-ils les ancêtres de ces nombreuses familles gurunsi de la région de Pô et Guiaro qui se disent originaires du pays mossi, le plus souvent de l'actuel cercle de Manga ?

Parmi les premiers occupants, il y avait des Bisa : toutes les traditions historiques locales les mentionnent, en général pour signaler qu'ils ont disparu. Et de fait, il n'en reste apparemment plus dans la région de Nobéré. Les seules familles qui se reconnaissent Bisa (à Passentenga et Basbedo) sont venues ultérieurement. Dans certains villages (à Bakago et Togsé par exemple), on dit qu'ils viennent encore parfois, la nuit, faire des sacrifices là où se trouvaient leurs villages. Il est probable que certains groupes sont restés sur place, et qu'ils se sont fondus à l'intérieur du stock de populations qui résidaient dans la région avant les premières migrations mossi. Certaines familles (à Koutienga, Bakago, Passentenga) ont été qualifiées de Bisa par un ou plusieurs informateurs.



Autres premiers occupants : les Ninisi. Seules quatre familles, à Soulogré, Gandatinga, Nabdogo et Burugna-Yanga se reconnaissent tels. Qui sont-ils ? Un groupe ethnique distinct ? Ou bien, selon l'hypothèse de M. Izard, faut-il croire que le terme "Ninisi" désigne simplement ceux qui résidaient dans la région avant l'arrivée des Mossi ? Dans ce cas, les Ninisi pourraient être d'anciens Bisa ou Gurunsi.

b - Les groupes conquérants nakomsé (1)

Les premiers immigrants mossi sont venus de l'est, de la région de Tenkodogo, et paraissent s'être installés surtout dans la région de Manga. La famille du chef de canton de Manga descend de Naba Zoungrana. ("père" de Naba Oubri, premier de la dynastie des Moro naba de Ouagadougou ; il aurait vécu à la fin du XVe siècle) (2). Elle a conservé la chefferie jusqu'à nos jours.

Le canton de Djiba a été dirigé, jusqu'au XVIIe siècle, par les descendants de Naba Nini dont le territoire, appelé Ninitenga, s'étendait jusque Dissomey et Bakago, à quelques kilomètres de Nobéré. Originaire de Tenkodogo, et installé à Djiba avant que ne soit créé le royaume de Ouagadougou, Naba Nini ne se rattache pas à la généalogie des familles royales mossi. Est-il un descendant de Naba Rawa, "frère" de Naba Zoungrana ? Selon des traditions citées par M. Izard, Naba Rawa aurait traversé la région de Manga et résidé quelque temps à Pô, avant de se diriger vers le nord-ouest, puis vers le nord. En est-il de même de Tedego, chef d'une importante famille installée à l'est de Nobéré, près de Togsé, vaincu par Naba Bilgo lorsque celui-ci vint de Ouagadougou et conquist la chefferie de Nobéré ? (3).

Selon la chronologie établie par M. Izard, ces mouvements de population dateraient de la fin du XVe siècle.

Au nord de Nobéré, seuls quelques groupes, dans la région de Pouswaka, se rattachent à cette première vague d'immigrants mossi. Avaient-ils constitué une chefferie ? La tradition n'en garde pas le souvenir. Quelques décennies plus tard, ils étaient rejoints par d'autres Mossi, venant de Ouagadougou, et dirigés par Naba Bilgo.

Naba Bilgo est un fils de Naba Oubri (plus exactement, selon la tradition, d'une femme de Naba Oubri, fécondée par un esprit), fondateur du royaume de Ouagadougou. Il vint, accompagné de quelques parents et alliés "organiser" la région de Nobéré, après avoir "refusé" de succéder à son père. Selon M. Izard, Naba Oubri a régné de 1495 à 1517 ou 1518. On peut fixer approximativement l'arrivée de Naba Bilgo à Nobéré dans la première moitié du XVIe siècle.

Personnage légendaire, Naba Bilgo parvint par la force, ou la ruse, à imposer son autorité sur les populations locales, dont une partie cependant se serait enfuie. Il s'installa successivement à Kaotenga (quartier de Passentenga, appelé aussi "la maison des Bilgo") puis Tewaka. Ses trois fils ont fondé respectivement Sonpissi (où s'est installé le

le fils aîné), Bakago et Kuiliki. Peu à peu les membres de la famille se sont dispersés dans toute la région et actuellement on trouve des descendants de Naba Bilgo dans plus d'une vingtaine de villages coutumiers du canton de Nobéré. Ils se sont alliés à la plupart des groupes familiaux locaux, échangeant avec eux des épouses.

A la fin du XVIIIe siècle, l'autorité du chef des descendants de Naba Bilgo s'étendait sur un territoire d'environ 450 km<sup>2</sup>, allongé du nord au sud, de part et d'autre de l'axe commercial traditionnel qui relie Ouagadougou aux territoires du nord du Ghana. La volonté de contrôler cet axe paraît évidente.

Toute l'aire comprise entre les Volta blanche et rouge, au sud de Kombissiri, paraît être restée à l'écart des différents mouvements de réorganisation politique qui se sont succédé dans le royaume de Ouagadougou aux XVIIe et XVIIIe siècles. Elle était divisée en nombreux petits commandements territoriaux, peu structurés ; les conflits étaient fréquents. Les Mossi de Ouagadougou l'appelaient zound'weogho (de zoundi, "désordonné", et weogho, la "brousse").

Des pillards dioula, peut-être avec l'accord tacite du Moro naba de Ouagadougou, sont venus au début du XVIIIe siècle ravager le pays et prendre de nombreux esclaves.

Tout au long des XVIIIe et XIXe siècles des groupes de nakomsé, originaires de Ouagadougou, se sont emparés progressivement des chefferies. Des anciennes familles régnantes, seule celle de Manga est parvenue à maintenir son autorité.

A Nobéré, un fils du Moro naba Sagha I, nommé Nyardo, musulman, s'allia avec quelques villages de la région, réussit par la ruse à tuer le chef du groupe Bilgo, nommé Naba Peka, et s'empara de la chefferie, au début du XIXe siècle. Il s'installa à l'emplacement de l'habitation actuelle du Nobéré naba (Nobéré nab'yiri). Ses compagnons créèrent les différents quartiers proches.

Le fils aîné de Naba Peka, Rawaka, après avoir fait appel auprès du Moro naba, réussit à conserver le contrôle politique d'un certain nombre de villages au nord-ouest de Nobéré, formant le groupement de Voko.

Les descendants de Naba Nyardo, très nombreux, essayèrent progressivement. Ils représentent actuellement une part importante de la population de Togsé, Bakago, Donsin, Sonpissi et Kalenga (quartiers de Tewaka), Zaghin (quartier de Bion), Dakiekma, Pissi, Sabraogo et Pinkierdou (quartiers de Pissi). Longtemps exclus d'un certain nombre de villages qui leur étaient restés vivement hostiles, ils sont depuis quelques dizaines d'années implantés dans la plupart des villages du canton, souvent en petit nombre. Ils portent tous le nom patronymique (sondré) de Congo ou Tientore.

Peu après que Naba Nyardo ait conquis la chefferie de Nobéré, un nakombga (plur. nakomsé) de Ouagadougou, nommé Siguiri, s'installa à Nobili. Avec l'accord du Moro naba qui aurait estimé que l'aire territoriale commandée par Naba Nyardo était trop vaste, Siguiri imposa son autorité sur toute la partie nord-est de l'ancienne aire dominée par le groupe Bilgo, à l'exception du village Niorida, fondé par un "frère" de Naba Nyardo, qui resta indépendant.

### c - Les divers groupes d'immigrants

Parallèlement à l'arrivée successive des deux groupes de Mossi originaires de Ouagadougou, et apparentés à la famille royale, la région de Nobéré vit affluer de nombreux migrants. Venu le plus souvent seuls ou par petits noyaux familiaux, ils fondaient de nouveaux quartiers, ou s'agrégeaient à des cellules d'habitat existantes. Si certains ont essayé parfois d'acquiescer une certaine autonomie politique, aucun ne paraît avoir tenté sérieusement de s'opposer à l'autorité du groupe Bilgo puis du groupe Congo.

Les plus nombreux viennent du pays mossi, sans qu'il soit toujours possible de connaître leur origine ethnique précise.

Schématiquement, il y eut deux mouvements migratoires. Le plus important et le plus ancien fit converger dans tout le cercle de Manga, et notamment dans la région de Nobéré, des individus ou des groupes originaires surtout de la région de Kombissiri, mais aussi de celle de Saponé et Ouagadougou. C'est un mouvement NO-SE, parallèle à l'axe du plateau de Manga. Le plus souvent les migrants ont quitté leurs villages d'origine pour des raisons politiques : candidats évincés des chefferies, groupes vaincus à la suite de conflits locaux, ou mécontents de leurs chefs. Ce mouvement a pratiquement pris fin après l'installation de l'administration française.

Le deuxième mouvement est moins important, plus récent, et dure encore. Il se traduit par un glissement diffus d'individus ou de familles du sommet du plateau de Manga vers ses marges. Traditionnellement, il y a toujours de faibles mouvements de population entre villages voisins ou peu éloignés. Le plus souvent ce sont des veuves qui, avec leurs jeunes enfants, retournent dans le village de leur père, ou des jeunes gens qui vont s'installer dans le village de leurs oncles maternels. Dans la partie occidentale du cercle de Manga, ce mouvement est nettement dirigé vers le sud-ouest. Il se traduit par un transfert de population du sommet du plateau, très peuplé, vers les zones moins densément occupées, en direction de la vallée de la Volta rouge. Il paraît intéresser de façon privilégiée les familles qui, installées dans un village après sa fondation, ne sont liées ni à la chefferie politique, ni à la chefferie de terre.

Beaucoup moins nombreux sont les Yarsé (installés à Burugna, Kougriziencé, Pinkierdou) et les Silmi-Mossi (installés à Donsin, Koakin, Kougriziencé), venus eux aussi du nord-ouest.

Les migrants bisa et gurunsi occupent une place à part, car la plupart sont d'anciens esclaves et ne se sont donc pas implantés volontairement dans la région.

Il est difficile de repérer les anciens esclaves du groupe Bilgo, et de ses alliés, du temps où il détenait la chefferie. Ils ont depuis longtemps perdu leur statut, ont adopté un des patronymes de leurs anciens maîtres, et bien souvent se déclarent être de leur famille.

Les anciens esclaves du groupe des nakomsé actuels se décèlent plus aisément. Leur émancipation (localement, elle n'est pas toujours complète) est récente et elle est liée à l'administration française. Ils résident souvent dans un quartier homogène, à proximité (dapoya, "derrière") des habitations des nakomsé. Ils ont souvent le patronyme Compaoré, ou celui de leurs anciens maîtres.

De tout temps, les esclaves gurunsi ont été les plus nombreux. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, alors que le pays gurunsi était ravagé par les Djerma, et parfois en liaison avec ces derniers, les nakomsé de Nobéré ont mené maintes expéditions dans la région de Pô et Guïaro, dont l'unique but était de capturer hommes et femmes. Quelques uns de ces esclaves sont retournés chez eux, mais il y a encore des groupes nombreux de descendants d'esclaves dans la plupart des villages importants de la région de Nobéré.

#### d - L'abandon des zones riveraines de la Volta rouge

Cette brève présentation de la mise en place du peuplement dans la région de Nobéré ne saurait être complète sans que soient mentionnés les importants mouvements d'émigration dont le résultat essentiel est le dépeuplement total des rives de la Volta rouge.

Il y a un siècle encore, le groupement de Nobéré s'étendait presque jusqu'au bord de la Volta rouge (dont les villages les plus proches étaient cependant distants de 2 km environ). La zone riveraine de la rivière est aujourd'hui déserte sur une profondeur de 7 à 8 km à l'ouest, et de près de 10 km au sud. La tradition locale, ainsi que les traces laissées dans le paysage (ruines de cases, clairières à l'emplacement des anciens champs de village, arbres caractéristiques des aires habitées et cultivées) attestent que de nombreux villages existaient il y a peu de temps encore.

L'abandon de l'habitat a commencé au milieu de la seconde moitié du XIXe siècle. Il a pris la forme d'un recul progressif, parallèlement à lui-même, du "front" marquant la limite du peuplement face à la rivière. Les villages ont disparu par lignes successives. Le mouvement d'abandon se poursuit encore actuellement.

Les origines de ce mouvement apparaissent complexes. Il n'y a pas un facteur déterminant, mais un faisceau de causes historiques, écono-

miques, sanitaires, démographiques sur lesquelles nous reviendrons.

Les villages déclinent puis disparaissent face à une "brousse" de plus en plus envahissante, sous tous ses aspects : la faune se multiplie, attaque les troupeaux, détériore les récoltes ; la végétation naturelle isole puis envahit les villages ; les conditions sanitaires se dégradent ; la "brousse", espace socio-religieux non contrôlé par l'homme, cerne les habitations.

Il s'agit bien pour l'essentiel d'une désertion. La plupart des habitants de ces anciens villages se sont réfugiés plus à l'intérieur du plateau (de préférence dans les villages les plus proches), ou ont émigré sur l'autre rive de la Volta rouge, en pays gurunsi. Dans les villages situés sur le front actuel du peuplement, tels Passentenga, Burugna, Barsé, plus du cinquième de la population est installé dans la région de Guiaro ou de Pô.

## 2. La structure politique

Le canton de Nobéré est une construction administrative. Il a été formé progressivement au cours du XXe siècle, par juxtaposition de groupements politiques traditionnels (cf. carte 2 : Anciens groupements politiques). Il n'est pas, pour les populations locales, un cadre territorial de référence.

La carte politique de la région de Nobéré a été à plusieurs reprises profondément remaniée, notamment lorsque sont arrivés les deux groupes de nakomsé, originaires de Ouagadougou. Ils ont modifié l'étendue territoriale et aussi les structures de la chefferie. Mais aucun n'a pu faire disparaître toute trace de l'organisation politique antérieure. Certaines relations privilégiées entre groupes, certaines manifestations concrètes d'autorité d'un groupe envers un autre, certaines coutumes assurent une permanence du passé.

Ceci est d'autant plus net dans la région de Nobéré que l'arrivée des nakomsé actuels, le groupe Congo, est récente.

L'administration française a figé l'organisation territoriale de la région telle qu'elle se présentait au début du XXe siècle, puis elle a réuni des unités politiques voisines, mais indépendantes les unes des autres et fréquemment rivales, sous l'autorité "administrative" du plus important des chefs (par l'étendue et le site de son territoire, par le nombre de ses sujets), celui de Nobéré. Mais de nos jours, plusieurs décennies après ces regroupements, le groupement politique traditionnel demeure la seule unité politique régionale cohérente et vivante.

Il est devenu difficile, sans recherches approfondies, de recueillir des données précises sur l'organisation politique dans la région de Nobéré avant l'arrivée de Naba Bilgo au XVIe siècle. On dit des autochtones qu'ils vivaient par petits groupes familiaux indépendants-les

uns des autres, qu'ils ne savaient pas "s'organiser", qu'ils se défendaient "un à un", et que face à Naba Bilgo et ses compagnons ils n'eurent d'autre solution que la fuite.

La structure de la société était de type lignager. Pour l'essentiel, elle l'est restée après l'arrivée des premiers nakomsé.

Pendant plus de deux siècles, les descendants de Naba Bilgo ont été les maîtres politiques de la région de Nobéré. En nombre croissant, ils ont fondé de nombreux villages, de plus en plus éloignés, imposant leur autorité aux populations autochtones proches. Il n'y avait qu'un seul chef (naba) pour l'ensemble du territoire contrôlé. Il n'avait, semble-t-il, pas de résidence fixe. Chaque village correspondait le plus souvent à un groupe lignager (et à ses alliés) et était dirigé par le bud-kasma (doyen de la génération la plus ancienne) du groupe. Les membres du groupe des descendants de Naba Bilgo se sont emparé partout du contrôle politique de la terre. Ils ont laissé aux autochtones, là où il y en avait, les relations d'ordre religieux avec le sol et la libre disposition des terres qu'ils exploitaient régulièrement. Les terres incultes, ou inexploitées depuis longtemps, en général la "brousse", sont réputées leur "appartenir".

Les nakomsé actuels disent être venus parce que le pays était en désordre, les conflits entre villages nombreux, et que le groupe Bilgo ne parvenait pas à maintenir son autorité.

De fait, ils ne semblent pas avoir eu beaucoup de difficulté à s'imposer, et ils ont bénéficié sur place de l'aide de plusieurs villages.

Ils ne réussirent que partiellement à se substituer aux descendants de Naba Bilgo et n'imposèrent leur autorité que sur une partie de l'ancien groupement politique de Nobéré. Mais les structures politiques ont été profondément transformées.

Naba Nyardo a reconstitué autour de lui une "cour" semblable à celle du Moro naba à Ouagadougou. Il répartit entre quelques uns des compagnons qui l'avaient suivi depuis Ouagadougou, ainsi que quelques alliés locaux, les charges liées au fonctionnement de la chefferie et à la vie quotidienne dans sa famille. Deux d'entre eux (originaires de Ouagadougou) ont reçu plus particulièrement la mission d'administrer le territoire commandé par le Nobéré naba : le Tapsoba s'occupe des villages à l'est et au sud de Nobéré, le Ouidi naba de ceux situés au nord. Le Tapsoba est également tengsoba, "maître de la terre". Mais c'est le Nimpoui naba, un Nyonyosé, qui fait les sacrifices à l'occasion des cérémonies rituelles liées à la terre (4).

Naba Nyardo a nommé des chefs dans tous les villages de son domaine territorial, sauf dans ceux qui ont été fondés par des membres de sa famille, dirigés par le bud-kasma du groupe fondateur.

La réorganisation politique a abouti à un contrôle rigoureux des populations locales. Elle s'est traduite sur le plan socio-économique par une nette prééminence du groupe des nakomsé. Celui-ci n'a guère essayé de s'intégrer aux groupes locaux et choisissait ses épouses de préférence parmi les descendants des compagnons de Naba Nyardo, ou de ses alliés locaux. Musulman, noble, il ne reconnaissait d'autre autorité que celle du Nobéré naba.

Cependant toute trace de l'ancienne organisation politique n'a pas disparu. Le groupe Bilgo a conservé une certaine primauté parmi les populations soumises, tolérée par le groupe Congo. Le chef de village de Donsin, devenu l'héritier des anciens chefs dans le cadre du groupement de Nobéré, a conservé quelques prérogatives qui manifestent clairement l'ancien rôle politique du groupe Bilgo. Ainsi, la plupart des chefs de village passent (ou passaient) la nuit qui précède leur nomination dans l'habitation du Donsin naba. Ils lui offrent à certaines occasions des cadeaux, notamment lors de sa fête familiale (pelga).

Par ailleurs, sur un plan très pratique, les populations locales savaient manifester leur opposition aux nakomsé et montrer à ceux-ci les limites de leur pouvoir. Tout au long du XII<sup>e</sup> siècle, mais particulièrement à la fin du siècle, et au début du XX<sup>e</sup> siècle, de nombreux villageois mécontents ont quitté la région de Nobéré; certains se sont installés en pays gurunsi.

Quelques villages ont refusé jusqu'à une période très récente que des nakomsé s'installent sur leur territoire. Si ces derniers passaient outre, ils rencontraient en permanence dans la vie quotidienne un climat d'hostilité et de méfiance qui ne manquait pas de se prolonger sur le plan religieux et magique. Ceci explique en partie que les nakomsé se soient peu dispersés, et qu'ils restent groupés dans quelques grosses cellules d'habitat.

Ce sont toujours les mêmes structures politiques que l'on peut observer de nos jours. Imposées aux populations locales à l'origine, elles se sont pour une bonne part maintenues, malgré les diverses réformes introduites par l'administration française, puis voltaïque. Mais elles ont perdu l'essentiel de leurs aspects économiques et, dans une moindre mesure, sociaux.

En premier lieu, les administrateurs ont progressivement regroupé en un seul canton, sous l'autorité nominale du Nobéré naba, les groupements de Nobili, Voko, Tampoui et Nobéré. L'autorité des anciens chefs n'est plus reconnue par l'administration, bien qu'elle soit encore réelle dans la vie quotidienne.

Les privilèges économiques et sociaux des nakomsé ont été vivement combattus par les administrateurs. La plupart (utilisation d'esclaves, prestations diverses, plus ou moins volontaires, de la part des villageois) ont très rapidement disparu. Par ailleurs, depuis une quinzaine d'années, de nombreux villageois, particulièrement là où les nakomsé

étaient nombreux, se sont convertis à l'Islam.

Au niveau des villages, l'administration a progressivement supprimé de nombreuses chefferies coutumières. Douze villages administratifs regroupent actuellement la quarantaine de villages coutumiers que rassemblait auparavant le groupement de Nobéré. Chaque village administratif élit un chef, choisi parmi les membres de la famille (en général le fils aîné ou le frère cadet) du chef coutumier du village le plus important. Donsin, par exemple, réunit trois chefferies coutumières : Donsin, Burugna, Burugna-Yanga, sous l'autorité du Donsin naba. Le village coutumier demeure cependant, très largement, le cadre de la vie économique et sociale et son chef continue à assurer auprès de Nobéré naba l'essentiel de son rôle de jadis.

Cette étude ne concerne que le village coutumier de Donsin qui comprend deux quartiers géographiques (5). Le plus important regroupe en fait deux "quartiers" qui s'interpénètrent dans l'espace et n'ont qu'une signification sociale : Nakombogo, le quartier des nakomés, et celui dit "du chef", c'est-à-dire du groupe Bilgo ; jadis ils étaient géographiquement distincts. Le deuxième, Yamé, à près de 1000 mètres au nord, a été fondé récemment par des nakomés venus du quartier central.

#### Notes

1. Sing. nakombga, "noble".
2. Selon les auteurs, les chronologies dynastiques mossi (souvent seuls points de repère historique) varient sensiblement. Tout au long de ce travail, nous nous réfèrons régulièrement à la chronologie la plus récente, présentée par M. Izard (12).
3. Toutefois, selon E.P. Skinner (36), Tedego aurait été un important chef ninisi.
4. La tradition locale rapporte que Naba Nyardo avait demandé à la famille des descendants de Tedego (famille installée à Togsé et dans quelques villages voisins) d'assurer cette fonction. Elle refusa parce qu'elle était alliée à l'ancien chef Bilgo supplanté, et proposa le Nimpoui naba qui était son yagenga (fils de soeur).
5. Il n'y a pas de termes en moré pour désigner le canton et le village administratif. Tenga désigne le groupement politique et saka le village coutumier. Un mossi originaire de Donsin répondra "Nobéré" à la question : Nyamb'yita teng'bougho ? (de quel tenga venez-vous), et "Donsin", à la question Nyamb'yita sak' bougho ? (de quel saka venez-vous).



## Chapitre III

### LE SITE GÉOGRAPHIQUE DE DON SIN

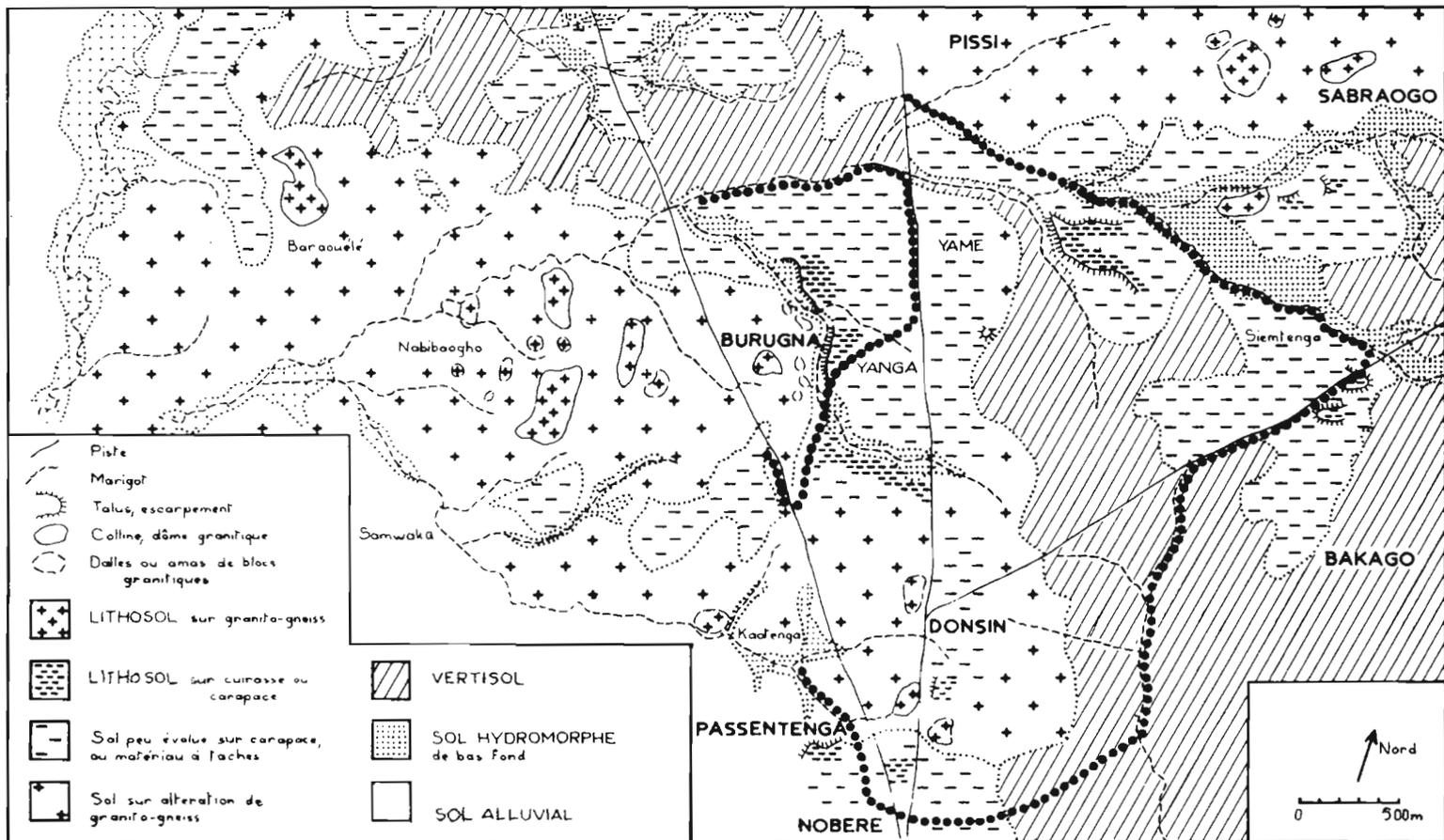
#### 1. Le cadre naturel

Le quartier central de Donsin s'étale sur le sommet et les hautes pentes d'une colline surbaissée, aux flancs convexes. Vers l'est et le nord-est cette colline porte encore quelques lambeaux d'une cuirasse ferrugineuse, fortement indurée, qui correspond à la surface du moyen glaciaire. Très démantelée par l'érosion, elle marque à peine le paysage. Les dalles ou blocs cuirassés reposent sur des arènes granitiques imprégnées de fer, dont l'épaisseur varie beaucoup sur de courtes distances. Lorsqu'elles affleurent, ces arènes s'indurent souvent en surface et forment une carapace.

Localisée sur les parties hautes de la colline, à proximité des débris de cuirasse, la carapace est localement trouée par des blocs granitiques. Ceux-ci sont cependant plus nombreux sur les basses pentes, surtout à l'ouest du quartier. C'est un granite gneissique à gros grains de feldspath, qui apparaît sous forme de boules. Parfois se dressent à la surface du sol des blocs d'une roche grise, dure, d'aspect schisteux : ce sont des pointements de granites à pyroxènes et amphiboles, roches très basiques, plus nombreux au nord-est du quartier.

Le quartier Yamé est situé sur un long glaciaire, à faible pente, recouvert de quelques blocs de cuirasses et, par taches, de carapace. Ce glaciaire monte vers le sud, en direction d'une butte tabulaire, cuirassée, qui le domine d'une douzaine de mètres environ. A proximité du bas-fond qui contourne Yamé à l'est et au nord affleurent de nombreux blocs de granite à pyroxène et amphibole. Le bas-fond, large et à fond plat, est dominé sur sa droite par un talus cuirassé de quelques mètres de hauteur.

On peut schématiquement discerner trois grandes zones morphologiques (cf. carte 3. Croquis pédologique. Région de Donsin).



CROQUIS PÉDOLOGIQUE. Région de DONSIN

Toute la partie centrale de l'espace villageois, qui mène du quartier central à Yamé, est dominée par la présence de matériaux cuirassés ou liés à la cuirasse (carapaces, altérations ferruginisées de granite). Les lignes dominantes du paysage sont horizontales, ou légèrement ondulées. Les bas-fonds, très larges, à peine dessinés, sont mal drainés.

Cette aire englobe, au nord-ouest, Burugna-Yanga et se développe largement en direction de Nobéré, vers le sud.

A l'ouest du village, puis à Burugna et Passentenga, et au-delà encore vers Baraouélé, le paysage est plus accidenté. Cuirasses et carapaces se raréfient. Le granite affleure partout : dômes nus jaillissant du sol, collines basses aux flancs convexes, véritables champs de blocs et de boules granitiques.

Vers l'est par contre, à quelques centaines de mètres du quartier central de Donsin, on pénètre dans une aire très plane, accidentée de quelques chicots quartzitiques. Le réseau hydrographique est dense. Le moindre petit ruisseau s'encaisse dans la surface du sol et laisse apparaître dans le fond du thalweg des affleurements de schistes micacés. Plus loin, près de Dissomey, cette aire bute contre un dôme granitique coiffé d'une cuirasse d'aspect conglomératique qui domine de 25 à 30 mètres les buttes tabulaires du moyen glaciaire qui l'entourent au nord et au sud.

A ces trois zones morphologiques correspondent trois grandes catégories de types de sols (1), auxquels sont liés des associations végétales caractéristiques.

A l'est du terroir dominant des sols issus d'une altération actuelle des roches sous-jacentes, schisteuses au sud, granitiques (à pyroxène et amphibole) au nord. C'est une altération argileuse, de type montmorillonitique, aboutissant à la formation de sols à tendance verticale (vertisols lithomorphes), caractérisés par leur teinte brun-olive, une structure en prismes avec des faces de glissement patinées et striées, et de grandes fentes de dessiccation verticales. Ils contiennent des nodules calcaires. Ce sont des sols argileux (argiles "noires"), parfois argilo-sableux en surface, imperméables et à drainage très imparfait. En hivernage, gorgés d'eau, ils s'érodent facilement (érosion en rigoles et ravines). D'une très grande richesse minérale, ils ont de mauvaises caractéristiques physiques et sont très difficiles à travailler. Ils sont le plus souvent recouverts par des apports sableux, ou localement gravillonnaires, en général peu épais (moins de 20 à 30 cm).

Ils portent une végétation qui les caractérise sans équivoque: pas de grands arbres ; un semis dense d'arbustes parmi lesquels dominent nettement Acacia gourmaensis (gopanyandegha en moré), Acacia Seyal (gom-pelga), Bauhinia sp. (baghende) et Balanites aegyptiaca (kieghalga); un tapis d'herbes hautes et denses en hivernage, mais très vite desséchées, et laissant alors le sol à nu, au moment des premières tornades. Fréquemment, de petites aires de quelques dizaines de mètres de diamètre

(dasempwigha, en moré), parfois jonchées de galets de quartz ou de gravillons ferrugineux, ne portent que quelques rares arbustes (surtout Balanites aegyptiaca) et sont pratiquement dépourvues de tapis herbacé, même en hivernage.

Toute la partie centrale du terroir est caractérisée par des sols liés au cuirassement. Ce sont soit des sols squelettiques sur cuirasse ou carapace, soit des sols peu évolués sur des altérations ferruginisées de granite (pseudo-gley).

Les sols sur cuirasse et carapace, en général peu épais (moins de 30-40 cm), surtout sur les sommets et les hautes pentes, sont sableux à sablo-gravillonnaires, parfois sablo-argileux, souvent humifères. Ce sont des sols d'apport, à cohésion faible. L'érosion y est active. Leur utilité agricole est médiocre, bien que ces sols soient fréquemment exploités, et recherchés lorsqu'ils sont plus épais, par les paysans mosi. Ils occupent rarement de grandes superficies, mais sont très fréquents par taches ou par bandes, et on passe sans transition aux sols sur le matériau sous-jacent aux cuirasses, ou même à des régosols sur granites.

L'aspect de la végétation est assez peu typé. La nature des arbres est très variable selon l'épaisseur du sol et selon qu'il a, ou non, été cultivé. Sur sol mince, il y a peu de grands arbres (Butyrospermum parkii (tanga), Cassia goratensis (gyelposré), Acacia stenocarpa (gomi-ga)), et un semis dense de petits arbustes et buissons : Combretum velutinum (kwegenga), Diospyros mespiliformis (gaka), Ximenia americana (lenga). La végétation se développe sur les sols plus épais, et d'autres arbres apparaissent : Anona senegalensis (badkoudiga), Acacia campylacantha (goagha), Acacia gourmaensis (gopanyandegha). Lorsqu'ils ont été cultivés, ces sols portent de nombreux karités (tanga), souvent de petite dimension.

Le pseudo-gley est une altération argileuse (de type kaolinique) du granite. C'est un sol ancien qui était sous-jacent à la cuirasse, actuellement disparue, et qui a été ferruginisé à son contact. Il est toujours à proximité des lambeaux de cuirasse et des carapaces. Parfois, en position haute, il peut être le seul témoin de l'ancien cuirassement. C'est un sol hydromorphe, argilo-sableux à argileux (toujours argileux en profondeur). Il présente sur tout son profil des tâches blanchâtres et rouille (d'où l'appellation de sol "bigarré"), et contient parfois des concrétions ferrugineuses et manganifères. Sa structure est massive, sa cohésion moyenne à forte.

Il est toujours recouvert d'apports souvent épais dont dépend pour une bonne part son utilité agricole. Ces apports sont généralement sableux en surface (sur 15 à 20 cm), puis graveleux (gravières de quartz et gravillons ferrugineux) ou sablo-argileux à argilo-sableux. Leur base est fréquemment soulignée par une stone-line (lignes ou lentilles de galets de quartz ou de gravillons ferrugineux). Dans les bas-fonds, on peut trouver un sol "bigarré" avec recouvrements (souvent argilo-sableux à argileux), ou, s'il a été complètement enlevé, une altération

actuelle de la roche saine. De nombreux sols de bas-fonds sont halomorphes (sols sodiques, très imperméables, à structure massive et forte cohésion). La végétation est en général dense. Parmi les arbres dominant Anogeissus schimperi (siga), Butyrospermum parkii (tanga), Bauhinia reticulata (baghen-dagha), Pterocarpus erinaceus (noéga), Daniella oliveri (hongga).

On retrouve dans la partie occidentale du terroir des plages de pseudo-gley (et aussi, localement, des affleurements de carapace). Mais le plus souvent il a été érodé, et les sols dominants sont de type régosolique sur un matériau dérivé des granites sous-jacents. Ce sont des sols d'arènes granitiques, plus ou moins désagrégées. De teinte beige, ils sont graveleux ou gravillonnaires, notamment sur les granites pegmatiques (fréquents au nord du terroir). La terre fine est sablo-argileuse.

On note de fréquents épandages de gros graviers de quartz. L'érosion actuelle, très active, empêche que se forment d'épaisses couches ou poches d'arènes, sans cesse déblayées. Elle explique le grand nombre d'affleurements de roches et aussi l'insuffisance de l'eau en saison sèche (les puits creusés dans ces arènes tarissent rapidement). Au pied des dômes, collines ou dalles granitiques, une plus forte humidité facilite la désagrégation de la roche : le sol, plus épais, moins graveleux, de teinte sombre, attire les cultures. Ces aires ou zones sont souvent soulignées par un couvert arbustif plus dense.

Ces sols, assez bien drainés, sont pauvres sur le plan minéral (moins lorsqu'ils sont issus de granites pegmatitiques) ; leur intérêt agronomique est médiocre. Plus sableux en surface, ils conviennent au mil et à l'arachide.

Actuellement, ils sont peu exploités, aussi sont-ils colonisés par une savane arbustive dense : Butyrospermum parkii (tanga), Acacia campylacantha (goagha), Lanea microcarpa (sabega), Diospyros mespiliformis (gaka) parmi les arbres, Anona senegalensis (badkoudiga), Bauhinia reticulata (baghen-dagha), Combretum velutinum (kwegenga) parmi les arbustes et buissons sont les espèces les plus représentées. Le long des principaux marigots, sur les basses pentes, dominant Daniella oliveri (hongga), Mitrogyna inermis (ilega), Anogeissus schimperi (siga).

## 2. L'environnement humain

La densité de population dans les environs proches de Nobéré (dans une aire d'une quarantaine de kilomètres carré environ) est de l'ordre de 80 à 85 h/km<sup>2</sup>. C'est une densité inhabituelle dans les zones riveraines de la Volta rouge où elle est fréquemment inférieure à 35 h/km<sup>2</sup>. Ce noyau de forte densité est lié directement à la présence du village de Nobéré qui rassemble près de 2000 habitants.

Nobéré n'existe que depuis le début du XIXe siècle. Le village a été fondé par Naba Nyardo, premier de la dynastie actuelle des chefs de Nobéré.

Autour de l'habitation de Naba Nyardo et de ses dépendants et parents proches, se sont groupés ses compagnons venus avec lui de Ouagadougou, et d'autres d'origines diverses. Certains sont devenus des dignitaires de la chefferie. Les plus importants ont fondé leur propre village : Ouidi (fondé par une famille originaire de Wagha, dans le Zintenga), Tinsobtenga (Bagamini, cercle de Saponé), Samandin (canton de Djiba), Ouedanghin (Soulougré, canton de Nobéré), Balanghin (Wiliga, canton de Toece), Poedogo et Benogho (Ouagadougou). Avec Bagalé (village des captifs du Nobéré naba, pour la plupart d'origine gurunsi), tous ces villages coutumiers forment le village administratif de Nobéré.

Les fonctions politique et commerciale de Nobéré devaient assurer son essor démographique (par immigration et expansion naturelle). Peu à peu, les habitations de Nobéré se sont étendues dans l'espace et ont rejoint les villages les plus proches (Donsin et Passentenga au nord, Soulougré à l'est, Tewaka et Kalenga au sud), empiétant sur leurs territoires fonciers.

Vers le nord-est, en direction de Bakago, l'extension de Nobéré a été bloquée par la présence d'une aire de sols vertisoliques, très humide en hivernage, dépourvue d'eau en saison sèche. Vers le sud-ouest, certains quartiers ont disparu.

Actuellement, Nobéré, Passentenga, Donsin, Soulougré, Tewaka, Kalenga ne forment, géographiquement, qu'une seule vaste agglomération de près de 500 habitations (que nous appellerons "agglomération de Nobéré"). Dans une aire de plus de 15 km<sup>2</sup>, l'espace est entièrement occupé et habité, exceptés quelques bas-fonds et les zones où affleurent cuirasses, carapaces ou roches granitiques. Le paysage est totalement humanisé. Vers l'ouest et le sud, on passe sans transition à une aire déserte, jusqu'à la Volta rouge. Les deux ou trois premiers kilomètres sont cependant le domaine de nombreux champs temporaires. Vers le nord et l'est, la densité de population chute : les villages, plus petits et morcelés en quartiers, sont séparés de l'agglomération de Nobéré et les uns des autres, par des taches ou couloirs de terres inhabitées, parsemés de champs temporaires. Vers le nord-ouest, ce mode d'occupation discontinue de l'espace se poursuit tout le long de la Volta rouge jusqu'à Rakaye, à environ 50 km de là. Au nord-est, en direction du sommet du plateau de Manga, on pénètre rapidement dans une nouvelle aire densément peuplée, où les hommes se groupent parfois à plus de 100 h/km<sup>2</sup>.

Donsin est situé au nord de l'agglomération de Nobéré. Son quartier central rassemble (en 1966) 304 habitants (non compris les émigrés au Ghana, en Côte d'Ivoire, ou dans certaines villes voltaïques) répartis dans 46 habitations familiales (zaka, pluriel : zaksé) dispersées dans une vaste aire cultivée, fragmentée au nord et au sud, et

trouée de jachères. Cette aire présente un paysage relativement hétérogène. La répartition des plantes cultivées, l'intensité de la culture et l'importance des jachères permettront de distinguer une aire proche des habitations, et une zone périphérique. Cette distinction s'appuiera également sur l'analyse de la nature et de la densité du parc arbus-tif. Par ailleurs, le mode de groupement des habitations, leur ancienneté, la présence d'habitations abandonnées révéleront plusieurs noyaux d'habitat aux caractères distincts. Les habitations situées au sud ne sont qu'à quelques dizaines de mètres de celles de Nobéré, les aires cultivées sont contiguës. Vers l'ouest, Passentenga n'est distant que de 500 à 600 mètres environ ; seul un bas-fond interrompt la continuité des cultures. A l'est par contre, près de deux kilomètres séparent Donsin de Bakago (cependant en 1967, un chef de famille de Bakago a construit son habitation près de la piste qui mène à Manga, à moins d'un kilomètre de Donsin). Au nord, distant de 900 à 1000 mètres environ, le quartier Yamé compte 43 personnes et 6 habitations. Il a été fondé vers 1949 par un chef de famille venu du quartier central. Il est situé dans une ancienne clairière de culture dont une partie seulement est actuellement cultivée. De l'autre côté de la route de Ouagadougou, Burugna-Yanga s'est déplacé il y a une vingtaine d'années vers l'est, puis s'est peu à peu étendu, et n'est plus qu'à deux cents mètres de Yamé (en 1967, une habitation a été construite à une quarantaine de mètres seulement de la route). Les aires cultivées tendent à se réunir.

Habitations et champs du sud de Burugna-Yanga sont situés sur les terres de Donsin.

A l'est de Donsin, au lieu-dit Siemetenga, quelques exploitants de Donsin et d'autres villages ont défriché de vastes champs. La nature et le rythme des cultures, la dimension des champs, le couvert arbustif, et aussi l'éloignement, les distinguent nettement des aires cultivées autour de l'habitat. Il en est de même des nombreux champs que l'on rencontre, au-delà de Burugna, à Nabibaogho et surtout Baraouélé. Là aussi des champs exploités par des familles d'autres villages sont mélangés à ceux de Donsin, les plus nombreux.

#### Note

1. Les divers types de sols des bassins versants des Volta rouge et blanche ont été étudiés par B. Kaloga (15).



## Chapitre IV

### LES HOMMES,

### NOMBRE ET RELATIONS SOCIALES

#### 1. Structures démographiques

La population de Donsin rassemble en 1966, 385 personnes (1), dont 38 émigrants (2). Ce dernier chiffre comprend toutes les personnes qui résident au Ghana, en Côte d'Ivoire, ou dans des centres urbains, mais exclut celles qui ont quitté le village pendant de courtes périodes (visites rendues à des parents, déplacements à but commercial au Ghana ou à Ouagadougou, migrations de travail de très courte durée). Treize enfants et jeunes gens du village ont quitté Donsin pour suivre les cours d'une école coranique. L'absence est en général longue (4 à 6 ans, ou plus). Ils ne sont pas comptés dans la population du village. Inversement, douze enfants venus à Donsin dans le même but, sont recensés dans la famille qui les héberge : ils participent activement aux travaux agricoles et domestiques, en fonction de leur âge.

Hommes et femmes sont en nombre presque égal (191 hommes et 194 femmes), mais comme les migrants sont surtout des hommes, la population présente au village compte plus de femmes (183) que d'hommes (164). La disproportion s'accroît avec l'âge (au-delà de 40 ans, il y a 56 femmes et 34 hommes), par suite d'une surmortalité masculine.

Les enfants de moins de 15 ans représentent 40,5 % de la population. Ce pourcentage est très voisin de celui dégagé par l'enquête démographique en Haute-Volta de 1960-61 pour l'ensemble de la strate mosi. La pyramide des âges présente une base large, mais se rétrécit rapidement vers le haut : c'est l'indice d'une population dont la natalité est forte (entre 40 et 45‰) mais au sein de laquelle la mortalité sévit durement (3). L'indice de renouvellement de la population (rapport entre la population de 15 à 39 ans, et celle de 40 à 64 ans) est très nettement positif : 1,4. La population s'accroît de façon mesurée, mais certaine. Si l'effectif trop réduit ne permet pas d'en donner des indices sûrs, l'évolution actuelle de l'habitat apportera des preuves concrètes.

Mais l'étude de l'habitat, jointe à quelques données administratives (quoique suspectes), aux témoignages des villageois et à l'observation du parc arbustif révéleront que cette croissance démographique naturelle est récente (25 à 30 ans) et qu'elle a été précédée par une longue période de déclin, plus ou moins continu, dont le début peut être fixé, approximativement, au milieu de la seconde moitié du XIXe siècle (4).

Par ailleurs, l'expansion actuelle du village n'est due que partiellement à l'évolution naturelle de la population : 9 chefs de famille se sont installés il y a moins de 25 ans à Donsin ; ils représentent 49 personnes, soit près de 15 % de la population présente du village. Ils viennent pour la plupart de Passentenga (4). Inversement, 4 chefs de famille ont quitté Donsin pour s'installer à Nobéré ou dans le cercle de Pô. Bien que le chiffre des départs soit moins sûr que celui des arrivées, le bilan dans l'ensemble est positif.

## 2. La mise en place du peuplement

Parmi les 347 personnes qui résident à Donsin, 60 au moins ne sont sûrement pas d'origine mossi : 37 sont Silmi-Mossi (descendants de Peul et Mossi), 23 sont d'anciens captifs du groupe des nakomsé, très probablement d'origine gurunsi. Parmi les étrangers récemment installés, un groupe composé de 5 familles et rassemblant 30 personnes, vient de Passentenga. Il se déclare apparenté au lignage du chef de Passentenga, dont l'ancêtre était Bisa (origine : village Lenga, dans le cercle de Garango). Mais à Passentenga, on dit que ce sont d'anciens Gurunsi venus rejoindre les Bisa installés à Passentenga, dont ils ont épousé une fille (5). Un autre chef de famille (3 personnes) est réellement apparenté au Passentenga naba.

27 % de la population du village ne serait donc pas d'origine mossi. Mais il n'est pas exclu que d'autres familles du village venues du pays mossi soient en fait d'origine ethnique variée. Culturellement, ils sont tous maintenant Mossi. Seuls leur statut social au sein du village et quelques manifestations concrètes, les distinguent des autres groupes.

Il n'y a pas d'autochtones à Donsin. Le premier occupant est Koué, un petit fils de Naba Bilgo, lui-même fils de Naba Oubri, premier Moro naba du royaume de Ouagadougou. Selon la chronologie dressée par M. Izard, Naba Oubri a régné à la fin du XVe siècle et au début du XVIe siècle (6). La fondation de Donsin peut donc dater du milieu ou de la fin du XVIe siècle.

Koué a quitté Sonpissi (village au sud de Nobéré) et s'est installé à Dôsé (7), "là où il y a beaucoup de nérés" (doagha, pluriel dôsé). Personne n'habitait, ou n'habitait plus, à cet endroit (la présence de nérés, liés en général à l'habitat, semblerait indiquer que le site avait été occupé).

Plusieurs groupes résidaient cependant à proximité. A Burugna, la famille du Yanga naba est dite bisa ou ninisi ; elle-même se reconnaît autochtone, sans autre précision. Elle commandait la terre là où s'est installé Koué. A Passentenga habitaient déjà les ancêtres du lignage de Malguabewendé Kabré, qui est reconnu autochtone. La famille du chef de Gandatinga était présente elle aussi. Ninisi, elle est considérée comme la plus ancienne de la région. Vers l'est, à Bakago, le lignage de Kie-ta Nikiema n'était là que depuis peu de temps. Originaire de la région de Tenkodogo, l'ancêtre du groupe aurait chassé une population locale ninisi ou bisa.

Koué a eu de nombreux descendants, formant un lignage majeur (le terme "clan" étant réservé au groupe des descendants de Naba Bilgo). Certains ont quitté Donsin et se sont installés dans des villages proches (ainsi les huit chefs de famille du lignage mineur de Tiraogo Oueda à Passentenga ; d'autres étaient à Baraouélé, village aujourd'hui disparu). Mais la plupart sont restés à Donsin. Ils se sont divisés en trois segments de lignage. Ils ne sont plus que huit chefs de famille, mais il y a un siècle, ils devaient être plus nombreux : plusieurs familles de chaque segment ont disparu, peut-être aussi des segments entiers. Les relations généalogiques entre les segments ne sont plus connues, et parfois, à l'intérieur même d'un segment, les chefs de famille ignorent leur relation de parenté. Le déclin démographique de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle a profondément perturbé la structure interne du groupe des descendants de Koué. Par ailleurs l'ancien chef de Baraouélé (dont l'ancêtre était originaire de Donsin) a quitté son village et il est venu vers 1920-25 s'installer à Donsin. Au total, les descendants de Koué à Donsin, ce que nous appellerons le groupe Bilgo, représentent 61 personnes, soit 18 % de la population du village.

Pendant plusieurs siècles, Donsin semble n'avoir pas connu d'autres habitants, ou du moins ont-ils disparu.

A la fin du XVIIIe siècle, ou au cours des premières années du XIXe siècle, Naba Nyardo, fils du Moro naba Saga, quitte Ouagadougou, et réussit à conquérir la chefferie de Nobéré. Sous le règne de Naba Salogho (fils de Naba Nyardo, troisième chef de la dynastie actuelle), deux ou trois de ses frères, dirigés par l'un d'eux, Souleymane, quittent Nobéré et s'installent à Donsin, probablement à la fin de la première moitié du XIXe siècle. Leurs descendants occupent aujourd'hui 19 habitations et représentent 40 % de la population du village (138 personnes). Resté très uni (aucun membre du groupe ne paraît avoir quitté Donsin, sauf un actuellement dans le cercle de Pô), le groupe nakomsé ne forme qu'une seule unité socio-familiale, sous l'autorité du plus vieux des petits-fils de Souleymane. Tous les nakomsé sont musulmans, ainsi que l'était leur ancêtre Naba Nyardo.

Parce qu'il est lié à la chefferie et qu'il est musulman, le groupe nakomsé devait attirer près de lui de nombreux étrangers, sans qu'il soit toujours possible de dégager le facteur le plus important, politique ou religieux.

Le grand-père du chef actuel du groupe Silmi-Mossi (nommé Somdé), originaire de Ouagadougou, et son ami, originaire du canton de Doulougou (cercle de Kombissiri), ont fait étape à Donsin et ont été accueillis par les nakomsé : "le village leur a plu, et ils sont restés". Les nakomsé leur ont prêté de la terre et ont offert une épouse à Somdé. Les Silmi-Mossi sont 37 et représentent 11 % de la population villageoise.

Le père de Rasmane Compaoré (actuel chef d'un segment de lignage comprenant 3 familles), devenu très jeune orphelin, a quitté Nobéré et a été élevé par un nakombga de Donsin appelé Boureïma (dont la famille a disparu). Il est resté dans le village. Ses descendants sont au nombre de 15. Ils sont apparentés au Baloum naba de Nobéré.

Plusieurs étrangers étaient, avant de s'installer à Donsin, élèves dans les écoles coraniques dirigées par des nakomsé. Leur ancien maître leur a prêté de la terre et souvent offert une épouse. C'est le cas de Boureïma Naba (5 personnes), venu de Bion au début du siècle, et du groupe Saïdou Bilgo (30 personnes), originaire de Passentenga, dont les membres (5 chefs de famille) sont arrivés l'un après l'autre, à partir de 1945 environ.

Les membres du groupe Masmoudou Compaoré (ou Tientoré) ne sont pas venus de leur plein gré à Donsin. Ce sont d'anciens captifs, probablement d'origine gurunsi. Ils étaient plus nombreux il y a quelques dizaines d'années, mais beaucoup sont partis on ne sait où. Ceux qui sont restés (4 chefs de famille ; 23 personnes) sont descendants du même captif. Une de leurs soeurs, mariée à Sabraogo, devenue veuve, est venue les rejoindre. Son fils, Salifou Bilgo, est resté dans le village, et a construit sa propre habitation (sa famille comprend 6 personnes).

Enfin, un nakombga de Nobéré s'est installé en 1957 à l'extrême sud du village. Sa parenté avec les nakomsé de Donsin est lointaine (c'est un descendant d'un "frère" de Souleymane, resté à Nobéré).

Au total, 123 personnes du village, soit 35 %, sont liées d'une façon ou d'une autre au groupe des nakomsé de Donsin.

Pendant la même période, le groupe Bilgo ne devait attirer à ses côtés que 26 personnes (7 % de la population du village). La mère du père de Lassane Gantara, soeur du Donsin naba, mariée à Boura (canton de Djiba) et devenue veuve, est revenue à Donsin avec ses deux fils. Ceux-ci ont 19 descendants. Deux chefs de famille ont quitté Passentenga, l'un en 1951, l'autre en 1956, ont demandé de la terre au Donsin naba, et se sont installés dans le village (un troisième chef de famille venu en 1951, est reparti en 1963).

la Haute-Volta. Les militants politiques les plus actifs et les plus réputés à Nobéré étaient pour la plupart musulmans.

Localement, l'islamation a été d'autant plus intense et rapide qu'existait dans le village un noyau important de nakomsé. Certains villages sont restés farouchement animistes. D'autres, tel Donsin, sont presque entièrement islamisés.

Un chef de famille qui souhaite s'intégrer dans la communauté musulmane adopte en premier lieu un prénom musulman et porte un bonnet puis il assiste discrètement à quelques prières qu'il apprend à réciter, il construit devant son habitation une petite "mosquée" (en moré : mis-ri) : un rond ou un rectangle de pierres à l'intérieur duquel se fait la prière, et où sont censés résider les "génies" (djina) ; ensuite il cesse de boire la bière de mil, observe le carême, se rend le vendredi à la mosquée de Nobéré, et envoie son fils dans une école coranique. Ce sont là des manifestations concrètes d'un processus qu'il serait nécessaire d'étudier plus en détail. Il peut se prolonger pendant plusieurs années et certains villageois n'en sont encore qu'aux premiers stades.

Musulmans de longue date, parfois très érudits (parlant et écrivant l'arabe) les nakomsé de Donsin sont les chefs incontestés de la communauté musulmane villageoise.

Les grandes fêtes musulmanes, les anciennes fêtes villageoises traditionnelles donnent lieu à de grandes réunions de prière ; elles rassemblent presque toute la population du village, hommes et femmes, et sont dirigées par le chef du groupe des nakomsé, assisté des musulmans les plus réputés du village, pratiquement tous nakomsé. Les anciennes cérémonies liées à la vie familiale ou agricole sont remplacées (ou doublées) par des prières qui se font devant l'habitation du chef de famille ou du chef du groupe familial.

Seuls cinq chefs de famille de Donsin sont restés animistes. Il n'est pas étonnant que tous soient membres du groupe Bilgo (ou de ses alliés) et que ce dernier soit le plus récemment et le plus superficiellement islamisé.

La primauté des nakomsé sur le plan religieux s'est étendue immédiatement au domaine social. Ce sont eux qui décident des manifestations villageoises collectives et qui les animent. Les maîtres d'école coranique (ils sont six à Donsin, tous nakomsé) conservent sur leurs anciens élèves une influence certaine, qui se prolonge parfois sur le plan familial : le maître offre une épouse à son ancien élève, qui vient habiter près de lui.

L'évolution religieuse actuelle à Donsin a une double conséquence. Elle tend à rapprocher les groupes sociaux. Elle assure aux nakomsé une nouvelle prééminence de nature socio-religieuse, qui se substitue à leur autorité politique traditionnelle fortement ébranlée

### 3. Structure politique et religieuse

Sur le plan social, Donsin est divisé en deux groupes principaux : un lignage mineur du clan des descendants de Naba Bilgo et un lignage majeur de nakomsé, chacun ayant rassemblé autour de lui un certain nombre "d'étrangers", apparentés (par les femmes) ou alliés. L' un réunit 25 % de la population, l'autre 75 %.

L'inégalité du statut des groupes Bilgo et nakomsé au sein du village est liée essentiellement à des facteurs politiques et religieux.

Politiques d'abord, parce que les nakomsé de Donsin sont, avant tout, les descendants de Naba Nyardo qui a évincé le groupe Bilgo, conquis le nam (8) et imposé son autorité politique dans la région de Nobéré. Cette origine familiale place les divers groupes nakomsé qui ont essaimé dans tout le groupement de Nobéré en dehors des structures des villages où ils sont implantés. Ils sont partout chez eux et n'ont de comptes à rendre qu'au Nobéré naba. Du moins était-ce ainsi au cours du XIXe siècle, et à Donsin, la prééminence socio-politique du groupe nakomsé n'a pas manqué d'avoir des implications économiques et démographiques : disposant de serviteurs et de captifs (nombreux à la fin du XIXe siècle), bénéficiant de prestations en nature ou en travail, plus ou moins sollicitées, de la part des villageois, ne dédaignant pas à l'occasion se servir lui-même dans les greniers, poulaillers ou étables, il n'a pas tardé à draîner vers lui la puissance économique et celle du nombre.

Leur suprématie a été d'autant plus incontestée que, musulmans, les nakomsé ont pu négliger de respecter ces divinités locales, ces forces naturelles, ces puissances occultes avec lesquelles seules les populations qu'ils avaient soumises pouvaient communiquer et qui auraient été autant de freins à leur autorité. Mais ils ne semblent pas s'être opposés aux pratiques religieuses des villageois, usant par fois de certaines d'entre elles. Par ses aspects religieux et aussi sociaux, l'Islam avait toutefois créé un profond fossé entre les nakomsé et les autres villageois.

Depuis l'installation d'une administration française puis voltaïque, l'autorité politique des nakomsé a fortement diminué. Elle a été amputée de la plupart de ses manifestations économiques et sociales. La situation matérielle des nakomsé n'est guère différente maintenant de celle des autres villageois.

A Donsin, les nakomsé retrouvent depuis une douzaine d'années une prééminence certaine, de nature religieuse, liée à l'islamisation rapide des villageois.

Jusque vers 1955-56, seuls les nakomsé étaient musulmans. L'expansion de l'Islam dans la région de Nobéré est liée à l'évolution politique moderne. Elle est inséparable du mouvement d'idées qui a agité l'ensemble du pays pendant les années qui ont précédé l'indépendance de

#### 4. La société villageoise. Structure sociale

Chacun des deux groupes dominants du village forme une unité sociale patrilinéaire, appelée budu, dirigée par un bud-kasma, doyen de la génération la plus ancienne (lorsqu'il n'est pas bud-kasma, le plus âgé du groupe, appelé samba, a néanmoins une position privilégiée). Le terme budu peut désigner des groupements de parenté de profondeur généalogique variable, exogamiques. En pratique, il sert de façon privilégiée à désigner un ensemble de personnes qui ont un ancêtre commun, et forment un groupe résidentiel. Des membres de ce groupe partis en petit nombre, il y a peu de temps, dans des villages voisins, peuvent continuer à s'y rattacher, sur le plan social et religieux : les "étrangers" à Donsin en offriront quelques exemples. Mais les descendants de Koué, partis il y a 4 générations à Passentenga, forment un lignage mineur nettement individualisé.

Le lignage mineur des descendants de Koué, à Donsin, est divisé en trois segments qui ont une réalité sociologique très floue : cela est probablement dû à leur faible importance numérique actuelle et à leur structure (ou bien leurs membres sont très proches parents - frères ou fils de frères -, ou bien leur relation est lointaine et inconnue). Ils étaient plus cohérents et significatifs il y a quelques dizaines d'années. En pratique, le segment de lignage n'est guère une unité sociale de référence. Cependant, au sein du village, chacun a une implantation géographique particulière. Leurs membres ont le même patronyme (respectivement Bilgo, Taïta, et Boucoungou). Il n'y a qu'un seul kimsoala (prêtre de l'autel des ancêtres) pour l'ensemble du groupe (mais le Baraouélé naba a son propre autel des ancêtres).

Le lignage majeur des nakomse de Donsin ne s'est pas subdivisé bien qu'un de ses membres soit installé depuis près de 20 ans dans le quartier Yamé, qu'il a fondé. Le bud-kasma est assisté dans l'exercice de ses fonctions par son frère cadet. Le lignage n'a que peu de relations avec les autres groupes nakomse dispersés dans plusieurs villages du groupement de Nobéré. Mais tous se retrouvent (du moins leurs principaux membres) lors de cérémonies sociales ou religieuses dans l'habitation du Nobéré naba, ou sur la tombe de Naba Nyardo, leur ancêtre commun.

La structure sociale des divers groupes d'étrangers varie selon leur importance numérique, l'éloignement de leur village d'origine et l'ancienneté de leur installation à Donsin.

Les groupes Rasmane Compaoré (venu de Nobéré depuis deux générations) et Lassane Gantara (venu de Boura, canton de Djiba, depuis trois générations) forment des segments de lignage nettement individualisés, avec un bud-kasma. Mais ils conservent des relations étroites avec leurs villages d'origine, où est leur kimsoala. Il en est de même du groupe Saïdou Bilgo, venu de Passentenga, bien que son installation à Donsin soit très récente : il rassemble déjà 30 personnes.

Les groupes Masmadou Compaoré (anciens captifs) et Silmi-Mossi sont tout à fait autonomes sur le plan socio-religieux.

Tous les autres étrangers ont pour traits communs d'être venus récemment (ils sont venus d'eux-mêmes), de villages proches, et d'être isolés. Ils continuent d'appartenir à leur groupe social d'origine. Leur bud-kasma n'est pas à Donsin.

Donsin rassemble donc cinq groupes ou types de groupes sociaux: le groupe Bilgo, les nakomsé, les divers segments de lignages "d'étrangers", les étrangers isolés, membres d'unités sociales extérieures au village, et le groupe des anciens captifs. Chacun a un statut particulier dans le village.

Chaque segment de lignage ou famille "d'étrangers" est allié de façon privilégiée à l'un des deux groupes dominants du village, dont il a reçu au moins une épouse. Le plus souvent ce sont les nakomsé. Une exception: le groupe des anciens captifs, étroitement lié aux nakomsé, n'a de relation matrimoniale qu'avec le groupe Bilgo.

Les groupes Bilgo et nakomsé échangent entre eux de nombreuses femmes: parmi les épouses originaires de Donsin, toutes celles du groupe Bilgo sont issues du groupe nakomsé et presque la moitié des épouses des nakomsé proviennent du groupe Bilgo. Un tissu serré de relations matrimoniales contribue à rapprocher socialement les divers groupes familiaux du village.

Cependant la plupart des épouses des villageois viennent de l'extérieur (environ 3 sur 4), particulièrement de l'ancien groupement de Nobéré (surtout les villages Pissi, Nobéré, Togsé, Passentenga) et du canton de Djiba (surtout le village de Dissomey). Les différences entre groupes sont sensibles: 85 % des épouses des nakomsé viennent de l'extérieur et seulement 45 % des épouses du groupe Bilgo.

La polygamie est relativement faible. Parmi les hommes de plus de 20 ans, 24 sont célibataires (surtout de jeunes adultes), veufs ou divorcés, 39 sont monogames, et 25 sont polygames (dont 20 ont deux épouses). Il est à noter que ce sont les hommes de 40 à 49 ans qui ont le plus grand nombre d'épouses (en moyenne deux épouses par homme); plus âgés, les hommes ne remplacent plus leurs épouses décédées ou parties. Les nakomsé, de même que les chefs des groupes sociaux, n'ont pas plus d'épouses que les autres villageois. La puissance politique ou sociale traditionnelle n'intervient pas, ou n'intervient plus, dans la répartition des épouses.

## Notes

1. L'administration avait recensé 339 personnes en 1965, y compris les émigrants. Trois veuves et un vieillard, ayant leur propre habitation, n'ont pas été recensés, probablement parce qu'ils n'étaient plus assujettis à l'impôt. Quatre familles (soit 24 personnes), installées récemment à Donsin, étaient encore recensées dans leur village d'origine. Inversement une famille (soit 5 personnes) recensée à Donsin n'y réside plus.
2. Une enquête particulière a été menée en 1968 sur les migrations de travail dans la région de Nobéré. Ses résultats sont publiés dans les Cahiers Sciences Humaines. ORSTOM 5 (4), 1968.
3. De mai 1966 à mai 1968, neuf chefs de famille sont décédés : 1 de la tranche d'âge 30-40 ans, 1 de celle de 40-50 ans, 1 de celle de 50-60 ans, 4 de celle de 60-70 ans et 2 de celle de 70-80 ans.
4. Cf. G. Remy, "Les mouvements de population sur la rive gauche de la Volta rouge (région de Nobéré)", Cahiers Sciences Humaines. ORSTOM 5 (2), 1968 .
5. Selon certains informateurs, ce seraient d'anciens captifs gurunsi du chef de Passentenga.
6. M. Izard a établi sa chronologie à partir d'une analyse détaillée des documents et des traditions relatives au royaume de Ouagadougou. Les chronologies admises jusqu'alors plaçaient, en général, le règne de Naba Oubri au XIV<sup>e</sup> siècle.
7. Donsin ou Doncin, pour l'administration.
8. Nam : pouvoir, puissance de chef, autorité (d'après Alexandre : 1).



Deuxième partie  
**LES STRUCTURES AGRAIRES DE DON SIN**



# Chapitre I

## LES FAITS D'HABITAT

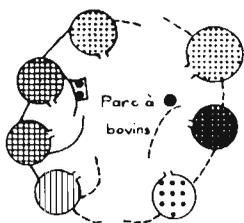
Donsin rassemble 54 enclos familiaux (zaka, pluriel zaksé) (1), dont six sont situés dans le quartier Yamé. Ils ont tous un aspect semblable (cf. carte 4: Types d'habitations mossi); un certain nombre de cases rondes, à toit de paille conique, disposées en cercle, entourées d'un mur en banco ou d'une tapade en seccos (2) (lorsque la zaka est très récente, ou lorsque le mur en banco, écroulé, n'a pas encore été reconstruit).

La plupart des cases ont 3 à 3,5 mètres de diamètre. Elles servent de chambre ou de magasin. L'une d'entre elles abrite parfois une meule dormante, ou sert d'étable pour les ovins et caprins. Mais le plus souvent les cases-étables, ainsi que les cases-poulaillers, sont plus petites. L'entrée de chaque case (ou d'un groupe de deux cases) est fréquemment protégée par un petit mur en banco ou une ligne de seccos qui l'isole et délimite une petite cour.

Une grande partie de la cour centrale est réservée au parcage des bovins qui sont ramenés tous les soirs à l'intérieur de l'enclos familial. Une case, souvent de grande dimension (parfois un simple toit de paille posé sur un rond de piquets de bois) abrite les veaux. Ailleurs sont dispersés des greniers en banco, ou de petites meules adossées à des murettes.

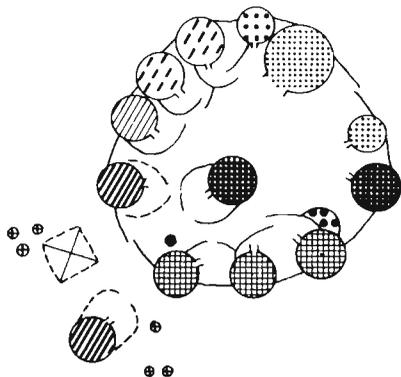
La zaka tend nettement à se diviser en deux parties : l'une réservée aux cases d'habitation, magasins, greniers, l'autre au bétail (parc à bovins, étables, poulaillers).

Devant la zaka, à quelques mètres ou dizaines de mètres sont alignés des greniers en paille. Près de la porte, lorsqu'il n'y a pas d'arbre proche, est construit un hangar. Un rectangle limité par des gros cailloux (et parfois par des murettes en banco ou en seccos), et orienté vers l'est, signale que le chef de famille est musulman: c'est à l'intérieur de ce rectangle (misri) que sont faites les prières. Quelquefois un des fils du chef de famille, jeune adulte célibataire, a construit sa case à quelques mètres de la zaka.



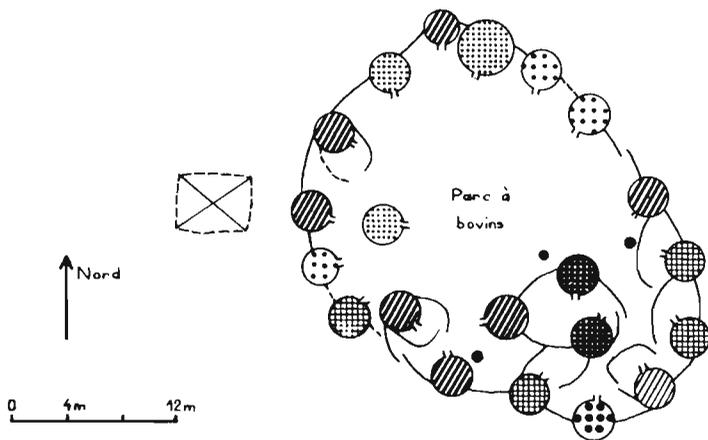
**ZAKA de ALIDOU CONGO**

(2 personnes)



**ZAKA de TASSERE TIEMTORE**

(6 personnes)



**ZAKA de SEINI TIEMTORE**

(25 personnes)

- Cases du chef de famille
- Cases de ses épouses
- Case pour étrangers
- Cases des fils
- Case des épouses des fils
- Cases inhabitées
- Etables pour moutons et veaux

- Mur en banco
- Seccos
- Meuks
- Poulailier
- Grenier en banco
- Grenier en paille
- Hangar

**TYPES D'HABITATIONS MOSSI. DONSIN**

Chaque zaka regroupe un nombre de cases très variable, qui dépend de l'importance numérique de la famille qui y réside. La relation n'est toutefois pas stricte : dans l'ensemble, le rapport nombre de cases sur nombre de personnes est d'autant plus faible que la famille est plus grande.

Une zaka sur deux (27 sur 54) abrite de trois à six personnes. Elle réunit de cinq-six à dix-douze cases, mais fréquemment l'une ou l'autre est inutilisée : c'est la case du fils qui vient de partir en Côte d'Ivoire ou au Ghana, ou qui vient de construire sa propre habitation, ou bien ce peut être une case pour les étrangers de passage. Dans neuf zaksé ne résident que une ou deux personnes : six sont habitées par des véuves, qui vivent seules ou avec une fillette ( la fille de leur fille, ou de leur soeur) ; dans l'une réside un vieillard, veuf, dont le fils s'est installé à quelques dizaines de mètres ; dans les deux autres sont de jeunes adultes, récemment mariés. Inversement, dix zaksé rassemblent plus de dix personnes.

La moyenne pour l'ensemble du village est de 6,4 personnes par habitation (migrants non compris). On peut noter sa faiblesse, comparée aux valeurs constatées ailleurs en pays mossi : à Dakola, dans l'ouest du pays mossi, J.M. Köhler a compté près de dix personnes par zaka ; J. Dubourg, à Taghalla, près de Kaya, note que les zaksé de cinq à neuf personnes sont les plus nombreuses. Elle est semblable cependant à celle observée dans la région de Koupéla (6,6 habitants par zaka)(3). Elle est liée au fait que les familles se fragmentent très rapidement : dès qu'un fils se marie et a des enfants, le plus souvent il quitte son père et construit sa propre zaka.

A la dimension réduite des habitations s'ajoute un deuxième trait caractéristique : leur faible ancienneté. Trente zaksé (soit 55 %) sont construites depuis moins de vingt ans, dont dix-sept depuis moins de dix ans. Et parmi les autres, nombreuses sont celles qui ne datent que de quelques dizaines d'années. Il n'y a que dans la partie sud-est du quartier central de Donsin que quelques zaksé peuvent être considérées comme très anciennes. Pourtant le village existe depuis plusieurs siècles.

Le grand nombre des habitations récentes ne peut être dû à un éclatement actuel des structures familiales et donc des cellules d'habitat : déjà au début du XXe siècle, les habitations de la région de Nobéré étaient de petite dimension et ne rassemblaient que quelques personnes. Il est certainement lié à l'évolution numérique de la population, mais celle-ci s'accroît naturellement de façon modérée et seuls huit chefs de famille sont venus s'installer à Donsin depuis moins de vingt ans. Le facteur démographique fournit donc une explication insuffisante.

En fait, le grand nombre des habitations construites depuis moins de dix ans (17) doit être relié à celui des habitations en ruines : 12 zaksé ont été abandonnées pendant les dix dernières années (les chiffres

relevés pour les périodes antérieures sont de plus en plus douteux, à mesure que l'abandon est plus ancien, car de nombreuses habitations ont pu complètement disparaître du paysage. Mariés et devenus pères de famille, les fils construisent fréquemment leur propre habitation, tandis que les filles partent vivre chez leurs maris. Après le décès du père, certaines de ses épouses (les plus jeunes) se remarient, d'autres rejoignent l'habitation de leur fils, ou retournent dans leur village paternel (si elles n'ont pas de fils). L'une ou l'autre reste parfois sur place, ce qui explique le nombre de veuves (6), qui, à Donsin, vivent seules dans une zaka dont l'aspect montre bien que jadis elle rassemblait un plus grand nombre de personnes : mais tôt ou tard, ces habitations, désertes, tomberont en ruines. L'évolution de l'habitat **est** rapide. On observe souvent qu'une habitation créée par un jeune adulte, disparaît après son décès. Les véritables déplacements d'habitations à l'intérieur du village sont rares.

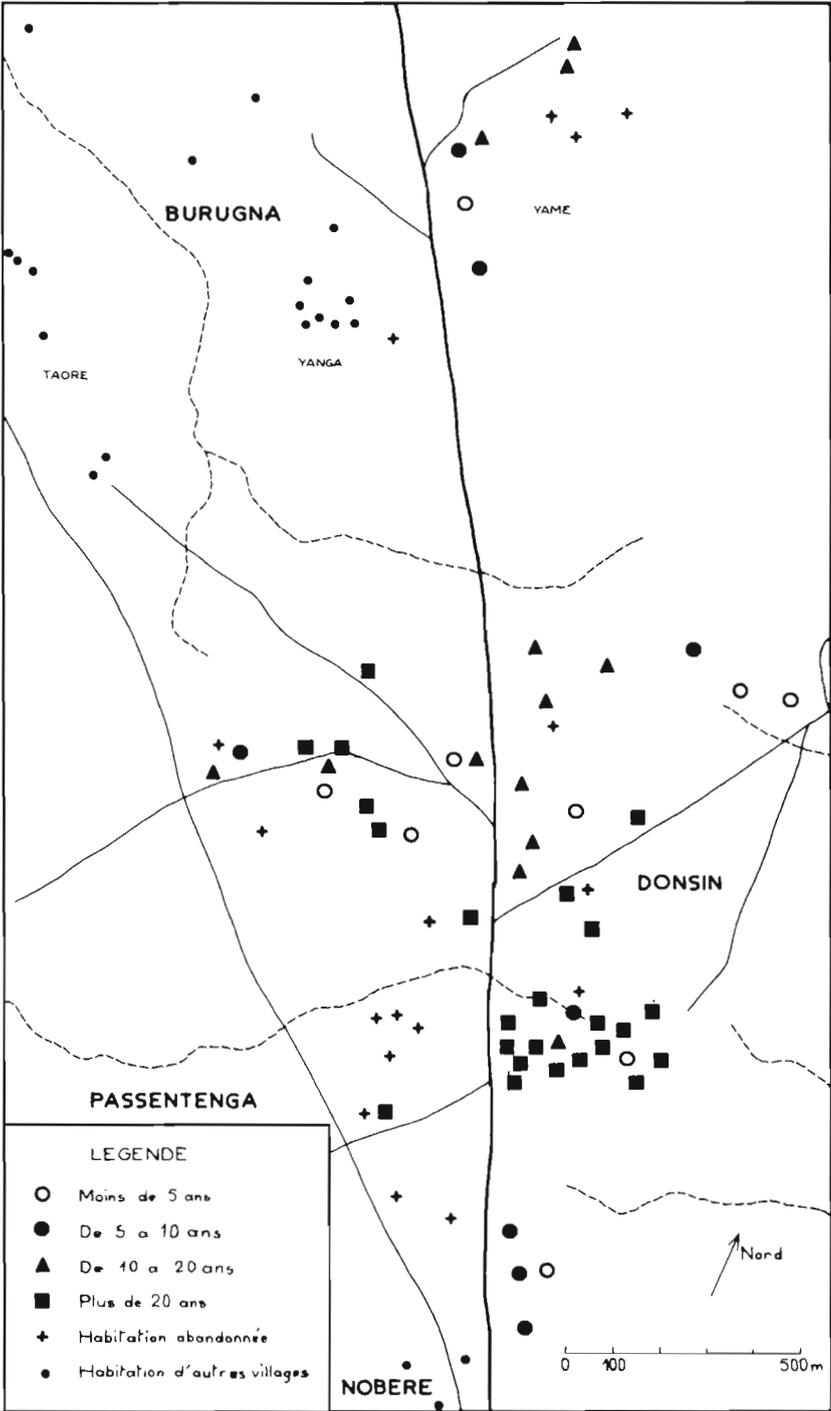
Habitations récentes, anciennes, et abandonnées représentent les divers stades d'une même évolution. Mais les unes et les autres ne se répartissent pas au hasard au sein de l'aire habitée (cf. carte 5: Donsin. Ancienneté des habitations).

Un grand nombre des habitations en ruines sont localisées dans la partie sud-ouest du quartier central où ne subsiste plus qu'une seule zaka. Presque toutes celles dans lesquelles résident des veuves sont situées au sud-est : à terme elles seront probablement abandonnées. C'est également au sud-est que se trouvent les habitations les plus anciennes, dont plusieurs ont été construites avant la naissance des chefs de famille actuels.

Au nord-ouest du quartier central, quelques habitations datent de deux générations ; les autres, à la périphérie, sont beaucoup plus récentes. L'aire nord-est et le quartier Yamé ont été colonisés il y a quinze à vingt ans et continuent d'attirer de nouveaux chefs de famille, venant des quartiers les plus anciens ou d'autres villages. L'extrémité sud du quartier central n'est habitée que depuis moins de dix ans.

Aires d'habitat anciennes et récentes se discernent dans le paysage par l'aspect du couvert d'arbres. Dans les premières, les arbres sont rares, souvent de grande dimension, et de nature très diverse. Dans les secondes ils sont plus nombreux, mais seules quelques espèces sont présentes : nérés, karités, raisiniers, Faidherbia albida dominant. A Yamé, qui était auparavant le site de champs temporaires, il n'y a pratiquement que des karités ; quelques jeunes nérés apparaissent.

Pourquoi l'habitat est-il mobile ? Les facteurs sociologiques ne sont certainement pas absents : que le fils, marié et devenu père de famille, quitte la zaka paternelle traduit un individualisme certain, une volonté d'indépendance.



**DONSIN**  
Ancienneté des habitations

L'accroissement de la population favorise la colonisation de nouvelles aires d'habitat, mais le facteur démographique ne peut expliquer pourquoi les habitations migrent.

Un élément de réponse est apporté par le mode de groupement des habitations : celles-ci sont d'autant plus éloignées les unes des autres que l'aire d'habitat est plus récente. Autour d'une nouvelle habitation, il y a toujours une vaste étendue de terres. C'est, selon les témoignages, un des facteurs essentiels de la mobilité de l'habitat : le fils quitte l'habitation de son père "pour pouvoir cultiver à l'aise".

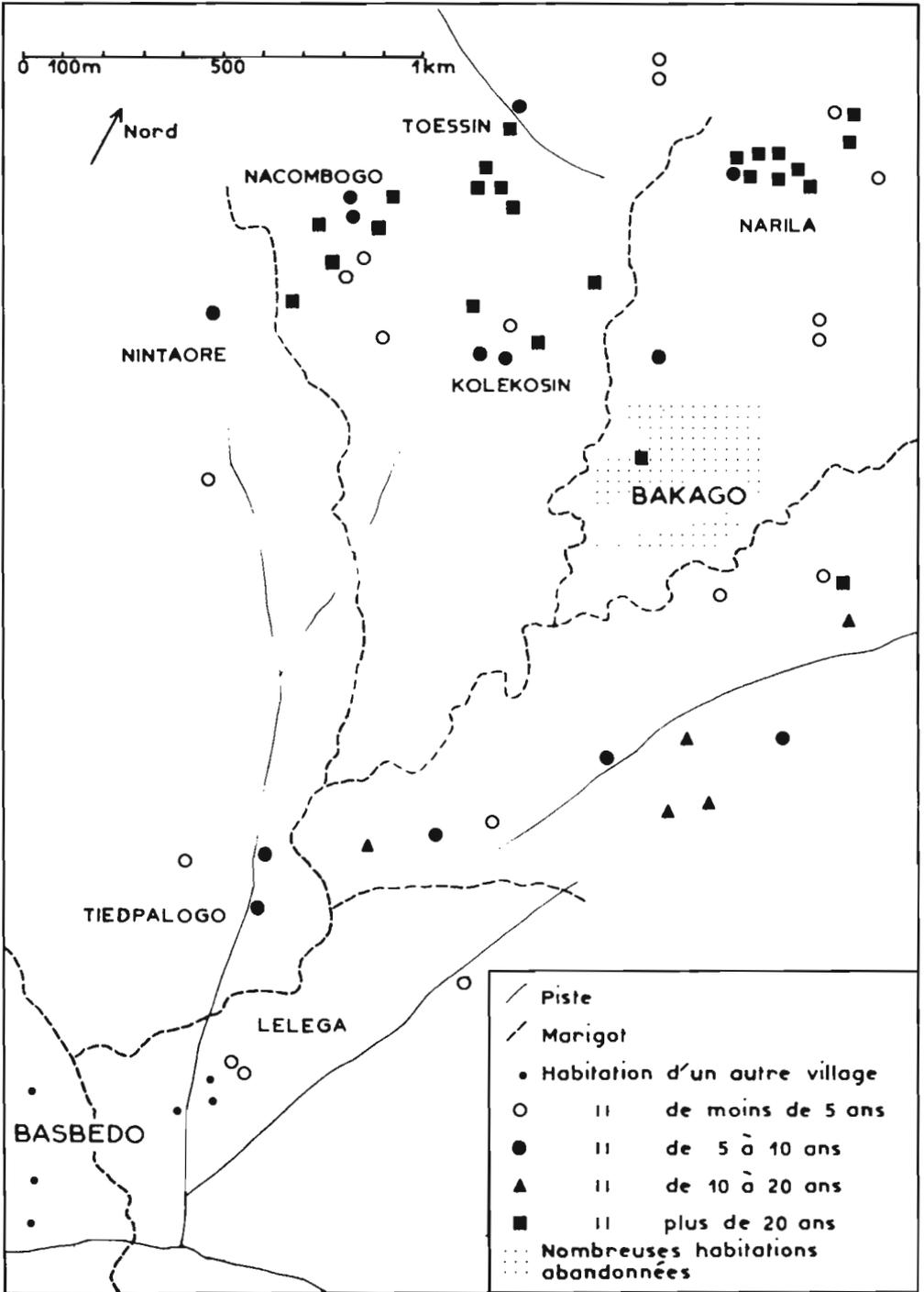
La mobilité de l'habitat apparaît ainsi comme un élément fondamental du système agraire. Sa fonction s'éclairera lorsqu'aura été examinée la façon dont les villageois occupent et exploitent le sol.

Elle est un fait constant en pays mossi, bien qu'elle soit plus ou moins importante selon les régions.

A Donsin, et dans les villages proches, les habitations construites il y a moins de vingt ans représentent 55 à 60 % du nombre total d'habitations (Donsin : 55 %, Bakago : 60 %, Burugna : 57 %, Passentenga : 50 %), et elles tendent toujours à se grouper de façon privilégiée dans certaines aires d'habitat (cf. cartes 6 et 7 : Bakago. Ancienneté des habitations, et Burugna. Ancienneté des habitations. 1966). Elles sont moins nombreuses dans le canton de Djiba, à Dissomey (32 %) et Koakin (42 %), ainsi qu'à Dakola, près de Samba (44 %, d'après J.M. Kohler). A Zaongho, près de Koupéla, deux habitations sur trois ont moins de vingt ans (selon J.P. Lahuec).

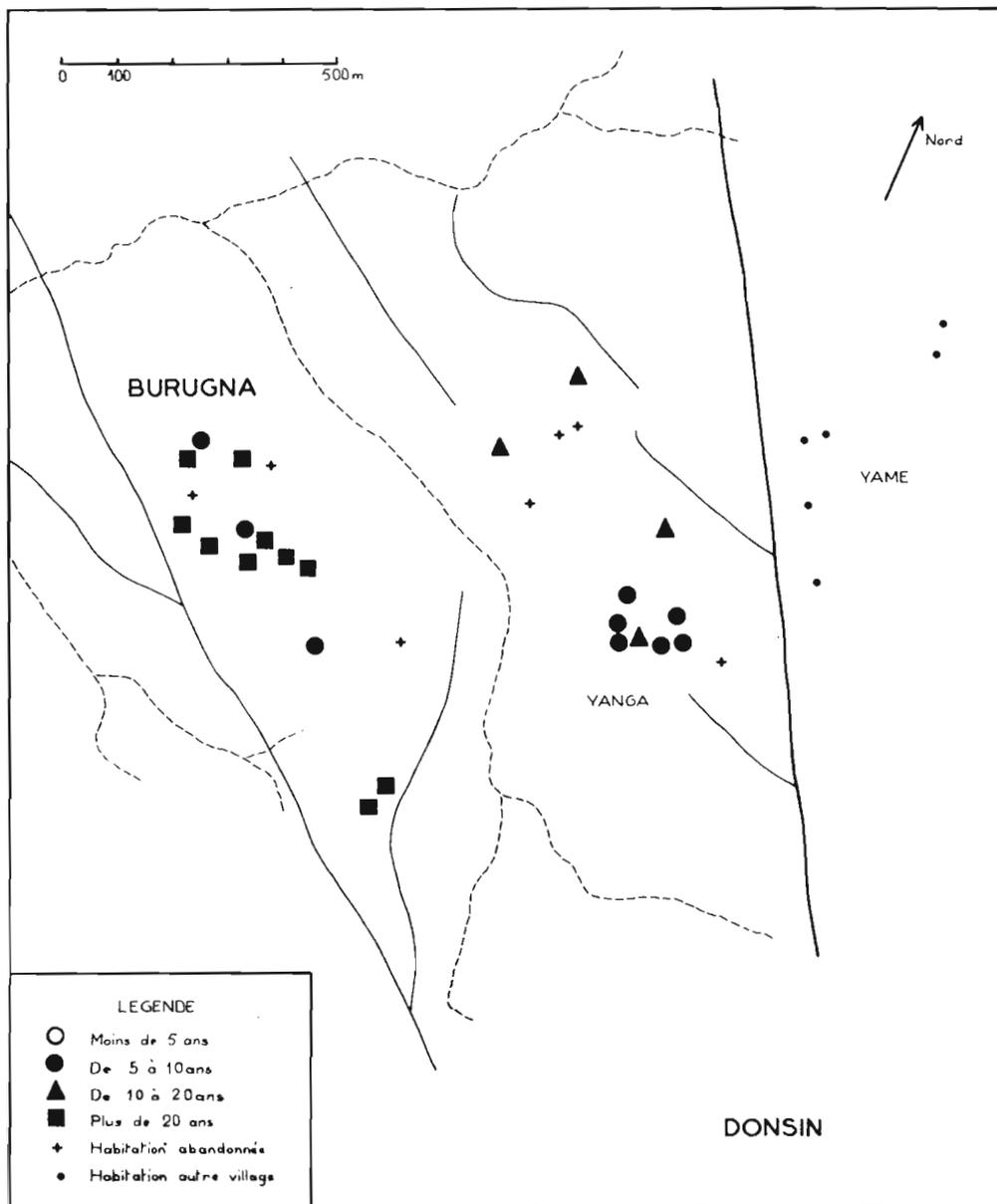
Pour dégager avec sûreté les facteurs qui expliquent les variations de la mobilité de l'habitat en pays mossi, il conviendrait de multiplier les exemples, et de comparer les situations locales. Parmi ces facteurs, on trouvera certainement la densité de la population (en relation avec la disponibilité en terres), la souplesse du régime foncier et la relative cohésion des structures familiales (fragmentation des familles). D'autres facteurs peuvent apparaître et se joindre à ceux-ci dans un complexe qui se modifie certainement d'une région à l'autre.

Jadis, à Donsin, la répartition et le déplacement des habitations dans l'espace étaient étroitement liés à la structure sociale villageoise. Les cartes foncières montrent que les membres du groupe Bilgo et les nakomsé contrôlent deux domaines fonciers nettement individualisés, à l'intérieur desquels leurs habitations (et celles de leurs alliés) se dispersaient et se déplaçaient. Il y avait deux quartiers géographiques qui n'étaient cependant perçus qu'à travers leur unité sociale ; leur nom se réfère au groupe social : le "quartier du chef" et le "quartier des nakomsé" (Nakombogo). Depuis peu de temps, les habitations des deux groupes sociaux tendent à se rassembler dans de mêmes aires d'habitat (cf. carte 8 : Distribution de l'habitat selon le



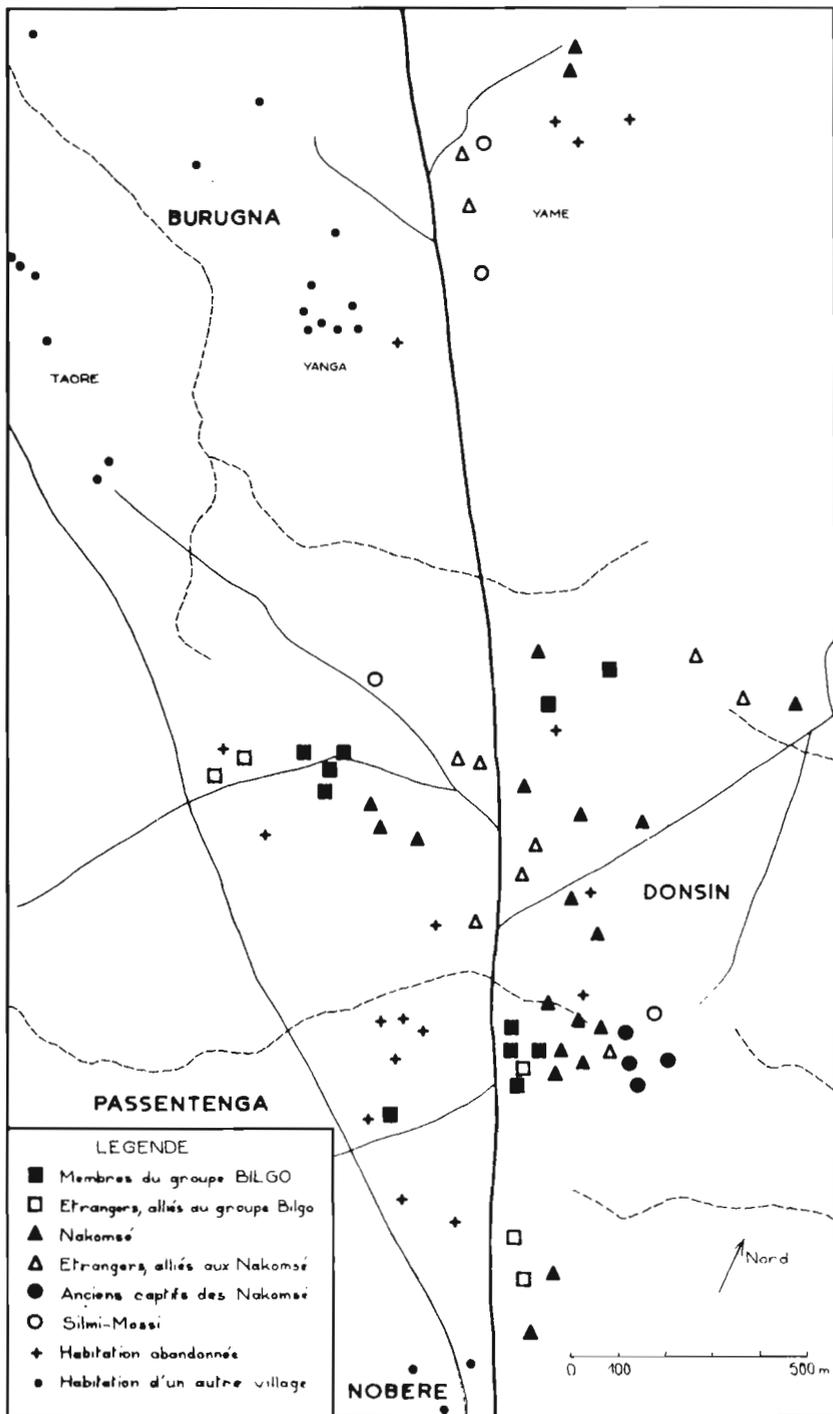
### BAKAGO

Ancienneté des habitations



BURUGNA

ANCIENNETE DES HABITATIONS 1966



DONSIN  
 Distribution de l'habitat selon  
 le groupe social

groupe social). Actuellement, les nakomsé et leurs alliés prédominent dans les aires nord-est et sud-est (mais ils sont seuls à Yamé) ; les membres du groupe Bilgo et leurs alliés, qui occupaient seuls l'aire sud-ouest, sont groupés au nord-ouest et au sud-est.

Ce mouvement d'éclatement des unités socio-résidentielles traditionnelles est particulier à Donsin : l'islamisation du village y a puissamment contribué. A Bakago, à Burugna, à Passentenga, les habitations des principaux groupes sociaux se rassemblent dans des aires distinctes. Les anciens quartiers de Donsin sont cependant restés une réalité villageoise profonde. S'ils perdent peu à peu leur signification au niveau de l'habitat (et aussi, nous le verrons, de l'usage du sol), ils s'appuient sur la division de l'espace villageois en deux domaines fonciers distincts.

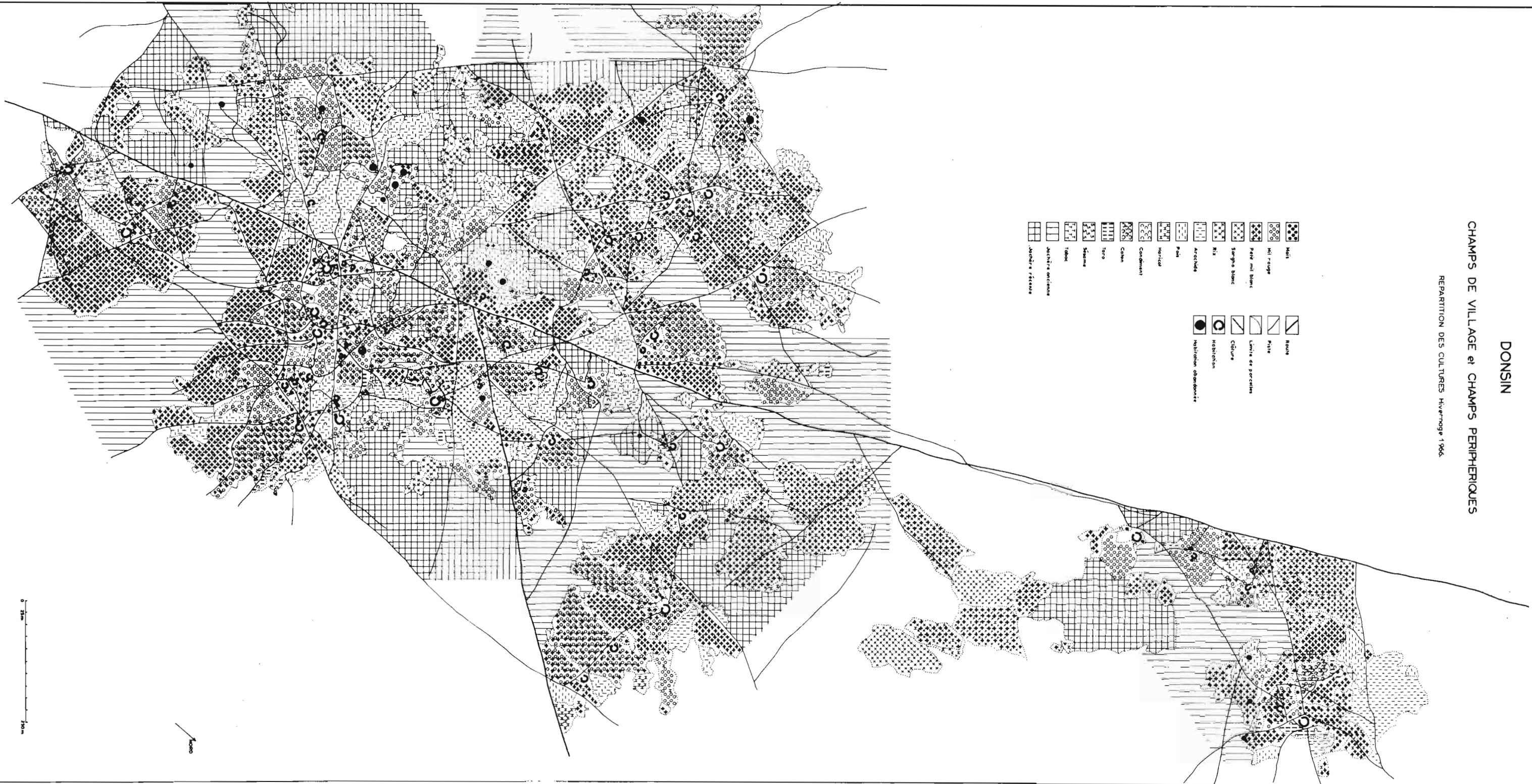
#### Notes

1. Comment traduire en français le mot zaka ? Le terme "concession", habituel mais peu adapté, est de moins en moins utilisé. Le mot "ferme" convient certainement mieux aux constructions massives, en banco, que l'on rencontre notamment en pays gurunsi et lobi. L'expression "enclos familial" exprime relativement bien la réalité géographique et sociologique en pays mossi, sauf peut-être dans la région de Manga où le parc à bovins est fréquemment localisé, avec les étables et poulaillers, dans une partie distincte de la zaka. Dans ce rapport, nous avons utilisé l'expression "enclos familial" pour désigner l'espace à l'intérieur de la clôture, avec les diverses constructions et installations, et appelé "habitation" l'ensemble des cases à usage de chambre, magasins, greniers et meules, en somme ce qui est directement lié à une occupation et une utilisation humaine.
2. Clôture faite de tiges de mil assemblées, ou d'herbes tressées.
3. Selon les premiers résultats d'une enquête menée par J.P. Lahuec.

DONSIN

CHAMPS DE VILLAGE et CHAMPS PERIPHERIQUES

REPARTITION DES CULTURES HIVERNOGES 1966.



0 25m 500m 1000m 1500m 2000m 2500m





## Chapitre II

### LES TYPES DE CHAMPS ET LEUR DISPOSITION GÉOGRAPHIQUE

Le terroir de Donsin (1) présente deux aires géographiques distinctes.

Une vaste clairière de culture est parsemée de plusieurs essais d'habitations. Autour de celles-ci les terres sont entièrement exploitées. Plus loin, des jachères apparaissent, enclavées dans les terrains de culture ; à la périphérie, elles deviennent prédominantes. Une petite clairière habitée, au nord, à Yamé, est reliée presque sans discontinuité à la précédente par un groupe de champs temporaires. Ces deux clairières représentent ce que l'on peut convenir d'appeler l'aire habitée de Donsin. Le paysage porte partout la marque des activités de l'homme : hormis quelques endroits incultes, le bois sacré dans le bas-fond qui cerne le village à l'ouest, le cimetière des nakomsé, tout le sol est occupé ou l'a été il y a peu de temps.

L'aire habitée de Donsin rassemble la part prédominante des terres cultivées. Elle s'oppose à une aire périphérique qui s'étend vers l'est et le nord, et au-delà de Burugna vers le nord-ouest. Des champs de brousse, isolés ou en grappes, souvent associés à des jachères récentes, forment des îlots de culture au milieu d'une savane arbustive plus ou moins dense.

L'organisation interne de l'espace villageois ne se laisse saisir qu'à travers une démarche très analytique. Divers types de champs se succèdent lorsqu'on s'éloigne d'une habitation, ou d'un groupe d'habitations lorsque celles-ci sont proches les unes des autres.

Les techniques culturales et les outils utilisés par les villageois de Donsin pour exploiter le sol ne diffèrent pas de ce qui a déjà été décrit ailleurs en pays mossi, notamment par J.M. Kohler dans la région de Samba (2).

Machette, faucille, divers types de houes (différentes surtout par la forme du fer) constituent un outillage très rudimentaire. Quelques houes manga (à traction asine) et rayonneurs ont été introduits ces dernières années par la S.A.T.E.C. (Société d'Aide Technique et de

Coopération), organisme chargé de promouvoir le développement agricole dans l'O.R.D. (Office Régional de Développement) de Ouagadougou.

Les méthodes culturales expliquent certains aspects fondamentaux du système agricole. Les techniques de re-fertilisation du sol, en liaison avec l'élevage, interviennent directement dans la formation des diverses aires géographiques du terroir. Une attention particulière leur sera accordée.

### 1. Les champs de case

Ils cernent chaque habitation (à quelques exceptions près), et aussi la plupart des habitations abandonnées il y a peu de temps. Ils forment des flots de culture qui apparaissent avec netteté dans le paysage en juin (ils sont ensemencés les premiers) et en octobre (ils sont récoltés les premiers). Lorsque l'habitat se concentre, ils peuvent se rejoindre et former une aire continue autour d'un groupe d'habitations (cf. carte 9 : Superficies cultivées en maïs et mil rouge).

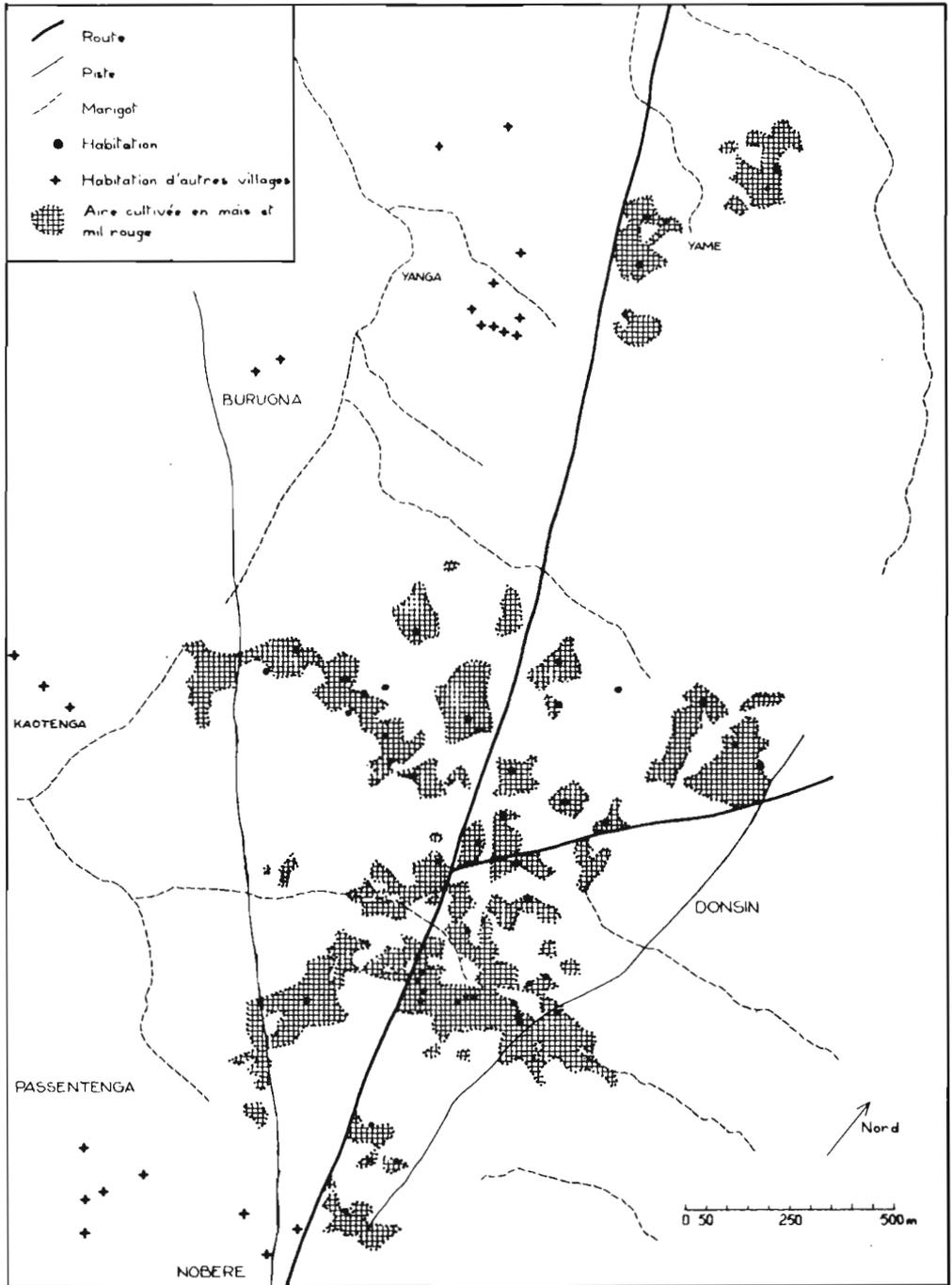
Ils représentent la partie du terroir où les cultures sont les plus diversifiées : maïs et mil rouge surtout, mais aussi tabac et coton, sont accolés, associés ou se succèdent au cours d'une même saison agricole, dans des parcelles toujours petites, parfois minuscules. Ces diverses plantes ne sont cultivées pratiquement que dans les champs de case.

L'exploitation du sol est permanente. Ceci n'est possible que grâce à une fertilité acquise et entretenue du sol. Celui-ci bénéficie de la fumure spontanée domestique liée à la proximité de l'habitat, et d'une fumure animale volontaire et systématique.

#### a - Les champs de maïs

Le maïs est cultivé sur 783 ares, répartis en 60 parcelles (3). Mais cette superficie ne signifie rien quant à la surface réellement consacrée au maïs. Celui-ci n'est souvent qu'un élément secondaire, parfois très accessoire, d'une association de cultures.

Le maïs est toujours cultivé à côté des habitations (une parcelle sur deux est accolée à une zaka) ou à proximité immédiate (quatre parcelles seulement ont tous leurs côtés à plus de cinquante mètres d'une zaka). Semé début juin, le maïs est récolté en septembre. Il n'est en culture pure que sur 36 ares, toujours bordé de lignes de gombo, et parfois suivi de tabac. Le plus souvent, il est associé à une ou plusieurs autres plantes : dans la majorité des cas, il s'agit de mil rouge (sur 650 ares), accompagné ou non de petit mil ou de diverses cultures (sorgho blanc, coton, haricot).



**SUPERFICIES CULTIVEES EN MAÏS ET MIL ROUGE**  
**DONSIN. Hivernage 1966**

Lorsqu'il est en culture pure, le maïs occupe de minuscules parcelles (3,6 ares en moyenne). L'observation montre que lorsqu'il est associé, le maïs n'est un élément important que dans les petites parcelles (inférieures approximativement à 5 ares) ; ailleurs il n'apparaît souvent que sous forme de tiges en ligne, ou isolées par groupes.

#### b - Les champs de mil rouge

De même que le maïs, associé ou en culture pure, le mil rouge est cultivé uniquement près des habitations, dans 179 parcelles qui représentent 3680 ares. C'est la première plante semée, au début de mai. Il est récolté fin septembre ou début octobre. Il est en culture pure (ou associée à des plantes qui ne lui disputent guère la place : haricots, condiments) ; la dimension moyenne des parcelles est de 17 ares, mais une sur deux a moins de 10 ares.

Il est associé avec le seul maïs (et des plantes accompagnatrices diverses) sur une superficie de 332 ares, dans de très petites parcelles (une sur deux a moins de 5 ares), souvent accolées à l'habitation. Mais il est mélangé de façon privilégiée avec le petit mil : 1740 ares, répartis en 55 parcelles. Le mil rouge n'est que rarement associé à d'autres plantes (sorgho blanc, coton, riz, taro) : 7 parcelles d'une superficie de 128 ares. Sur 350 ares, on le trouve accompagné de deux ou plus de deux autres cultures (petit mil, maïs, sorgho blanc).

#### c - Les autres cultures

Deux autres plantes sont cultivées exclusivement à proximité des habitations, mais elles ne représentent que des superficies négligeables. Le tabac, cultivé en pépinière pendant l'hivernage, est repiqué devant la zaka dès la récolte du maïs. Seuls quelques chefs de famille le cultivent, sur des superficies dérisoires.

Il en est de même du coton qui apparaît sur moins de 60 ares (six parcelles), presque toujours associé au mil rouge. Néanmoins, il marque le paysage au début de la saison sèche : pour protéger la parcelle de coton contre le bétail, l'exploitant l'entoure d'une tapade faite de tiges de mil assemblées.

Les condiments (gombo, oseille de Guinée, piment) sont abondants, mais ils accompagnent toujours d'autres plantes. Ils cernent fréquemment les parcelles de maïs et de mil rouge. Ils ne sont pas cultivés qu'autour des habitations : en culture pure, ils se dispersent, dans de minuscules parcelles, à la périphérie des champs de case.

Maïs et mil couvrent environ 43 hectares (qu'ils soient en culture pure), associés entre eux, ou à d'autres plantes), soit 23 % de l'ensemble des terres cultivées (4).

Il n'y a pas une aire de champs de cases, mais de nombreuses petites aires, parfois coalescentes, qui cernent les habitations. A l'intérieur de chacune d'elles tendent à se différencier deux zones : l'une au centre, immédiatement autour des cases, est caractérisée par la culture du maïs, seul ou associé au mil rouge, et par des parcelles de très petite taille (fréquemment inférieures à 5 ares) ; l'autre, à la périphérie, se définit par la présence du mil rouge, seul ou associé (surtout) au petit mil, dans des parcelles sensiblement plus étendues (une fois sur deux inférieures à 10 ares pour le mil rouge en culture pure, à 20 ares lorsqu'il est associé au petit mil).

A ces deux zones correspondent deux termes vernaculaires : kamanga désigne la parcelle de maïs, mais aussi toute parcelle cultivée autour des cases ; kyenkyengho est le champ de mil rouge, et plus généralement tout champ de mil proche de l'habitat. Mais elles n'ont qu'une réalité géographique floue. La disposition relative des parcelles de maïs et mil rouge est très variable dans l'espace (cf. carte 10, hors-texte), et dans le temps. Aucune n'a une forme et une dimension fixes. Chacune évolue en fonction de facteurs insaisissables ; la volonté de permuer régulièrement les deux cultures n'y prend apparemment pas place.

En fait, les éléments qui donnent aux aires de champs de case leur unité sont plus importants que ceux qui les divisent. Les aires sont toujours liées à l'habitat et le suivent dans ses déplacements. Elles sont cultivées en permanence, et les jachères y sont accidentelles et peu étendues. Leur fertilité est entretenue avec soin : elles bénéficient de la fumure domestique spontanée liée à la présence des habitations (balayures et déchets ménagers, déjections des ovins, caprins, volailles) ; elles reçoivent en priorité le fumier animal recueilli dans le parc à bovins (ou la case des veaux, ou des autres animaux domestiques). Enfin, semés et récoltés les premiers, les champs de case assurent l'alimentation de la famille à la fin de l'hivernage (le mil rouge est récolté un mois avant les autres mils), alors que les greniers sont trop fréquemment vides.

## 2. Les champs proches

C'est une aire géographique de champs intermédiaire et hétérogène. Ils cernent les champs de case, mais lorsque les habitations sont groupées, ils peuvent être rejetés à la périphérie et ne plus être reliés directement à la zaka de l'exploitant.

Ils ne sont pas cultivés en permanence. La fumure domestique spontanée a encore de lointains effets, qui diminuent à mesure que l'on s'éloigne des habitations. La fumure animale n'est que rarement transportée hors des champs de case. Les bovins peuvent y séjourner en saison sèche, surtout au début et en fin de journée. En hivernage, pendant la plus grande partie de la matinée, ils sont parfois attachés à des piquets dans les parcelles en jachère. Tout ceci est cependant insuffi-

sant pour assurer le maintien de la fertilité du sol, et les parcelles doivent être périodiquement mises en repos.

Les champs proches sont par excellence le domaine de l'arachide et du pois, cultivés dans de nombreuses parcelles, éparses (cf. carte 11 : Superficiés cultivées en arachide), de petite dimension. En culture pure, l'arachide couvre 450 ares, répartis en 28 parcelles (dont trois sur quatre ont moins de 15 ares), et le pois de terre 266 ares dans des parcelles un peu plus petites (trois sur quatre ont moins de 20 ares). Mais le plus souvent (sur 1719 ares), arachide et pois sont associés. Les parcelles de pois, en culture pure, sont presque toujours exploitées par des femmes. Au total, arachide et pois s'étendent sur 2450 ares, dont 1310 ares pour l'arachide seule (en estimant que lorsqu'elle est associée au pois, elle couvre la moitié de la surface de la parcelle).

La deuxième culture caractéristique est celle du petit mil, toujours en culture pure, éventuellement accompagné de haricots. Il couvre 36 hectares, dans des parcelles plus grandes (une sur deux a plus de 15 ares) et dispersées. Il semble pour une grande part complémentaire de l'arachide et du pois avec lesquels il alterne fréquemment selon un cycle irrégulier, entrecoupé de périodes de jachère : en général, le petit mil est cultivé en premier sur les terres reposées. Schématiquement, le sol est exploité pendant quatre à six années, suivies de deux à quatre années de jachère. Mais ce rythme d'utilisation du sol est fréquemment perturbé du fait de la mobilité constante des aires d'habitat et, en conséquence, des champs de case. Le champ de petit mil peut être exploité à titre personnel.

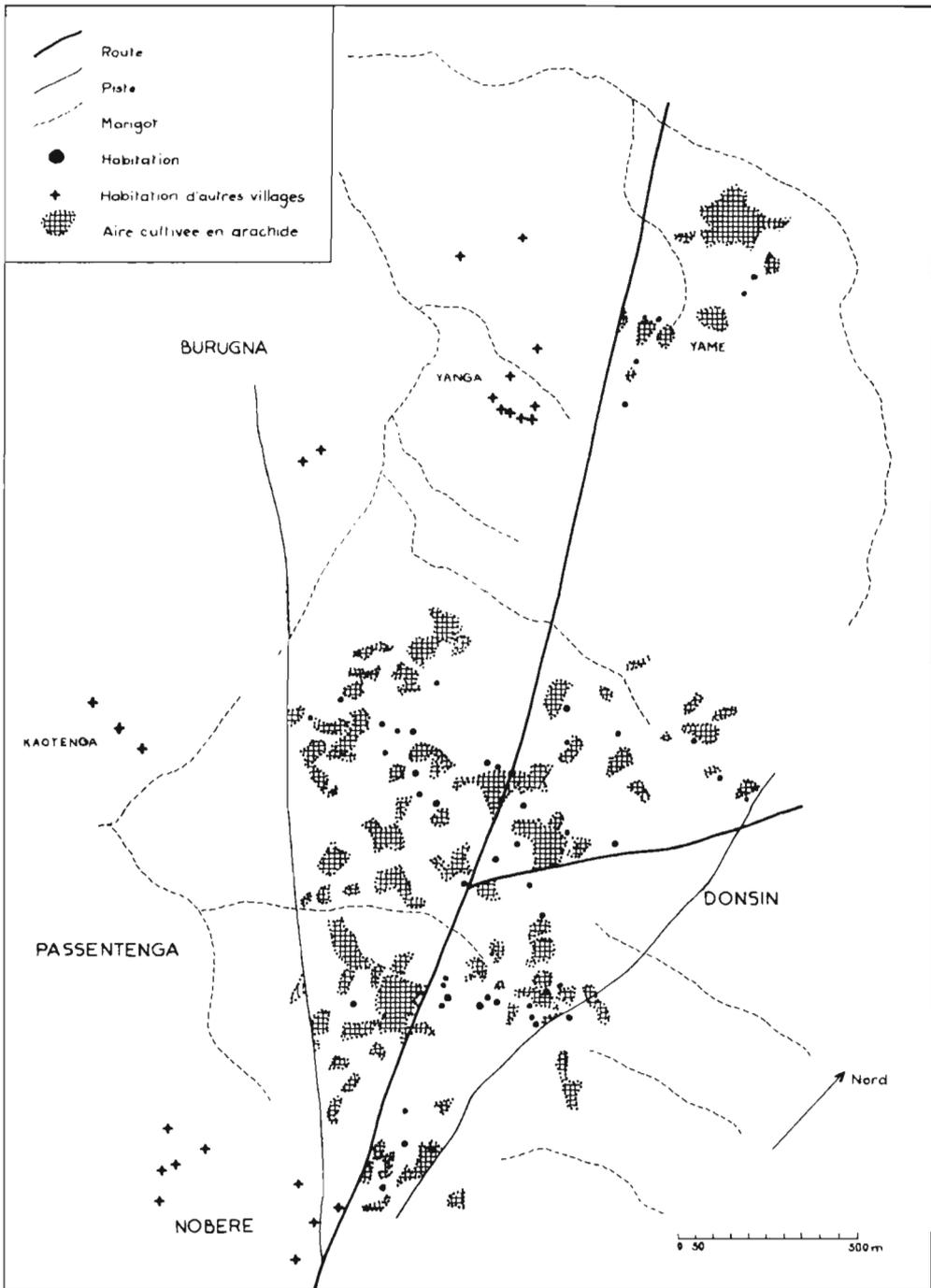
L'aire des champs proches est également le site de plusieurs plantes secondaires. Les plus importantes sont attirées par les bas-fonds ou les aires humides.

Le riz est cultivé dans de très petites parcelles (plus de deux sur trois ont moins de 5 ares) situées dans l'axe ou en bordure d'un bas-fond, toujours en culture pure (dans deux parcelles seulement, il est associé à un mil). Les rizières représentent 225 ares.

Le taro est cultivé presque uniquement par les hommes, sur de petites buttes ou plus souvent des billons de 10 à 20 mètres de long, de forme courbe. Il est fréquemment associé au gombo. Les parcelles, souvent minuscules (plus de trois sur quatre ont moins de 5 ares), sont très éparpillées ; au nombre de 43, elles représentent 145 ares.

Enfin dans quelques parcelles apparaissent en culture pure sur des superficies négligeables, le piment (13 ares), le gombo (7 ares), la patate (5 ares).

Toutes ces plantes sont fréquemment cultivées à titre personnel. Les parcelles sont très instables, exploitées pendant quelques années, puis abandonnées. Souvent la terre est empruntée. La notion de rythme



**SUPERFICIES CULTIVEES EN ARACHIDE**

**DONSIN. Hivernage 1966**

d'utilisation du sol n'a guère de signification.

Les champs proches représentent au total 65 hectares, dont 85 % sont consacrés au petit mil et 37 % à l'arachide et au pois. Les champs personnels y sont nombreux, mélangés aux champs familiaux, mais nous verrons que pour les villageois, ils sont déjà dans l'aire périphérique du terroir.

D'une superficie totale de 108 hectares, fractionnés en plusieurs blocs, champs de case et champs proches constituent l'aire des champs de village. Celle-ci représente 59 % des terres cultivées, mais elle ne comprend pas toutes les parcelles exploitées à l'intérieur de l'aire habitée : quelques champs temporaires sont accolés, pendant une période limitée, aux champs de village (au total, la part des terres cultivées à l'intérieur de l'aire habitée est de 64 %).

### 3. Les champs éloignés

Ils sont appelés pouto (sing. pougho). Ce sont des champs temporaires, cultivés en petit mil et sorgho blanc. Après quelques années de culture, le sol est laissé en jachère pendant une longue période. Le site des champs, leur dimension, leur mode d'exploitation permettent de distinguer deux catégories : les champs périphériques et les champs de brousse.

#### a - Les champs périphériques

Certains des champs périphériques sont accolés aux champs de village, les autres sont à faible distance. Il est parfois difficile de distinguer les premiers des champs proches, lorsque ceux-ci sont cultivés en mil, car ils peuvent se juxtaposer dans l'espace. Mais les champs périphériques présentent un certain nombre de traits qui les caractérisent nettement.

Le plus important est que leur site géographique, par rapport à l'habitat, varie avec le temps.

Ils ne sont l'objet d'aucune fumure volontaire, à l'exception du brûlis des tiges de mil au début de la nouvelle saison agricole. En saison sèche, ils sont parfois parcourus par des troupeaux bovins qui n'y séjournent cependant guère. Le seul mode de régénération du sol est la jachère de longue durée.

Le champ est généralement défriché à proximité des champs de village, en plusieurs étapes : les plus grandes superficies sont défrichées la première année, en septembre puis en avril. Le champ est ensuite agrandi, pendant une ou deux années, jusqu'à ce qu'il atteigne une dimension jugée suffisante. Par la suite, il ne cesse pratiquement pas de se modifier, même si la superficie reste approximati-

vement égale. Presque tous les ans, en général au mois de septembre, est défrichée une petite parcelle de quelques ares ou dizaines d'ares. Inversement certaines parties du champ jugées trop peu fertiles ou difficiles à travailler (trop grande humidité du sol, mauvais drainage, repousses trop vigoureuses des herbes en hivernage, notamment) ou devenues moins fertiles après quelques années d'exploitation, sont abandonnées.

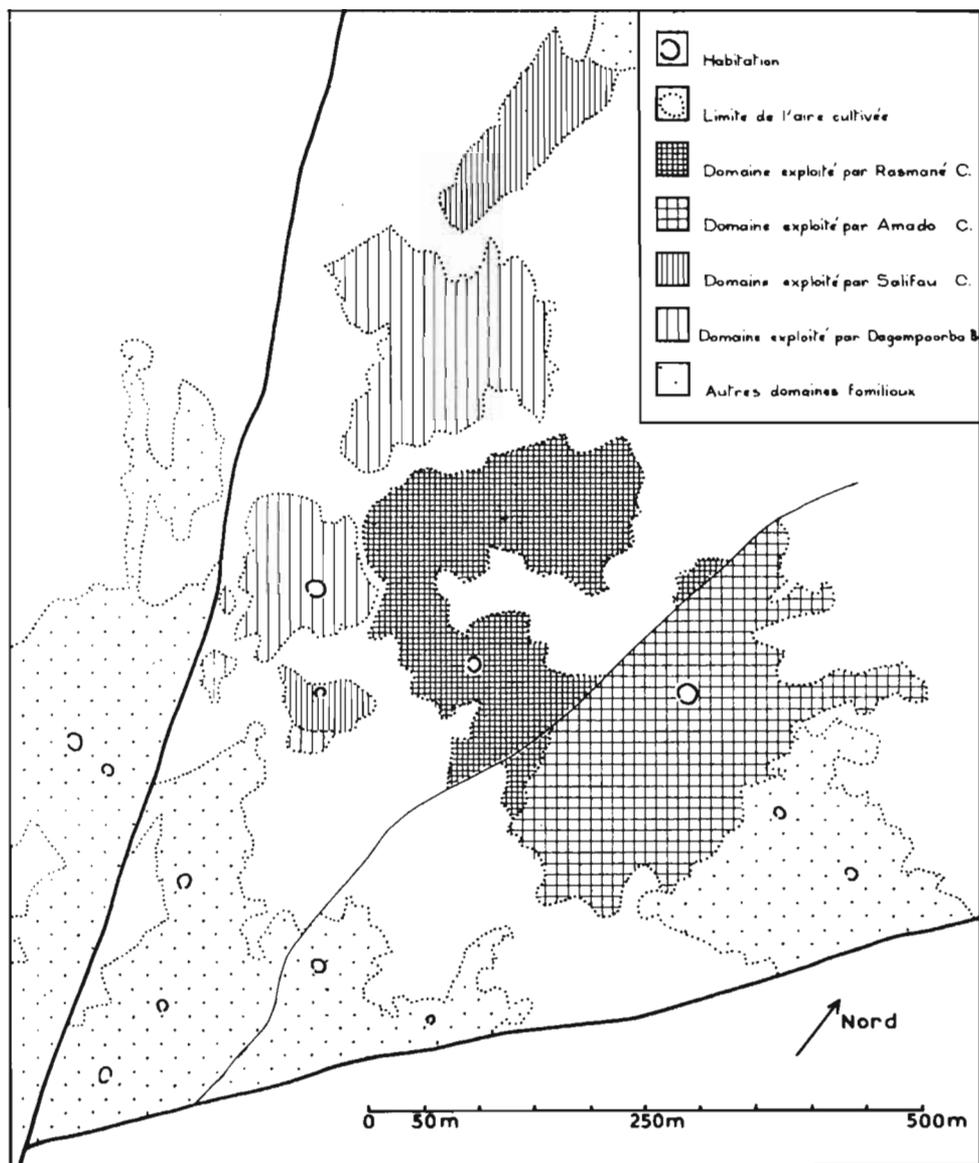
Après avoir tourné autour des champs de village, auxquels il est resté accolé, le champ peu à peu s'en éloigne (cf. carte 12 : Types de disposition relative des champs de village et des champs périphériques) (5). Des mouvements dans plusieurs directions peuvent être en même temps ou successivement esquissés. Mais, dans l'ensemble, le champ tend à glisser vers l'extérieur, de façon d'autant plus rapide que les habitations, et donc les champs, sont nombreux et groupés. Il peut parcourir des étendues importantes.

Il est difficile dans ces conditions de déceler un rythme d'exploitation du sol. L'exploitant procède avec beaucoup d'empirisme, s'attarde là où les rendements se maintiennent à un haut niveau, mais abandonne rapidement les plages de sol où le mil lève mal, reste chétif, ou ne donne que peu d'épis. La forme du champ défie toute logique et ne cesse de se modifier d'année en année. Il est rare toutefois qu'une même étendue de terre soit cultivée pendant plus de quatre, cinq ou six ans.

Après quinze ou vingt ans, mais cette durée varie selon la superficie des terres disponibles, le champ peut revenir près de l'habitat. Si la place manque, ou si le sol est insuffisamment reposé, il peut être défriché à proximité sur des terres empruntées, ou bien délaissé au profit d'un champ de brousse.

Ce mode de déplacement explique que, dans l'espace, les champs périphériques se répartissent en deux groupes, ceux qui sont à l'intérieur de l'aire habitée et ceux qui sont à quelque distance. Les premiers représentent 11,2 hectares, répartis autour des aires de champs de village, en particulier là où les habitations sont récentes et dispersées. La plupart des autres (3,4 hectares) sont groupés vers le nord, entre le quartier central et Yamé ; ils sont cultivés par des exploitants qui résident au nord du quartier central. Le reste (3,2 hectares) est dispersé au nord de Yamé et autour des champs de village de Passentenga (d'où sont venus il y a peu de temps leurs exploitants).

Mais il s'agit bien du même type de champ. Outre le site et la façon dont il se déplace, le champ périphérique se caractérise par la culture du sorgho blanc et du petit mil, le plus souvent associés (sur 11,2 hectares). En bordure de bas-fond, ou sur des terres fraîchement défrichées, le sorgho est parfois en culture pure (197 ares) ; le petit mil l'est sur les terres en voie d'épuisement (107 ares). Défrichée en septembre, une parcelle est en général ensemencée en mil, bien que la première année le mil donne peu ; défrichée en avril, elle sera réservée au haricot (139 ares).



**TYPES de DISPOSITION RELATIVE des CHAMPS de VILLAGE  
 et des CHAMPS PERIPHERIQUES DON SIN. 1966.**

Souvent de petite dimension, quelques champs personnels (au total 1,9 hectare), ensemencés en mil, bordent les champs des chefs de famille. Ceux-ci sont de dimension moyenne : plus de trois sur cinq ont entre 50 et 100 ares ; ils tendent à être plus grands lorsqu'ils sont éloignés de l'habitat.

Au total, les champs périphériques couvrent 21,8 hectares, répartis entre 21 exploitants. Ils étaient beaucoup plus nombreux il y a quelques années : les photographies aériennes I.G.N. de 1950 montrent qu'une grande partie des terres situées à l'est et au nord du quartier central étaient exploitées. Leur abandon est dû au fait que de nombreux villageois, depuis 1959-60, ont défriché de très vastes champs de brousse, au-delà de Burugna, à Baraouélé.

#### b - Les champs de brousse

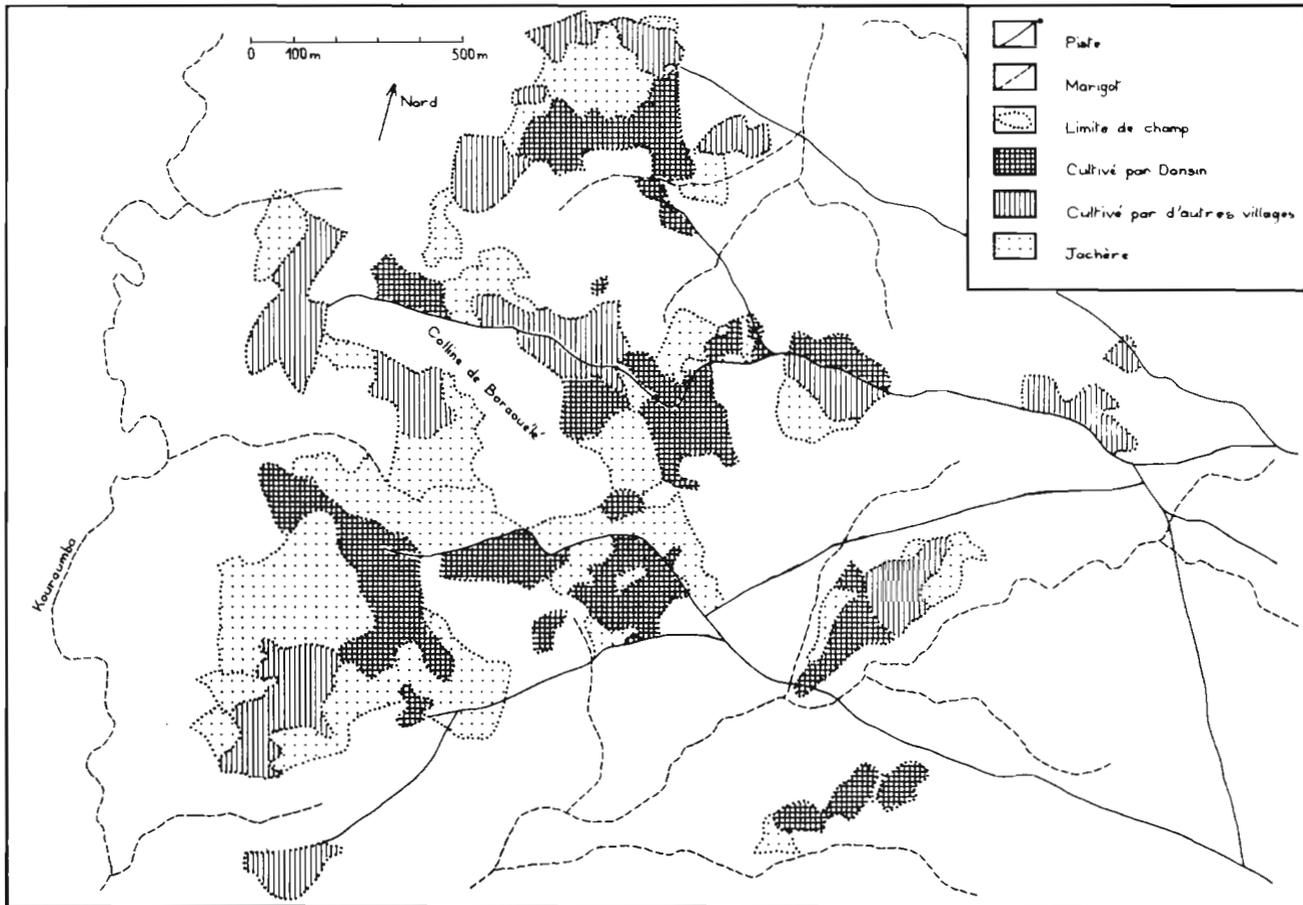
Ils constituent deux groupes. Quatre champs exploités par des villageois de Donsin sont situés à Siemetenga, à plus de deux kilomètres à l'est du village. Nous sommes là aux marges de l'espace villageois, dont la limite, soulignée par le bas-fond, est toute théorique. L'exploitation des terres est inter-villageoise : des lignages ou des familles de villages différents ont acquis dans le temps, par le défrichage, des droits sur le sol sans qu'il soit tenu compte de la limite "politique" du village.

Les champs exploités par Donsin, de part et d'autre du bas-fond, couvrent 15,3 hectares. Ils pourraient être considérés comme des champs périphériques, Siemetenga étant alors le terme ultime de leur migration vers l'est. Mais leurs traits dominants les rapprochent des champs de brousse situés à l'autre extrémité de l'espace villageois, à Baraouélé.

Baraouélé était un village situé à 3,5 kilomètres environ à l'ouest de Donsin, au pied d'un important dôme granitique. Selon son chef qui réside actuellement à Donsin, il a été abandonné vers 1920-25, à cause des lions et des éléphants. Il n'est qu'un des nombreux villages, situés en direction de la Volta rouge, désertés par leurs habitants.

Les premiers champs ont été installés à l'emplacement de l'ancien village, dont on voit encore quelques ruines de cases. Les sols, inexploités depuis plus de trente ans, ont donné de bonnes récoltes. Le mouvement de recolonisation des terres de Baraouélé et du petit quartier proche appelé Nabibaogho, s'est amplifié, et en 1966, seize exploitants de Donsin y cultivent. Leurs champs, disposés en couronne autour du dôme granitique, couvrent une superficie totale de 41,3 hectares (cf. carte 13 : Champs de brousse à Baraouélé).

Si les exploitants de Donsin sont les plus nombreux, ils ne sont cependant pas seuls. De même qu'à Siemetenga, l'exploitation des terres est inter-villageoise : douze champs sont exploités par des villageois



CHAMPS DE BROUSSE A BARAOUELE. Situation en 1965

(croquis d'après photographies aériennes)

de Burugna, Passentenga, Bakago, Togsé (village situé à l'est de Nobéré) et Passiblinga (chef lieu du canton de Djiba) ; ces derniers ont un campement de culture à Gandatinga.

Les champs de brousse de Baraouélé et de Siemetenga présentent des caractères très semblables.

Ils ne sont pas fumés et les troupeaux bovins ne les parcourent qu'accidentellement. L'exploitation des terres de Baraouélé est récente : le rythme d'utilisation du sol ne peut être connu. A Siemetenga, lorsqu'un champ est abandonné, nul ne peut prévoir quand il sera remis en culture ; ce ne sera probablement pas par l'exploitant précédent, plutôt par son fils. La jachère est de très longue durée.

Siemetenga est un site traditionnel de culture, mais les champs semblent n'avoir jamais été très nombreux. Ils y demeurent cependant longtemps, glissant sans cesse dans toutes les directions, mais surtout parallèlement au bas-fond, de la façon décrite pour les champs périphériques. Les champs s'inscrivent donc dans une vaste clairière de culture, dont une partie seulement est cultivée : le reste a été laissé en jachère il y a plus ou moins longtemps.

Baraouélé présente le même aspect, sur une plus vaste étendue, bien que l'exploitation des terres y soit récente ; les aires en jachère sont déjà plus grandes que celles mises en culture (cf. carte 13).

Dans les deux groupes de champs, l'étendue cultivée par un même exploitant est très vaste : 2,8 hectares en moyenne. Un champ sur deux a entre deux et trois hectares, un sur cinq a plus de quatre hectares. Les exploitants sont en général des hommes jeunes (si l'exploitant en titre est un homme âgé, la culture est faite par ses fils).

Le sorgho blanc est omni-présent : il apparaît sur 94 % de la superficie des champs de brousse. Qu'il soit plus fréquemment cultivé que dans les champs périphériques peut être lié à une plus grande fertilité du sol, due à une jachère antérieure plus longue, ou à une plus courte durée d'exploitation. Entre aussi en ligne de compte le fait que, à Baraouélé, les sols au pied du dôme granitique conviennent relativement bien à la culture du sorgho blanc.

Ce dernier couvre en culture pure 18,2 hectares (soit un tiers de la superficie en mil) ; associé au petit mil : 24,5 hectares ; associé au petit mil et au mil rouge (en général peu important) : 10,4 hectares. Le petit mil n'est jamais en culture pure.

Le haricot, très fréquent dans les parcelles de mil, est semé en culture pure dans les nouvelles défriches : 245 ares, répartis en dix parcelles. Les autres cultures sont négligeables : 136 ares au total, en sésame, arachide, maïs, taro, riz.

Les champs personnels, ensemencés en mil, représentent 259 ares.

Champs de vaste dimension, situés aux marges du terroir, cultivés surtout en sorgho blanc, tels sont les caractères majeurs des champs de brousse, qui apparaissent ainsi nettement distincts des champs périphériques.

Cependant les villageois ne les individualisent pas. Ils ne distinguent parmi les champs éloignés que ceux qui sont à l'intérieur de l'aire habitée, appelés yir'pouto (sing. yir-pougho, "le champ près de la maison"), et ceux qui sont à l'extérieur, appelés weogho pouto (sing. weogho pougho, "le champ de la brousse").

Les champs éloignés représentent 41 % des superficies cultivées, dont les trois-quarts par les seuls champs de brousse.

L'espace villageois apparaît donc découpé en plusieurs aires, de plus en plus éloignées des habitations, caractérisées par des types de champs particuliers : les champs de case, parmi lesquels on peut distinguer le kamanga et le kyenkyengho, les champs proches, et les champs éloignés qui se subdivisent en champs périphériques et en champs de brousse.

Aux trois types principaux de champs correspondent des modes d'exploitation du sol particuliers : des habitations vers l'extérieur se succèdent champs permanents, semi-permanents et temporaires. On peut noter que les champs permanents ne représentent que 23 % des superficies cultivées : c'est une mesure de la faible efficacité des méthodes de re-fertilisation du sol et, pour une grande part, de la faible utilité de l'élevage des bovins.

Mais dans le paysage, et dans l'esprit des villageois, deux grandes unités s'opposent : l'aire habitée, intensément cultivée, correspond au tempeleem, espace socio-religieux contrôlé par l'homme ; l'aire périphérique est le terrain de parcours des champs temporaires, elle est appelée weogho, la "brousse".

Pour mieux cerner ce que signifient les diverses aires géographiques du terroir villageois et dégager leur rôle respectif dans le système agraire, il sera indispensable de préciser comment s'organisent dans l'espace les domaines agricoles des diverses exploitations du village et de quelle façon les hommes se répartissent le sol.

## Notes

1. De façon provisoire, le terroir est défini comme l'espace exploité par les villageois de Donsin.
2. J.M. Kohler. Activités agricoles et transformations socio-économiques dans une région de l'ouest du Mossi. Fascicule II : Le système de production et le régime foncier. Document dactylographié. ORSTOM, 1967, 213 pages.
3. Par parcelle, il faut entendre une étendue de terres exploitée par une même personne, portant une seule culture ou association de culture.
4. Y compris les quelques parcelles de mil rouge et maïs à la périphérie de l'aire habitée.
5. Ce mode de mobilité des champs a été minutieusement analysé par P. T. Rouamba, dans l'étude sur Yaoghen, village du sud-ouest du cercle de Ouagadougou (étude inédite).



## Chapitre III

### LE TROUPEAU BOVIN VILLAGEOIS

Les villageois de Donsin possèdent tous des volailles et souvent quelques chèvres et moutons. Des cases leur sont réservées à l'intérieur des enclos familiaux. Ils sont utilisés pour faire des cadeaux, des sacrifices, ils accompagnent le repas les jours de fête ou lors d'invitations de culture. Lorsque la récolte n'a pas été très bonne et que les ressources monétaires sont faibles, moutons et chèvres peuvent être vendus afin de pouvoir verser l'impôt, acquérir d'indispensables habits, célébrer les funérailles du père ou, lorsque la situation est vraiment grave, acheter du mil.

Volailles, ovins, caprins sont des éléments du paysage villageois mossi. La présence de troupeaux bovins gardés en permanence à proximité des villages et parqués la nuit à l'intérieur des enclos familiaux est particulière à la région du pays mossi située au sud de Kombissiri et Saponé. Partout ailleurs en pays mossi, le bétail bovin est toujours confié aux Peul.

L'élevage des bovins par les villageois est dans la région de Nobéré une coutume ancienne. Elle existait déjà lorsque les nakomsé actuels sont venus, au début du XIXe siècle. Il n'a pas été possible de savoir si elle existait à l'arrivée de Naba Bilgo, au début du XVIIe siècle. Mais lorsque ce dernier a quitté Ouagadougou, il avait l'habitude de confier ses bovins aux Peul.

Selon les traditions recueillies à Nobéré, les habitants de la région auraient décidé il y a longtemps, mais après l'arrivée de Naba Bilgo, de s'occuper eux-mêmes de leurs troupeaux bovins à la suite de multiples conflits avec les Peul, qui furent chassés. Il est possible que Naba Bilgo ait été accompagné de groupes Peul, qu'il aurait ensuite renvoyés. En fait, il paraît probable que l'élevage bovin est une tradition locale héritée des anciennes populations gurunsi qui auraient résidé dans la région jusqu'au XVIIe siècle, avant d'être chassées sur la rive droite de la Volta rouge (peut-être certains groupes, actuellement non distingués du reste de la population, sont-ils restés sur place). Les descendants de Naba Bilgo ont appris peu à peu à s'occuper eux-mêmes de leurs bovins.

Les nakomsé actuels sont venus à Nobéré accompagnés de quelques groupes Silmi-Mossi. Certains résident encore dans la région (notamment à Donsin), mais leurs activités sont devenues tout à fait semblables à celles des autres groupes. Il est certain qu'au XIXe siècle les nakomsé ne gardaient pas eux-mêmes leurs troupeaux. A l'origine, peut-être les confiaient-ils aux Silmi-Mossi ou à des Peul. A la fin du XIXe siècle, ils confiaient cette besogne à leurs captifs gurunsi. Ce n'est que depuis une cinquantaine d'années que les nakomsé ont été obligés de s'occuper de leur bétail. Au début, certains auraient engagé à leur service des jeunes gens des autres groupes sociaux (parfois même, dit-on, ils les obligeaient à garder leur bétail). Actuellement, les nakomsé répugnent encore à s'occuper de leur bétail. Parmi les sept chefs de famille nakomsé qui gardent chez eux des bovins, six sont maîtres d'école coranique : les cours ont lieu le soir et, pendant la journée, les élèves venant des villages voisins et hébergés en permanence surveillent les troupeaux. Deux autres chefs de famille confient leurs bovins à d'autres villageois. Le kasma du groupe des nakomsé n'a pas de bétail dans sa zaka. Actuellement, les nakomsé possèdent moins de bétail que les autres groupes sociaux (ils possèdent moins du quart du troupeau villageois, alors qu'ils représentent 40 % de la population).

L'élevage des bovins marque de façon importante et permanente le paysage agraire dans la région de Nobéré. Ce sont des bovins de race taurine, de petite taille, à robe fréquemment noire et blanche, trypano-résistants. La nuit, ils sont attachés à des piquets à l'intérieur des enclos familiaux. Leur présence tend à modifier la structure interne de la cellule d'habitat. Les cases habitées sont fréquemment groupées dans une partie de l'enclos familial, l'autre étant réservée au parc à bovins et aux cases des autres animaux (volailles, caprins et ovins).

Les inconvénients liés à la présence du bétail, surtout en hivernage, sont parfois à ce point ressentis (sol boueux, malpropreté, nombreux insectes et mouches) que le parc à bovins est situé à l'extérieur de la zaka (il n'y a pas d'exemple à Donsin, mais quelques uns à Passentenga et Bakago). Les veaux sont enfermés ou attachés dans de grandes cases à l'intérieur, parfois à l'extérieur, de l'enclos familial.

Le matin, en hivernage, le bétail est emmené à la périphérie de l'aire habitée. Il est parfois attaché à des piquets dans les jachères les plus proches, jusque vers dix ou onze heures. Il passe le reste de la journée dans la partie externe du terroir, surveillé par des bergers (de jeunes garçons de dix-onze ans à treize-quatorze ans). Le soir, avant la tombée de la nuit, il est ramené dans les enclos familiaux.

La surveillance des troupeaux en hivernage préoccupe constamment les villageois. L'absence de jeunes fils peut interdire de garder chez soi du bétail ; il faut le confier en permanence à d'autres villageois ou, pendant la journée seulement, à un frère, à un oncle maternel, ou à un voisin qui dispose d'un berger.

Les troupeaux que l'on aperçoit appartiennent fréquemment à plusieurs personnes, d'autant plus que les bergers se réunissent souvent lorsqu'ils sont éloignés du village et groupent leurs bovins. Ce rassemblement du bétail à la périphérie du terroir s'effectue selon les relations familiales entre propriétaires (ainsi les membres du groupe M. Compaoré, anciens captifs des nakomsé, réunissent tous leurs bovins en un seul troupeau d'une trentaine de têtes, sous la garde de deux ou trois bergers), les relations de voisinage (ainsi à Yamé, ou le groupe d'habitations à l'extrémité sud du village), ou simplement selon les affinités personnelles entre bergers. Des troupeaux de plusieurs villages peuvent s'assembler.

Les bergers se rassemblent, organisent des jeux, partagent leurs repas. Ils ont leurs fêtes. Ils forment une petite société, avec ses lois et ses traditions, qu'il serait certainement intéressant d'étudier sur le plan sociologique. Presque tous les hommes du village (sauf parmi les nakomsé) ont été bergers lorsqu'ils étaient jeunes.

Dès la récolte des mils, les bovins se déplacent librement, parfois encore surveillés, mais de façon très lâche, par quelques bergers. Les parcelles de coton, récoltées tardivement, doivent être encloses. A mesure que les mares d'eau tarissent, au cours de la saison sèche, le bétail doit être amené tous les jours près des puits autour du village. Après les premières pluies, dès le premier jour des semailles, le chef de village fait annoncer que les troupeaux doivent être à nouveau attentivement surveillés.

Il y a à Donsin 147 bovins (soit deux bovins pour cinq personnes) (1), qui le soir se répartissent à l'intérieur de 22 enclos familiaux; deux chefs de famille sur cinq seulement disposent de bétail. En moyenne, les troupeaux familiaux groupent six à sept têtes; trois sur quatre rassemblent trois à sept bovins, trois plus de quinze.

Dans ce troupeau, seuls 114 bovins appartiennent à des villageois de Donsin. Les autres ont été confiés par des chefs de famille qui résident dans d'autres villages (surtout Nobéré et Pô). Inversement, selon les déclarations des villageois, treize bovins de Donsin ont été confiés à l'extérieur (surtout Pissi) (2). Au total, 23 chefs de famille (dont une femme) posséderaient 127 bovins: quatre sur cinq de un à cinq bovins, deux plus de quinze. Ce sont surtout des aînés de lignage ou des "pères" (ceux-ci confient parfois, notamment dans le groupe nakomsé, tout ou partie de leur troupeau à leurs fils), c'est-à-dire les hommes les plus âgés (et, notons-le dès maintenant, ceux qui, souvent, ne cultivent qu'autour des habitations et n'ont pas de champs temporaires éloignés).

Huit chefs de famille ont confié leurs bovins, ou une partie d'entre eux, à d'autres villageois (au total vingt-trois bovins, dont dix à Donsin); deux sont parmi ceux qui possèdent le plus de bétail: les autres n'en ont conservé aucun dans leur habitation. On confie son bétail si aucun membre de la famille ne peut s'en occuper (ce ne peut

être un garçon trop jeune ni trop âgé : dans ce dernier cas, il travaille dans les champs), ou si l'on ne peut s'occuper de tout le troupeau. Il n'apparaît pas que le "prêt" de bétail soit déterminé par des facteurs sociologiques. On confie ses bovins de préférence aux fils des soeurs.

Cinq chefs de famille entretiennent du bétail (quatorze têtes), mais n'en possèdent pas. Neuf gardent à la fois leurs bovins, et d'autres qui leur ont été confiés (vingt-huit têtes, dont douze confiées par des villageois de Donsin).

On emprunte du bétail ou on accepte de le garder pour disposer du fumier (facteur le plus fréquemment cité), venir en aide à un parent ou ami, ou profiter du lait. On peut noter que, dans l'ensemble par l'intermédiaire des prêts et emprunts, le bétail tend à être dirigé des centres les plus peuplés (notamment Nobéré et Pô) vers les zones où les terres en jachère sont vastes.

Le bétail bovin est un des biens les plus précieux dont peut disposer un villageois de Donsin. C'est incontestablement un élément de prestige, la preuve d'une réussite sociale et personnelle. C'est aussi une garantie pour l'avenir : disposer d'un troupeau important assure le propriétaire de pouvoir, par la vente d'une ou deux têtes, donner du mil à ses enfants et payer les impôts, même si la récolte précédente a été particulièrement médiocre. Mais on ne vendra du bétail que si la situation est vraiment dramatique.

Pour qu'il prouve que son séjour en Côte d'Ivoire ou au Ghana a été bénéfique pour l'ensemble de la famille, qu'il n'a pas recherché les satisfactions personnelles, qu'il est conscient de la solidarité familiale, et pour qu'il ré-intègre de façon flatteuse pour lui et pour ses proches la société villageoise, on attend d'un jeune homme qu'il puisse, à son retour, acheter un ou deux boeufs, qui s'intégreront dans le troupeau familial. Mais cet espoir est trop souvent déçu.

Le bétail bovin est aussi un élément indispensable du système agricole. Nous avons noté que les champs de village étaient soigneusement fumés. Les villageois connaissent la valeur du fumier animal et ont conscience que disposer d'un troupeau important (qu'il soit approprié ou "emprunté") est le gage de bonnes récoltes de maïs et de mil rouge. Il est difficile d'évaluer l'efficacité des petits tas de fumier animal (et domestique) répartis dans les parcelles qui ceinturent l'habitation. Constatons avec le Service de l'Elevage que, dans le cercle de Manga, plus la population est dense et les terres disponibles rares, plus le bétail bovin est important. La relation n'est certainement pas accidentelle.

Secondairement, les villageois sont sensibles à l'apport nutritif du bétail : le lait est fréquemment consommé, surtout par les enfants. Il est flatteur de pouvoir en offrir aux étrangers de passage. Viande et cuir sont plus accessoires.

Le bétail bovin est un bien d'héritage apprécié. Jadis, le fils aîné conservait la totalité du troupeau du père. Depuis longtemps déjà, semble-t-il, le partage égal entre frères est de règle. C'est certainement à la fois une cause et une conséquence de la fragmentation précoce des familles (et du petit nombre de personnes dans les habitations).

Lorsque le troupeau est important, les filles ont également leur part, quoique plus réduite. En fait, par leur intermédiaire, ce sont leurs fils qui héritent. Une femme, héritière de un ou deux bovins, ne pourra les emmener chez son mari que lorsqu'elle aura des fils. En attendant, son frère aîné les garde et les conservera si elle n'a pas d'enfants. Une femme qui dispose d'un peu d'argent, qu'elle ait un vaste champ personnel, ou qu'elle fasse un peu de commerce (kola, plats cuisinés, bière de mil), peut acheter des boeufs. Ils seront mêlés à ceux du troupeau de son mari. Ses enfants en hériteront ; si elle n'a pas d'enfant sa famille paternelle, après son décès, ne manquera pas de venir chercher les bovins.

Bien qu'ardemment convoité, le bétail bovin est peu intégré dans le genre de vie des villageois. Ceux-ci s'en occupent peu et mal. On ne peut guère parler de population d'éleveurs. En particulier n'existent pas à Donsin, ce qui est significatif, ces liens de nature quasi affective qui unissent souvent hommes et troupeaux dans les populations à genre de vie réellement mixte (ainsi sur l'autre rive de la Volta rouge, en pays gurunsi). Le bétail reste un objet. Son utilité sociale est manifeste. Mais sur le plan économique, il apparaît essentiellement comme l'instrument d'une technique agricole visant à assurer la refertilisation d'une partie du sol exploité, autour des habitations.

Il est bien mal entretenu : aucun soin sérieux, aucune sélection, quelques remèdes en cas de maladie. Rien n'est prévu pour aider le bétail à franchir sans trop souffrir la saison sèche. Le rendement laitier est plus que médiocre, la mortalité importante. Il est vrai que pour les usages que l'on en attend, sur le plan social ou économique, le nombre de bovins compte plus que leur qualité.

En ce qui concerne la fumure, le bétail est aussi bien mal utilisé. Le transport et la répartition du fumier animal (avec lequel n'est jamais fait de compost) dans les parcelles voisines de l'habitation n'ont rien de systématique ni de régulier, sauf au début de la saison agricole. Le parage des bovins, le matin, dans les jachères proches de l'habitat n'est fréquent qu'en juin-juillet, époque à laquelle tous les bras sont nécessaires pour semer et sarcler les champs. Il n'est guère qu'une conséquence involontaire de nécessités agricoles.

En saison sèche, les troupeaux parcourent librement le terroir sans que soient privilégiées les aires en culture ou les jachères que l'on envisage d'exploiter bientôt. Il n'est pas évident que l'existence d'un troupeau bovin villageois soit plus profitable aux champs éloignés de l'habitat que les contrats de fumure établis ailleurs en pays mossi, avec des Peul qui parquent leurs troupeaux dans le champ pendant quelques semaines.

La faible efficacité du bétail pour la refertilisation du sol apparaît à travers un chiffre : 23 % seulement des terres cultivées le sont en permanence, et encore cette permanence est-elle relative: nous avons vu qu'une des causes du déplacement des habitations était l'épuisement des terres.

Cette faible efficacité du bétail dépend certes du nombre de bovins, mais elle apparaît aussi profondément liée aux techniques de surveillance du bétail et en définitive à l'aptitude des villageois à faire cohabiter champs et troupeaux nombreux.

Dans le canton de Djiba, plus densément peuplé que celui de Nobéré, le parbage du bétail, attaché à des piquets dans les jachères proches de l'habitat, est fréquent pendant tout l'hivernage: la "braousse" est rare, les jachères peu nombreuses, souvent parsemées d'îlots de cultures (bien que l'on puisse discerner une tendance à l'assolement des terres à la périphérie du terroir) et il n'est pas possible de laisser errer les troupeaux. A travers les contraintes imposées par l'intensité de l'occupation du sol, le bétail est mieux utilisé (3).

Une forte densité de population impose un contrôle régulier et strict du bétail. L'homogénéité sociale de la cellule résidentielle (le quartier géographique) le favorise.

Par l'intermédiaire du coton, le paysage reflète directement la relation entre le "caractère" (4) social d'un village et l'efficacité des techniques de surveillance du bétail. Les tapades de tiges de mil qui entourent les parcelles de coton ne sont qu'un obstacle fragile aux bovins. Lorsqu'ils entrent ou sortent des enclos familiaux, ou errent à proximité de l'habitat, les troupeaux doivent être surveillés avec vigilance (5). La région de Nobéré est dans l'ensemble peu "cotonnière", mais à Donsin et Pissi, par exemple, villages très hétérogènes sur le plan social, la culture du coton est quasi-inexistante. A Donsin, "certains veulent cultiver du coton, mais chacun garde mal son bétail" et les conflits entre voisins sont nombreux. Par contre, le centre de certains villages, notamment Dissomey et Bakago, devient en novembre-décembre une véritable marquetterie de parcelles séparées par des pistes à bétail. On dit que les villageois peuvent cultiver beaucoup de coton "parce que les gens s'entendent bien".

La discipline collective indispensable pour rendre compatibles champs et troupeaux est liée à la correspondance dans l'espace des cellules d'habitat et des unités sociales. Les structures politiques plaquées sur la structure lignagère traditionnelle des villages mossi de la région de Nobéré ne suffisent pas à compenser l'absence d'homogénéité sociale. Il est vrai que les nakomsé actuels n'étaient pas éleveurs lorsqu'ils sont venus de Ouagadougou, et le sont encore peu: ils ne se sont guère préoccupés des problèmes posés par l'élevage des bovins.

## Notes

1. Soit quatre fois plus que le nombre de bovins déclarés lors du recensement administratif. Le chiffre cité a été obtenu après comptage du bétail à l'intérieur des habitations.
2. Ce chiffre est très probablement sous-estimé.
3. La relation est certainement réciproque : mieux fumées, les terres proches de l'habitat supportent un rythme d'exploitation plus intensif qui, à son tour, autorise une plus forte densité de population.
4. Chaque village, dit-on, a, de même qu'un individu, son "caractère" propre.
5. Il ne paraît pas imprudent d'établir une relation entre la présence du bétail et le site de la culture du coton. Dans toute la région au sud de Kombissiri, le coton est cultivé près des habitations, alors que souvent en pays mossi il est à la périphérie des aires habitées, près des champs temporaires, ou dans les bas-fonds. Ce site est probablement lié à la plus grande fertilité du sol autour de l'habitat (qui elle-même est liée au bétail). Mais en novembre-décembre, le coton est la seule plante qui ne soit pas encore récoltée. Les tapades ne sont qu'une barrière fragile. Il est plus aisé de protéger des parcelles de coton groupées près des habitations (il suffit d'éloigner le bétail, puis de le laisser en liberté) que dispersées à la périphérie du terroir : dans ce dernier cas, le bétail devrait être constamment surveillé.



## Chapitre IV

### LES EXPLOITATIONS

Le nombre d'habitations du village - cinquante-quatre - ne correspond pas au nombre des exploitations. Huit d'entre elles rassemblent de deux à quatre exploitations, quarante-quatre n'en forment qu'une, tandis que deux n'en sont pas : dans l'une réside une veuve âgée (dont les fils sont tous partis au Ghana ou en Côte d'Ivoire) qui ne cultive pas et est prise en charge par le frère de son ancien mari; l'autre est habitée par deux jeunes hommes célibataires qui sont restés dans la zaka de leur père récemment décédé ; ils cultivent avec leur frère aîné qui a sa propre habitation à proximité.

Au total, il y a à Donsin 67 exploitations (nous entendons par "exploitations" des unités de production et de consommation).

Quinze d'entre elles sont dirigées par des femmes, toutes veuves. Cinq ont leur propre zaka : quatre sont restées dans celle de leur mari, une était revenue chez son père, décédé depuis. Les autres femmes chefs d'exploitation résident dans l'habitation du frère de leur mari (trois cas), du fils d'une co-épouse (six cas) (c'est souvent l'ancienne habitation du mari) ou de leur frère (un cas).

Le grand nombre des exploitations féminines est un des traits dominants de la structure socio-économique du village. Ce sont des exploitations marginales, temporaires et particulières : par leur structure démographique (nombre, âge, part des personnes actives), le site des parcelles au sein du terroir, l'importance relative des diverses cultures. Cela justifie qu'on les distingue des exploitations dirigées par des hommes. Leur grand nombre ne peut qu'altérer la signification des données moyennes établies pour l'ensemble des exploitations.

#### 1. Structure démographique des exploitations dirigées par des hommes

Les 52 exploitations masculines de Donsin sont réparties dans 49 habitations, et rassemblent 326 personnes, soit 6,3 par exploitation (1) : trois sur cinq ont entre trois et six personnes, et une sur huit

seulement dix ou plus de dix personnes.

Tous les membres de l'exploitation ne participent pas à la culture. Nous avons considéré comme active toute personne âgée au moins de quinze ans (en fait, douze ou treize ans conviendrait mieux), à l'exception de douze vieillards et infirmes qui ne travaillent plus. La population active est de 173 personnes, soit 3,3 actifs par exploitation (près de trois sur quatre ont de un à trois actifs). En moyenne, dix personnes actives ont neuf personnes inactives à leur charge, mais ceci varie fortement selon l'exploitation (de zéro à trois inactifs pour un actif).

## 2. Structure géographique des exploitations dirigées par des hommes

Les terres cultivées à Donsin s'étendent sur 287 hectares, dont 176 par les seules exploitations masculines. La superficie moyenne de celles-ci est de 338 ares, mais elle varie dans de fortes proportions : sur dix exploitations, trois ont moins de 150 ares, et trois autres plus de 450. Cette dispersion ne se relie que grossièrement au nombre des membres de l'exploitation (superficie moyenne cultivée : 54 ares par personne) ou à celui des personnes actives.

Chaque personne active cultive en moyenne 102 ares (2). Ce chiffre recouvre une grande diversité qui peut s'expliquer par de nombreux facteurs : capacités physiques individuelles, état sanitaire au moment des grands travaux, préoccupations sociales et familiales en hivernage, aide extérieure (invitations de culture ou manoeuvres salariés) et aussi ardeur au travail.

Mais le facteur fondamental n'est pas là. Les superficies moyennes cultivées dépendent étroitement de la structure géographique des exploitations.

Toutes disposent de champs de case (il y a deux exceptions) qui s'étendent sur 68 ares en moyenne.

Cependant un chef d'exploitation sur trois ne cultive pas de maïs, pour des raisons surtout sociologiques : il n'est pas chef d'habitation (sept exploitations), son père ou son frère aîné vit encore dans une habitation proche (cinq exploitations), ou bien c'est un étranger récent (six exploitations). De même un chef d'exploitation sur cinq ne cultive pas de mil rouge.

Pratiquement toutes les exploitations cultivent également des champs proches, sur une superficie moyenne de 110 ares, dont la moitié est consacrée au petit mil, un tiers à l'arachide (en culture pure, ou associé au pois) et le reste au riz, taro, condiments.

Onze exploitations (soit une sur cinq) n'ont que des champs de village (champs de case et champs proches). Ce sont les plus petites (3,8 personnes en moyenne). Elles sont dirigées par des hommes âgés, ou qui

ont construit leur habitation il y a peu de temps. Les premiers sont les aînés de lignage, ils ont le plus large accès aux terres proches de l'habitat. Ils n'ont pas de champs éloignés et sèment petit mil et sorgho blanc près de l'habitation. La structure géographique des exploitations dépend de l'âge et du statut familial et social de l'exploitant.

Les seconds, installés récemment à la périphérie de l'aire habitée, se contentent, dans un premier stade, de cultiver les terres proches. Petit mil et sorgho blanc sont associés ou accolés au mil rouge. Mais la terre s'épuise peu à peu et une partie doit être laissée en jachère : champs de petit mil et sorgho s'éloignent (cf. carte 12 : Types de disposition relative des champs de village et des champs périphériques). L'évolution est d'autant plus rapide que de nouvelles familles se sont installées à proximité. La structure géographique des exploitations évolue en fonction de l'ancienneté et du groupement de l'habitat.

Les personnes actives de ces exploitations, peu nombreuses (1,9 actif en moyenne) sont celles qui cultivent le moins : 55 ares en moyenne. Les causes sont d'ordre démographique et agronomique. Les chefs d'exploitation âgés vivent avec leur épouse et un ou deux jeunes enfants ; leurs fils aînés ont leur propre habitation (ou sont en Côte d'Ivoire ou au Ghana), leurs filles sont mariées. Leur capacité de travail est souvent réduite, parallèlement ils ont moins de besoins et ils peuvent compter sur l'aide de leurs fils, neveux, gendres. Les chefs d'exploitation qui sont installés depuis peu de temps dans leur habitation bénéficient de sols reposés où les rendements sont bons. Mais, surtout, les façons culturales dans les champs de village sont plus attentives et soignées, les semis plus denses et le sol près des habitations est fumé : les rendements (3) et les temps de travail pour une surface donnée sont plus élevés.

Toutes les autres exploitations ont des champs temporaires. Une partie d'entre elles (21) ont uniquement des champs périphériques, proches de l'habitat ou éloignés : dans le premier cas (quinze exploitations), la superficie moyenne cultivée est de 280 ares, dans le second (six exploitations) de 370 ares. Cette différence s'explique en partie parce que, dans le deuxième cas, les exploitations sont un peu plus importantes (7,1 personnes contre 6,6) ; mais surtout, chaque actif cultive une surface plus grande (89 ares contre 71 ares). Le champ s'éloigne de l'aire habitée parce que les terres s'épuisent, mais aussi parce qu'elles deviennent insuffisantes : la famille s'est agrandie ou bien les habitations se sont multipliées et groupées. Dès qu'il éloigne son champ, l'exploitant l'agrandit.

Le troisième groupe d'exploitations (au nombre de vingt) est caractérisé par l'existence d'un champ de brousse. La moitié d'entre elles cultivent également un champ périphérique, qui est toujours proche de l'habitat et ne représente que bien peu dans l'ensemble des superficies cultivées. Ce sont les plus grosses exploitations par leur effectif (7,5 personnes) et l'étendue des surfaces mises en culture (530 ares). L'autre moitié n'a que des champs de village et des champs de brousse. Sou-

vent dirigées par de jeunes adultes, elles rassemblent moins de membres (5,8 personnes), s'étendent sur 385 ares seulement, mais chaque actif cultive 145 ares (contre 129 ares dans les exploitations précédentes).

Le champ de brousse représente l'essentiel des terres cultivées, tandis que l'étendue des champs de village, par actif, est plus réduite que dans les autres groupes d'exploitation (40 à 45 ares contre 55 à 60 ares).

L'importance des superficies cultivées par actif s'explique en partie par un facteur agronomique. Sur les marges du terroir ou à Baraouélé les terres disponibles ne manquent pas. L'exploitant ensemence de vastes superficies et se contente de façons culturales rapides et peu soignées, comptant pour le reste sur la chance, notamment en ce qui concerne les conditions pluviométriques. Il sème en toute hâte sur les surfaces les plus grandes qu'il peut ensemencer et espère le maximum de résultats. Les parties du champ cultivées pour la première fois, celles qui le sont depuis plus de 4 ou 5 ans, celles où les semis ont mal levé et n'ont pu être recommencés (par manque de temps, ou de semences), celles qui n'ont pas été sarclées, ou trop tardivement, n'offrent souvent que des résultats médiocres, parfois nuls. Au moment de la récolte, le champ présente habituellement un aspect très hétérogène : la densité des tiges de mil, leur taille, la grosseur des épis varient d'un endroit à l'autre. Une partie de la superficie ensemencée et du travail investi, plus ou moins grande selon les années, est donc perdue. Déjà sensible dans les champs périphériques, surtout lorsqu'ils sont éloignés de l'habitat, ce fait devient caractéristique du mode d'exploitation du sol dans les champs de brousse. La culture est extensive et pour obtenir une même quantité de mil on doit exploiter une étendue de terres plus vaste que dans les champs de village.

Le facteur agronomique paraît cependant insuffisant pour expliquer l'écart qui existe entre les superficies cultivées par personne active selon qu'il s'agit du troisième groupe d'exploitations ou des deux autres. Les exploitants qui cultivent un champ de brousse ont certes des champs de village un peu plus petits que les autres, mais la différence est faible et peu significative. Par contre, à l'inverse des hommes âgés qui n'ont que des champs de village, ils ont les plus grandes capacités individuelles de travail, une main d'oeuvre familiale plus abondante et des besoins plus importants.

Il y a peu de temps encore, la plupart cultivaient un champ périphérique, plus ou moins éloigné, sur des terres familiales ou empruntées. Quelques-uns avaient de vastes champs aux marges du terroir, vers l'est à Siemetenga, ou vers le nord. Les terres de Baraouélé, inexploitées depuis plus de 30 ans, pratiquement libres de toute emprise foncière antérieure, ont été rapidement colonisées. Baraouélé apparaît comme une aire de "terres neuves", disponibles, peu éloignées, dont l'accès est facilité par la multiplication du nombre de vélos (il y a une trentaine de vélos à Donsin). Elles sont mises en valeur par les catégories les plus entreprenantes de la population, qui exploitent le maxi-

mum de surface possible, selon des méthodes culturales très extensives, sans établir le moindre projet pour les années ultérieures. La mobilité des champs est extrême : en 1965, alors que les premiers exploitants n' étaient venus à Baraouélé que quatre ou cinq ans auparavant, les jachères étaient déjà plus vastes que les étendues sous culture.

Tableau  
Structure des exploitations dirigées par des hommes

Type d'exploitation	Nombre moyen de		Superficie moyenne cultivée		
	personnes	personnes actives	ares par personne	ares par personne active	ares par exploitation
I	3,8	1,9	28	55	105
II	6,6	3,9	42	71	280
III	7,1	4,2	52	89	370
IV	7,5	4,2	71	129	530
V	5,8	2,7	68	145	365
ensemble	6,3	3,3	54	102	338

Type d'exploitation :

- I : Uniquement des champs de village;
- II : Champs de village et champs périphériques proches;
- III : Champs de village et champs périphériques éloignés;
- IV : Champs de village, champs périphériques et champs de brousse;
- V : Champs de village et champs de brousse.

Il n'y a pas d'exploitation-type à Donsin. Les deux principaux groupes de champs, champs de village et champs temporaires représentent 57 et 43 % de l'ensemble des superficies cultivées (59 % et 41 % en incluant les exploitations dirigées par les femmes). Mais ces pourcentages ne sont que des moyennes villageoises, peu significatives.

Trois types géographiques d'exploitations se dégagent. Toutes ont des champs de village : mais sur cinq exploitations, une n'a que des champs de village, deux ont en outre un champ périphérique et les deux autres un champ de brousse (parfois également un champ périphérique). La part des champs temporaires est respectivement de 0 %, 26 % et 68 %. A cette progression correspond celle des superficies cultivées par personne active : 55 ares, 87 ares et 134 ares.

Pendant la superficie cultivée par actif dans les champs de village ne dépend que peu du type d'exploitation : elle est respectivement de 55 ares, 56 ares et 44 ares. Chacun a un accès égal aux terres proches de l'habitat : c'est à la fois une conséquence et une cause de la mobilité des habitations.

### 3. Les exploitations dirigées par des femmes

Quinze exploitations sont dirigées par des femmes (soit 22 % du nombre total d'exploitations). Elles rassemblent vingt et une personnes (soit 6,5 % de la population du village) dont seize actives, qui cultivent 1085 ares (soit 6,4 % de la superficie cultivée à Donsin). Poids démographique et part des surfaces cultivées sont semblables. Le grand nombre des exploitations féminines est lié à deux facteurs. Les familles se fragmentent sans cesse ; les fils mariés construisent fréquemment leur propre habitation. Devenu âgé, le père ne vit souvent qu'entouré d'une ou deux épouses et de quelques jeunes enfants. Lorsqu'il meurt, l'épouse peut se remarier, si elle est suffisamment jeune, ou bien rejoindre son fils ; l'exploitation du père disparaît. Si ses enfants sont encore jeunes, l'épouse peut diriger l'exploitation en attendant qu'ils grandissent. Si elle est âgée et sans fils, deux solutions s'offrent à elle : rester dans la zaka de son mari ou retourner dans son village paternel. Dans les deux cas, elle cultivera tant qu'elle en aura la possibilité. Peu à peu, elle sera prise en charge par des parents (frère ou frère du mari).

Le grand nombre des veuves isolées à Donsin est dû en partie à l'importance du mouvement d'émigration vers la Côte d'Ivoire. Un homme sur quatre, le plus souvent jeune, appartenant à la génération des "fils", est absent du village. Six femmes chefs d'exploitation à Donsin ont ainsi au moins un fils qui temporairement ne réside pas au village : lorsqu'il reviendra, il dirigera l'exploitation.

Toutes les exploitations dirigées par des femmes sont destinées à se transformer ou à disparaître à plus ou moins long terme. Certaines sont d'ailleurs déjà en voie de disparition : trois femmes âgées ou infirmes cultivent moins de 30 ares : leur exploitation ne survit que grâce à une aide extérieure.

L'importance des terres cultivées par exploitation est directement liée à l'âge de la femme, à son état physique et à l'aide qu'elle peut recueillir dans le village. La superficie varie de 10 à 140 ares ; dans cinq exploitations elle est supérieure à 100 ares ; dans six autres

elle est inférieure à 50 ares. Une seule exploitation comprend plus d'une personne active.

Aucune femme n'a de champ de brousse et deux sur trois n'ont pas de champ périphérique : 71 % des terres cultivées sont dans l'aire des champs de village.

Dans les champs de case, les femmes exploitent 15 ares de maïs (associé ou non au mil rouge) : ce sont uniquement des femmes qui ont leur propre habitation. Ce sont elles également qui cultivent l'essentiel du mil rouge (associé ou non au petit mil), qui apparaît sur 143 ares. C'est dans les champs proches que les parcelles cultivées par les femmes sont les plus nombreuses. Elles s'étendent sur 611 ares, dont 66 % est consacré au petit mil, presque toujours en culture pure (et souvent accompagné de haricot), 29 % à l'arachide et au pois (l'arachide n'est pratiquement jamais en culture pure), et le reste au riz et condiments. Cinq champs périphériques (au total 312 ares) sont cultivés en petit mil et sorgho blanc. Deux sont éloignés de l'habitat.

Dans l'ensemble, les terres cultivées par les femmes se répartissent ainsi : 15 % dans les champs de case, 57 % dans les champs proches et 29 % dans les champs périphériques ; mais dans chacune de ces aires elles ne représentent respectivement que 4 %, 9 % et 14 % des superficies totales exploitées.

#### 4. Les champs personnels

Les données présentées précédemment sur les superficies cultivées par exploitation regroupent toutes les parcelles cultivées par l'un des membres de celle-ci.

En fait, sur le plan socio-économique, il est nécessaire de distinguer deux groupes de parcelles : celles qui sont exploitées en commun par tous les membres de l'exploitation et dont la récolte est destinée à l'ensemble du groupe, sous la responsabilité du chef d'exploitation ; celles qui sont exploitées par l'un ou l'autre des membres et dont la récolte lui appartient. Le chef d'exploitation peut avoir également un champ personnel (beolgho), mais cela est peu fréquent ; souvent il est confondu avec les champs communs.

Les champs personnels sont exploités surtout par les femmes (64 % de la superficie), mères ou épouses des chefs d'exploitation, de leurs frères ou fils.

L'importance du champ personnel varie selon le site, la nature des cultures et aussi selon que l'exploitant est un homme ou une femme. Les champs personnels, très dispersés, représentent 1580 ares, soit 8,5 % des terres exploitées à Donsin.

Ils sont nombreux surtout dans l'aire des champs proches, où ils couvrent 977 ares (15 % de la superficie). La moitié est consacrée à l'arachide, associée ou non au pois. Trente huit personnes, surtout des femmes, exploitent au moins une parcelle d'arachide, rarement deux (superficie moyenne cultivée : 13 ares). Le plus souvent, l'arachide est en culture pure ; quelques femmes lui associent le pois. Le petit mil, seul, accompagné de haricots ou de condiments, ou associé au sorgho, couvre 297 ares (près de 20 % des champs personnels) répartis dans des parcelles de 16 ares en moyenne. Il alterne parfois avec l'arachide dans une même parcelle. Riz et taro n'apparaissent que sur de très faibles superficies (124 ares pour le riz, 50 ares pour le taro), dans de minuscules parcelles (inférieures à 5 ares). Le riz est cultivé surtout par les femmes, le taro par les hommes (55 % des surfaces semées en riz, 38 % de celles plantées en taro sont cultivées au titre de champs personnels). Le pois (en culture pure), les condiments divers (souvent associés au taro) ne représentent que peu de choses.

Les champs personnels sont rares dans les champs de case (4 % de leur superficie), où ils couvrent 163 ares (soit 10 % de la superficie totale des champs personnels). Le plus souvent, ils sont cultivés par des femmes (deux ares sur trois); en mil rouge, toujours associé au petit mil, rarement au sorgho blanc. Les deux seules parcelles de maïs sont exploitées par des fils du frère (ou du frère du père) du chef d'exploitation décédé.

Les champs personnels près des champs périphériques (150 ares) ou de brousse (260 ares) sont toujours consacrés au petit mil, associé au sorgho blanc et au haricot. Souvent ils sont situés dans les zones récemment abandonnées par les champs communs. Cultivés surtout par des hommes, ils ne représentent qu'une faible part de la superficie cultivée dans l'aire de champs considérée (moins de 10 %).

Bien que répartis dans tous les types de champs, particulièrement dans les champs proches, les champs personnels, pour les villageois, ne participent ni des uns ni des autres. On dit qu'ils sont dans le we-kiégha, c'est-à-dire en dehors de l'aire habitée, mais pas encore dans l'aire périphérique, le weogho. Ils sont perçus comme extérieurs au domaine agricole des exploitations.

A travers l'étude des exploitations dirigées par les femmes, et des champs personnels, divers aspects des structures économiques villageoises se trouvent précisés ou éclairés.

En premier lieu, les femmes exploitent pour leur propre compte (parce qu'elles sont chefs d'exploitation ou qu'elles cultivent un champ personnel) une partie non négligeable du domaine agricole villageois, notamment dans l'aire des champs proches (21 %) et des champs périphériques (29 % des champs périphériques situés dans l'aire habitée). Mais elles ne cultivent que peu de champs de case et aucun champ de brousse.

Le quart des superficies en arachide, seule plante commerciale, est cultivé soit par les femmes chefs d'exploitation, soit au titre de champs personnels. Dans ce dernier cas, l'arachide est destinée pour l'essentiel à la vente et elle est presque toujours en culture pure (alors qu'elle ne l'est pratiquement jamais dans les champs cultivés par le chef d'exploitation). Les femmes exploitent, à elles seules, près du cinquième des superficies en arachide.

#### Notes

1. Ce chiffre est inférieur à celui cité par J.L. Boutillier (5) pour l'ensemble du pays mossi, à la suite d'une enquête menée auprès d'un échantillon d'exploitants agricoles : 7,3 personnes par exploitation. Il s'agit là d'une particularité régionale liée au faible nombre de personnes qui résident dans chaque habitation, donc aux structures familiales et résidentielles. La différence est encore plus nette à Donsin si on tient compte des exploitations féminines (5,2 personnes par exploitation).
2. 95 ares si l'on compte la totalité des personnes âgées de plus de 15 ans. Pour l'ensemble des exploitations du village (dirigées par des hommes ou par des femmes) ces chiffres sont respectivement de 99 et 93 ares.
3. Ainsi au cours d'une étude encore inédite sur le village de Goden (cercle de Koudougou), Melle Imbs et M. Tardieu ont effectué des mesures de rendements. Pour le sorgho rouge, le rendement moyen est de 970 kg/ha dans l'aire habitée et 685 kg/ha dans les champs de brousse. (Document dactyl. 7 pages, O.R.D. de Koudougou, 1969).



## Chapitre V

# LA RÉPARTITION DU SOL

### 1. Le territoire et le domaine foncier de Donsin

L'espace villageois est double : à des droits de nature politique et à d'autres fondés sur le défrichement correspondent deux cadres géographiques distincts.

Le chef du groupe Bilgo à Donsin commandait l'ensemble du territoire exploité par les groupes de population sur lesquels Koué, fondateur de Donsin, et ses descendants avaient étendu leur autorité. Il englobait les domaines fonciers de Passentenga et Burugna. Il s'étendait jusqu'aux territoires commandés par d'autres groupes locaux de descendants de Naba Bilgo : vers l'est, ceux de Bakago et Sabraogo, vers le nord celui de Pissi, vers l'ouest ceux de Baraouélé et Kuiliki, vers le sud ceux de Nobkiemdé et Sonpissi. Ce territoire politique était limité de façon précise, en général par des bas-fonds. A l'intérieur, divers groupes résidentiels et familiaux avaient la libre disposition des terres qu'ils exploitaient plus ou moins régulièrement. Toute aire incultivée ou inoccupée depuis très longtemps était dite appartenant au chef, c'est-à-dire au groupe Bilgo.

Cette structure territoriale n'est plus maintenant qu'un cadre qui témoigne de la persistance des anciennes structures politiques. Pour de nombreux informateurs, elle n'est plus qu'un souvenir du passé. Depuis plus d'un siècle, elle a subi de nombreuses vicissitudes.

Naba Nyardo et ses successeurs à la chefferie se sont efforcés de rompre les liens qui unissaient les divers groupes de descendants de Naba Bilgo et les populations locales. Maîtres de la chefferie au niveau du groupement de Nobéré, ils ont nommé des chefs de village, notamment à Passentenga et Burugna.

Les petits commandements territoriaux traditionnels qui rassemblaient quelques villages autour d'un lignage Bilgo ont été démantelés. Avec le temps, les droits du Donsin naba sur les terres exploitées par Passentenga et Burugna se sont estompés. Cependant on dit encore parfois qu'il commande la "brousse".

Les nouveaux nakomsé n'ont pas tenté de s'emparer du contrôle foncier des terres, mais partout où ils se sont installés et ont cultivé, ils ont considéré la terre comme leur. Musulmans, ils ne reconnaissent pas l'autorité religieuse des maîtres de la terre (tengsoba). Nakomsé, ils avaient pour eux la "force". C'est ainsi que toute la partie sud du territoire de Donsin a été peu à peu colonisée par les descendants de Naba Nyardo et de ses compagnons qui résidaient à Nobéré. Le Donsin naba a perdu tout commandement sur ces terres (1). Il en est de même pour toutes les aires qui ont été cultivées par les nakomsé qui se sont installés à Donsin. Ces derniers les considèrent comme leur soolem (2) et selon un de nos informateurs, "le village est en quelque sorte coupé en deux".

Partiellement occupé par les nakomsé, le territoire de Donsin est affecté également par l'abandon des terres dans la vallée de la Volta rouge. Vers l'ouest, les villages de Baraouélé et Kuiliki ont disparu. Leurs chefs se sont réfugiés respectivement à Donsin et Nobéré. Ils commandent encore théoriquement la terre, "mais à quoi sert un territoire s'il n'y a pas d'occupants ?" (un informateur). La limite occidentale du territoire de Donsin n'a plus d'utilité et tend à disparaître. Inhabitées et inexploitées pendant plus de trente ans, les terres de Baraouélé étaient en fait devenues vacantes (celles de Kuiliki, vers le sud-ouest, abandonnées depuis peu de temps et plus éloignées ne sont pas encore réoccupées). Tout habitant du groupement de Nobéré peut y défricher une parcelle, l'accord du Baraouélé naba n'étant pas toujours sollicité. Les exploitants originaires de groupements voisins (ils sont plusieurs venus de Djiba) demandent l'autorisation du Nobéré naba.

Enfin, depuis moins d'une vingtaine d'années, une dizaine de chefs de famille de Burugna se sont déplacés de quelques centaines de mètres vers l'est et ont installé leurs enclos familiaux dans leurs anciens champs temporaires. Toute la partie sud du nouveau quartier ainsi formé (Burugna-Yanga) est située dans les terres commandées par le Donsin naba: "le soolem est plus fort que la limite du chef", affirme le chef du quartier.

Le domaine foncier du groupe des descendants de Koué à Donsin n'est qu'une partie de l'ancien territoire politique. Il rassemble toutes les terres cultivées, au long des siècles, par les membres du groupe et les étrangers qui sont venus les rejoindre. Ces terres constituent leur soolem. Compactes autour de l'habitat, elles se morcellent à la périphérie vers l'est et le nord où elles sont en contact, et se mélangent sur quelques centaines de mètres avec des aires de culture appropriées à d'autres groupes sociaux, résidant dans les villages voisins. Kasma du groupe, le Donsin naba est le zig-soba (de ziga, "terrain" et soba, "maître") de ce domaine foncier. Sa répartition interne entre les divers groupes familiaux est pleinement révélatrice de la structure sociale du village.

Il n'y a pas de tengsoba (maître de la terre) à Donsin. Ses fonctions, de nature essentiellement religieuse, sont assumées par le Don-

sin naba. A ce titre, celui-ci est responsable des relations d'ordre sacré avec la terre (tenga) ; il est aidé par son yagenga (neveu utérin), qui est chargé de procéder aux sacrifices. Il dirige les cérémonies organisées à l'occasion des semailles dans les champs de village, pour demander la pluie, ou lors de la construction d'une nouvelle habitation. Le sacrifice le plus important (mango) est celui offert au tempelem, à qui on demande de bonnes récoltes, la santé et la prospérité pour les villageois. Le tempelem est l'espace qui rassemble les terres cultivées proches de l'habitat, les greniers, les cases, les parcs à bovins, les arbres, ainsi que les tombes des ancêtres ; il abrite les génies et les âmes des ancêtres. Il correspond à la vaste clairière dans laquelle se déplacent enclos familiaux et champs de village. C'est l'espace entièrement humanisé, contrôlé par l'homme. Il exclut l'aire de déplacement des champs temporaires (3).

En une quinzaine d'années, l'Islam a pratiquement conquis tous les villageois, outre les nakomsé qui étaient déjà musulmans lorsqu'ils sont venus. Un membre du groupe Bilgo, resté animiste, fait encore parfois des sacrifices sur les tenkuga (sing. tenkugri), autels consacrés à la terre, à la demande du chef de village ou d'autres villageois. La plupart des cérémonies traditionnelles, surtout collectives, sont remplacées par des réunions de prière (doagha) dirigées par le kasma du groupe des nakomsé.

## 2. La répartition des terres entre les divers groupes sociaux, et les droits sur le sol

La nature des droits sur le sol dont dispose chaque exploitant dépend de son statut social au sein du village et aussi du site de la parcelle concernée.

### a - Dans l'aire des champs de village

En règle générale, les "étrangers" du village (c'est-à-dire les personnes qui n'appartiennent pas au groupe fondateur) ne peuvent acquérir de droits permanents sur les terres qu'ils exploitent que s'ils remplissent deux conditions. Ils doivent être installés depuis suffisamment longtemps (au moins deux générations), avoir donné la preuve qu'ils veulent rester et qu'ils se sont adaptés au "caractère" du village; ils doivent venir de villages éloignés, ne faisant pas partie du groupement de Nobéré. A Donsin, les chefs de famille originaires de Passentenga, Nobéré, Pissi, Bion ne peuvent en aucun cas acquérir un soolem : "ils ont leur soolem dans leur village paternel", dit-on. On craint que, devenus nombreux et "propriétaires" de vastes parcelles, ils puissent "se révolter contre le chef de village".

Il y a à Donsin trois catégories d'étrangers : ceux venus il y a peu de temps de villages voisins, ceux venus de loin il y a plusieurs générations, et les nakomsé.

Aucun des étrangers du premier groupe n'a de droits permanents sur le sol. Les terres qu'ils exploitent sont leur veenem (4). Presque tous sont liés aux nakomsé, qui leur ont prêté de la terre lorsqu'ils sont arrivés, en général dans leurs anciens champs temporaires les plus proches. Ils résident souvent à la périphérie de l'aire habitée et disposent parfois de vastes étendues de terres autour de leurs enclos familiaux (cf. carte 14 : Exploitation du sol. Donsin. 1966).

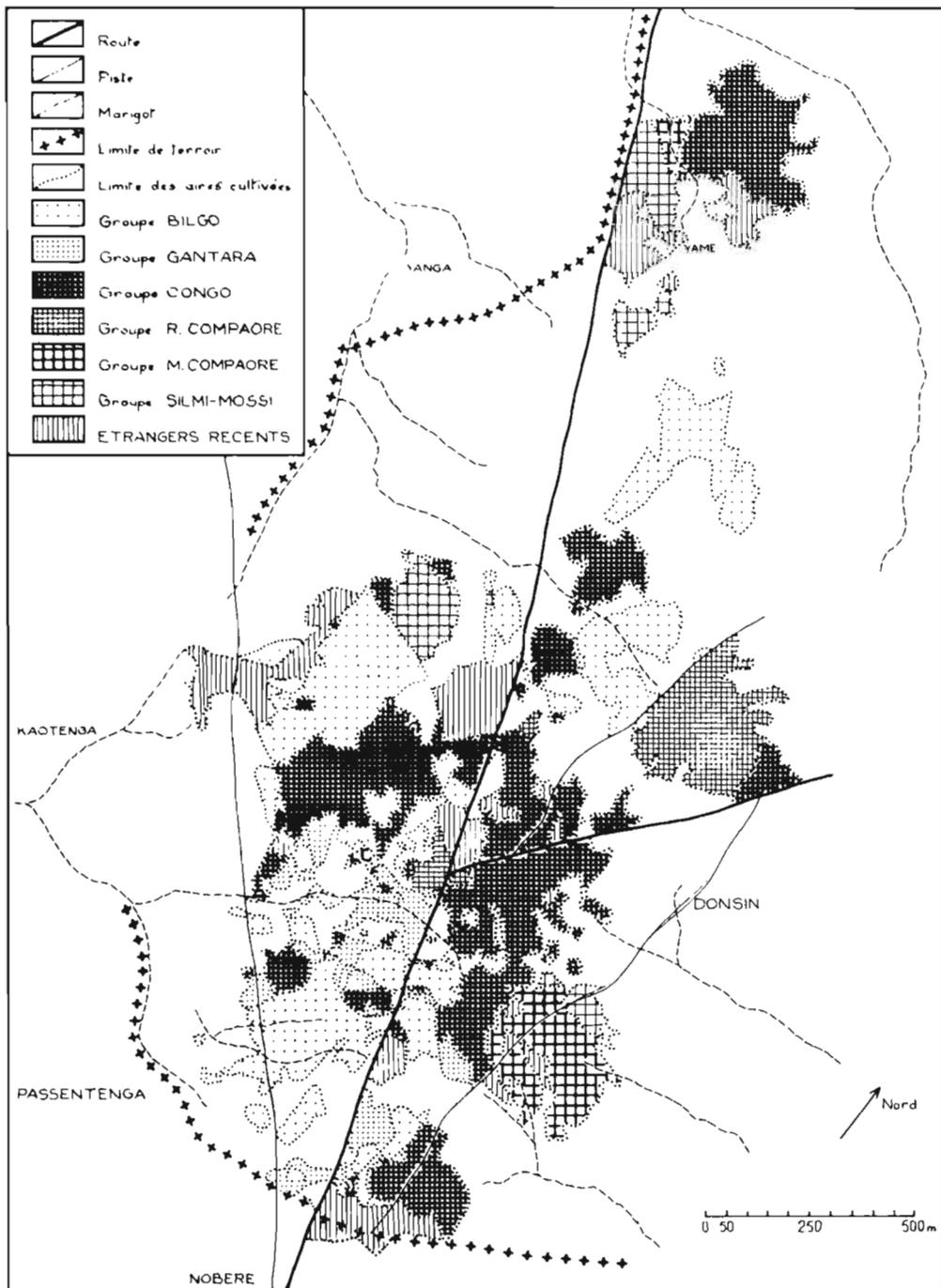
Au total, 80 % des terres qu'ils exploitent sont groupées à l'intérieur de l'aire habitée. Ils utilisent ces terres à leur gré et éventuellement peuvent laisser une partie en jachère pendant quelques années, tant que leur enclos familial reste à l'intérieur de la parcelle prêtée. Ils perdent tout droit d'usage du sol s'ils vont résider ailleurs. Si les terres autour de l'enclos familial deviennent insuffisantes, ils peuvent en emprunter à la périphérie des champs de village. Aucune limite de temps n'est fixée, mais le "propriétaire" peut reprendre la parcelle, après un préavis d'une année. Dans tous les cas, celui qui emprunte la terre est tenu à respecter celui qui l'a prêtée, à répondre à ses invitations de culture et éventuellement à lui offrir quelques épis de maïs ou de mil.

Actuellement, la moitié des terres cultivées par ces étrangers dans l'aire habitée est empruntée au groupe Bilgo, un tiers aux nakomsé et le reste aux groupes Gantara et Silmi-Mossi.

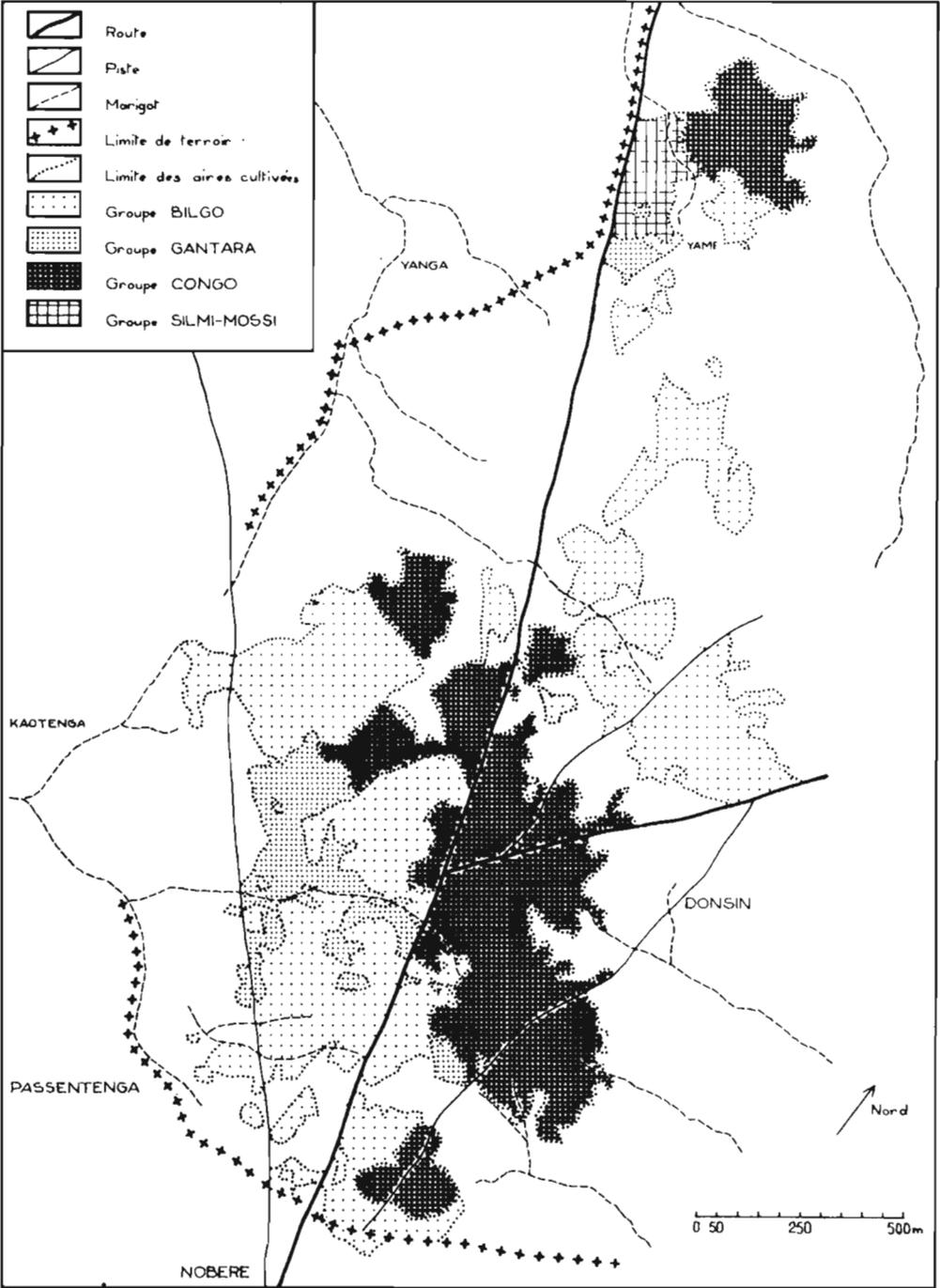
Les étrangers venus il y a longtemps, de régions éloignées (le groupe Gantara, originaire du canton de Djiba, et le groupe Silmi-Mossi tous deux arrivés à Donsin au début de la seconde moitié du XIXe siècle) sont définitivement intégrés dans la société villageoise. Donsin est devenu leur village. Ils ont un droit d'usage permanent du sol, mais en aucun cas ils ne le possèdent (bien que certains considèrent qu'ils ont un soolem). Autour de leurs enclos familiaux, ce droit cesse lorsqu'ils se déplacent (un conflit oppose actuellement le chef de village et un membre du groupe Gantara au sujet des terres qui entourent un enclos familial abandonné par ce dernier). A la périphérie de l'aire des champs de village, ils peuvent prêter à un tiers une partie des terres qui leur ont été confiées à condition d'en informer le "propriétaire"; celui-ci pourra arguer de ce prêt pour refuser de leur accorder de nouvelles parcelles.

Le groupe Gantara est actuellement en déclin démographique (seules subsistent trois des huit habitations qu'il occupait il y a vingt ans): il prête 60 % des terres dont il dispose à titre permanent (cf. carte 15 : Appropriation du sol. Donsin. 1966) (5), n'en emprunte pratiquement pas, et n'exploite aucune parcelle hors de l'aire habitée. Le groupe Silmi-Mossi qui s'est récemment fragmenté emprunte l'essentiel des terres qu'il exploite.

Le groupe nakomsé est lui aussi étranger au village mais, s'appuyant sur sa prééminence politique, il considère que toute terre qu'il a cultivée fait partie de son soolem. Tous les nakomsé qui ont essaimé



Exploitation du sol. DONSIN. 1966.



Appropriation du sol. DONSIN. 1966.

dans la région de Nobéré ont agi de même, et n'ont tenu aucun compte des droits antérieurs sur le sol. Partout, leurs domaines fonciers, qu'ils soient à proximité de leur habitat, ou éloignés en brousse, sont des enclaves, bénéficiant en quelque sorte d'une exterritorialité ; même en jachère depuis fort longtemps, les terres restent leur propriété. Il n'est pas nécessaire que l'étranger qui construit son habitation dans une parcelle des nakomsé en avise le chef de village, l'accord du kasma des nakomsé est suffisant (6). Et seul ce dernier peut régler tout conflit foncier éventuel dans son domaine.

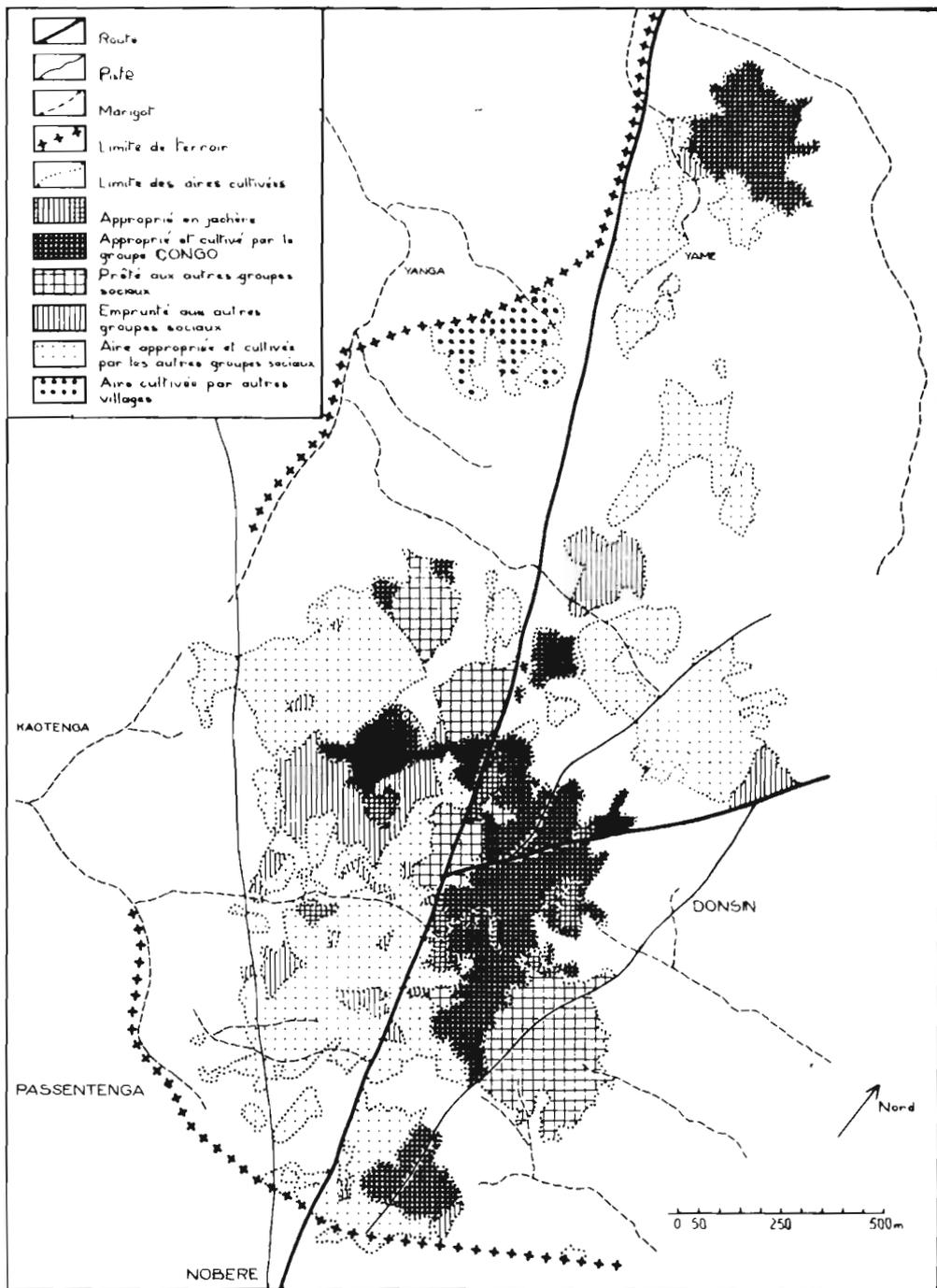
Installé primitivement au sud-est du quartier central, le groupe nakomsé de Donsin n'a cessé de s'étendre vers le nord : frères cadets et fils s'installaient progressivement dans les champs temporaires proches, où venaient les rejoindre "leurs" étrangers. La carte de l'appropriation du sol (cf. carte 15) montre bien cette colonisation progressive du sol par vastes aires enclavées au milieu des terres du groupe Bilgo.

Sans égards à l'origine envers les droits du groupe Bilgo sur le sol, les nakomsé tendent depuis peu de temps, en liaison avec le déclin de leur puissance politique et l'islamisation du village, à mieux les respecter. Parmi ceux qui se sont déplacés récemment, certains reconnaissent que la terre qu'ils exploitent autour de leur enclos familial n'est pas à eux, si des membres de leur groupe ne l'ont pas déjà cultivée.

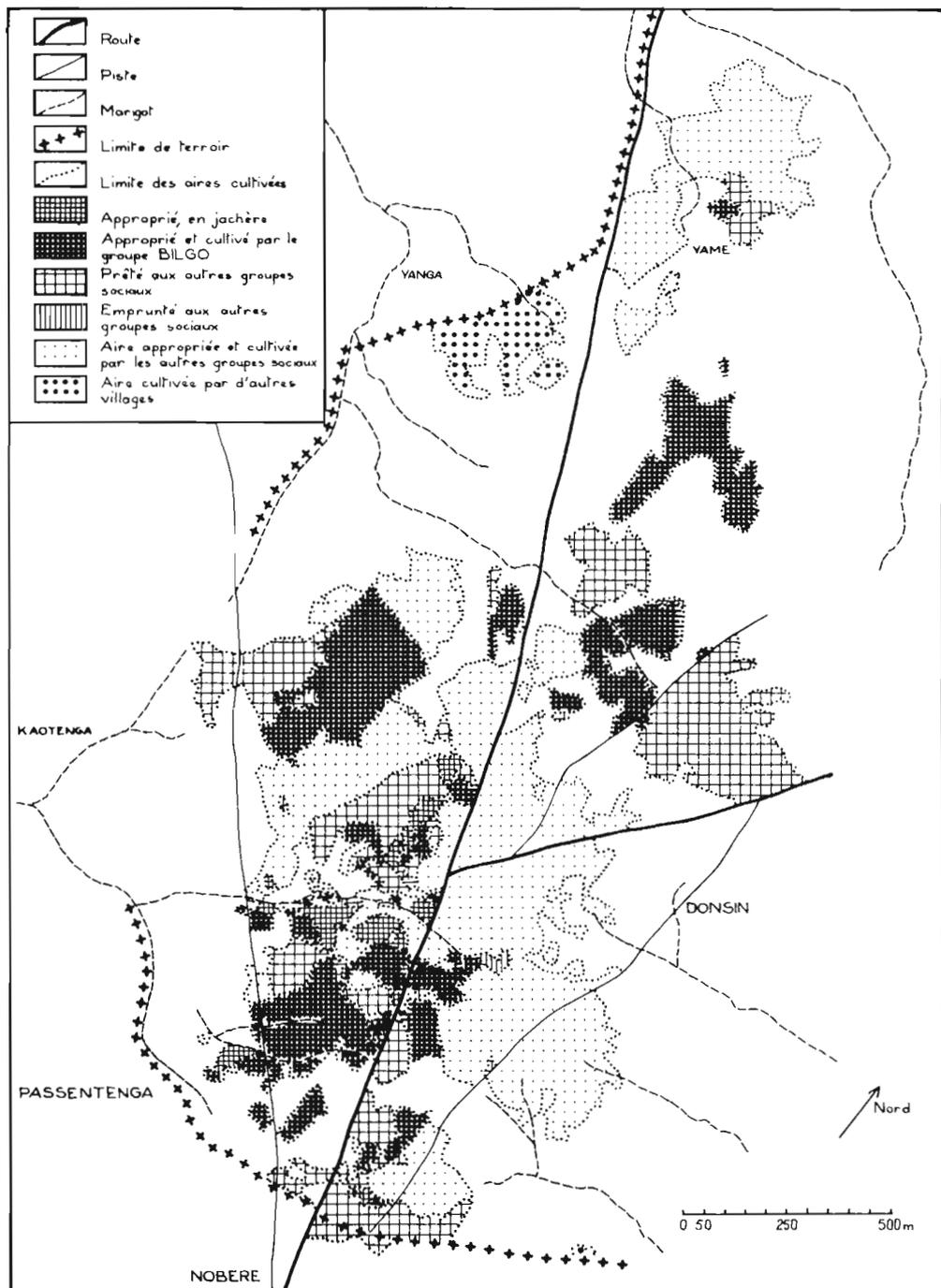
Les nakomsé possèdent 35 % des terres cultivées dans l'aire habitée (cf. carte 16 : Aire appropriée et cultivée par le groupe Congo. Donsin. 1966), tandis qu'ils représentent 40 % de la population villageoise. On peut noter qu'ils n'ont pas usé de leur puissance socio-politique pour s'approprier plus de terres qu'ils n'en avaient besoin. Ils exploitent eux-mêmes 80 % des terres cultivées qu'ils possèdent, et empruntent plus de dix hectares (soit 30 % de la superficie de leurs champs de village) aux groupes Bilgo et Gantara. Les terres cultivées par leurs anciens captifs au sud-est du quartier central leur appartiennent.

Le kasma (aîné de la génération la plus ancienne) des nakomsé reste maître de l'ensemble du domaine foncier. Aucune parcelle ne saurait être prêtée sans son consentement. On note cependant que les terres du père peuvent être réparties entre ses deux fils lorsqu'ils résident à proximité. Ce mouvement d'appropriation individuelle des terres trouve rapidement ses limites : parce que les terres manquent ou s'épuisent, l'un des fils (ou les deux) s'installe à la périphérie de l'aire d'habitat ou dans un nouveau quartier (ainsi Yamé) et abandonne ses droits particuliers sur la parcelle.

Le groupe Bilgo possède la moitié des terres cultivées autour de l'habitat (cf. carte 17 : Aire appropriée et cultivée par le groupe Bilgo. Donsin. 1966) mais n'en exploite lui-même que 55 %. Il prête de vastes superficies et n'emprunte pas. Il a confié de la terre au groupe



Aire appropriée et cultivée par le groupe CONGO. DONSIN. 1966.



Aire appropriée et cultivée par le groupe BILGO. DONSIN. 1966.

Gantara et n'a pu s'opposer à l'implantation des nakomsé.

C'est également le kasma (en l'occurrence le chef de village) du groupe Bilgo qui est responsable de l'ensemble du domaine foncier. Au centre de l'aire habitée, au sud du bas-fond, les trois segments du lignage se sont réparti le sol (cf. carte 18 : Répartition des terres entre les segments du lignage Bilgo. Aire cultivée autour de l'habitat. Donsin. 1966) : plusieurs habitations abandonnées (par des membres du groupe Bilgo) prouvent qu'il s'agit là d'une ancienne aire d'habitat, qui était commune. Chacun cultive encore la terre autour de la zaka abandonnée du "père". Depuis, les habitations se sont dispersées. Chaque segment de lignage s'est installé dans une partie du domaine foncier commun. De fait, ses membres cultivent seuls dans une aire déterminée : le segment Taïta au sud-ouest du quartier central, le segment Boucougou au nord-ouest, et le segment Bilgo au centre et depuis quelques années au nord-est. C'est une situation récente et provisoire, qui ne manquera pas d'évoluer si la répartition des habitations se modifie.

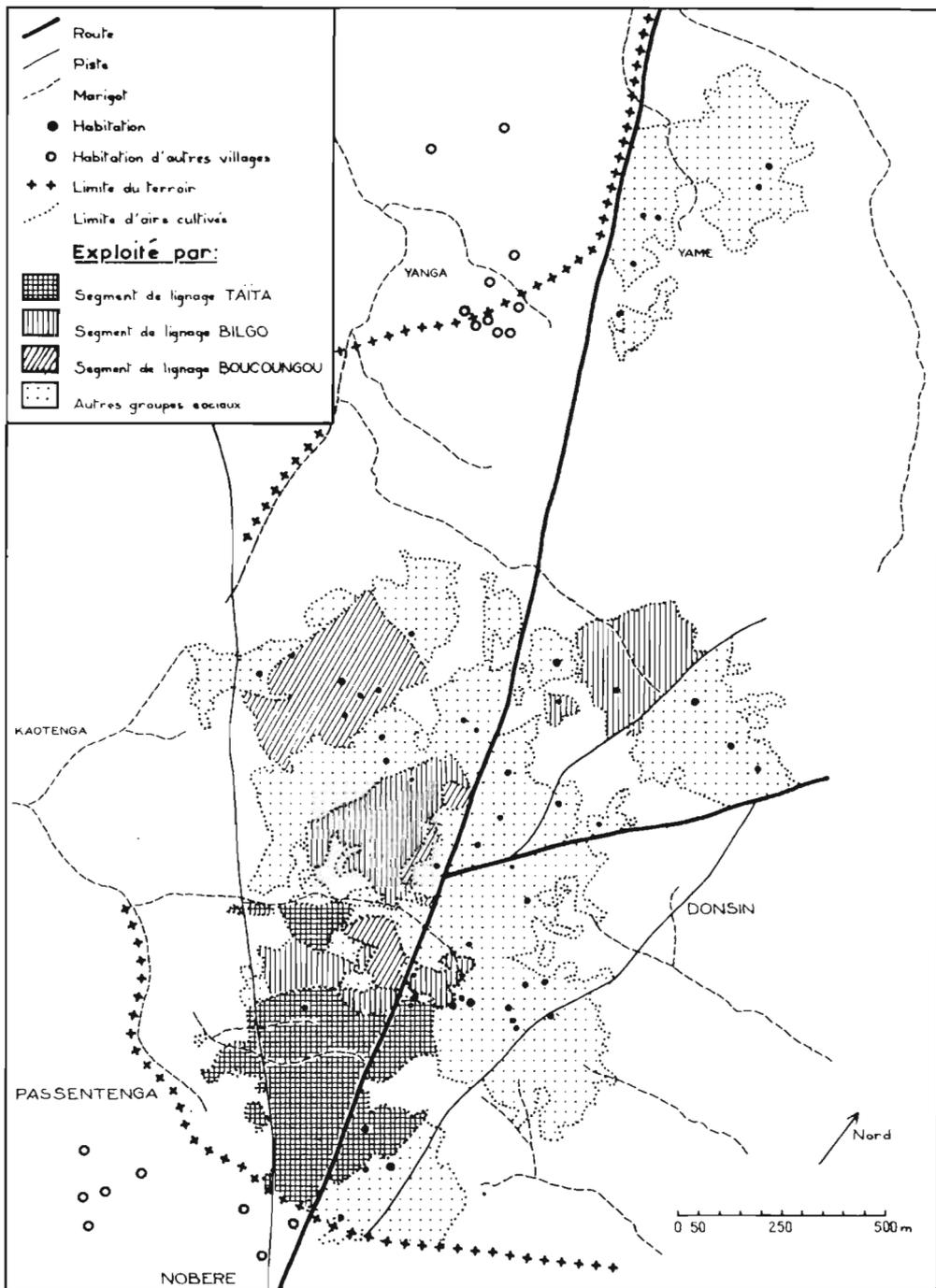
De même que dans le groupe nakomsé, la parcelle exploitée par le père peut être répartie entre ses fils ; mais cette division du sol reste temporaire.

Les femmes chefs d'exploitation n'ont aucun droit permanent sur le sol. Souvent veuves, elles cultivent une partie des terres de leur ancien mari, ou, si elles sont originaires du village, une parcelle prêtée par leur père ou leur frère.

De même les champs personnels sont toujours empruntés, soit au chef de famille, soit à l'oncle maternel (pour un homme) ou un frère (pour une épouse). Ils sont souvent situés à la périphérie de l'aire des champs de village et parfois défrichés dans des jachères : si le nom de l'ancien exploitant n'est plus connu, la terre est demandée au kasma du groupe qui possède le sol.

Le système de répartition des terres entre les villageois, dans l'aire des champs de village, apparaît extrêmement souple. Donsin est à cet égard une belle illustration de l'analyse faite par J.L. Boutilier (6) pour l'ensemble du pays mossi. Les droits fonciers ne s'inscrivent dans l'espace de façon permanente qu'au niveau des grands groupes sociaux. Chaque domaine foncier lignager est l'objet, au niveau de l'exploitation du sol, de perpétuels remaniements internes à mesure que les habitations dans telle ou telle aire se multiplient ou au contraire disparaissent peu à peu. Cette redistribution permanente des droits d'usage du sol est particulièrement nette à la périphérie des champs de village (cf. carte 19 : Exemple de répartition de terres familiales. Donsin. 1966).

La mobilité de l'habitat, le grand nombre des étrangers (plus de 40 % de la population, sans tenir compte des nakomsé) et leur statut au sein du village se traduisent par une très grande fréquence des prêts de terres : 45 % des terres cultivées dans l'aire des champs de village



REPARTITION DES TERRES ENTRE LES SEGMENTS DU LIGNAGE BILGO  
 AIRE CULTIVEE AUTOUR DE L'HABITAT. Donsin.1966.

sont empruntées. Seul le groupe Bilgo, fondateur du village, prête mais n'emprunte pas.

b - A la périphérie du terroir

La division de l'espace villageois en deux domaines fonciers se poursuit lorsqu'on s'éloigne de l'aire habitée.

Les terres au sud-est et à l'est ont été le site privilégié des champs temporaires des nakomsé : elles leur sont devenues appropriées. Quatre chefs de famille nakomsé cultivent encore à Siemetenga (cf. carte 20 : Champs éloignés. Exploitation du sol. Donsin. 1966) ; ils étaient plus nombreux il y a dix ou quinze ans. Cinq autres ont défriché un champ de brousse à Baraouélé. Au total, les nakomsé exploitent plus de 30 hectares, soit 45 % des terres qu'ils cultivent, à la périphérie de l'espace villageois.

Tout le nord-est et le nord appartiennent au groupe Bilgo : leurs ancêtres y ont cultivé. Cependant les nakomsé installés à Yamé et les Silmi-Mossi qui les ont rejoints considèrent que la terre est devenue leur soolem : leurs pères y avaient défriché un champ. Seuls 20 % des terres cultivées par le groupe Bilgo sont éloignées de l'habitat : trois chefs de famille cultivent au sud de Yamé, deux autres à Baraouélé.

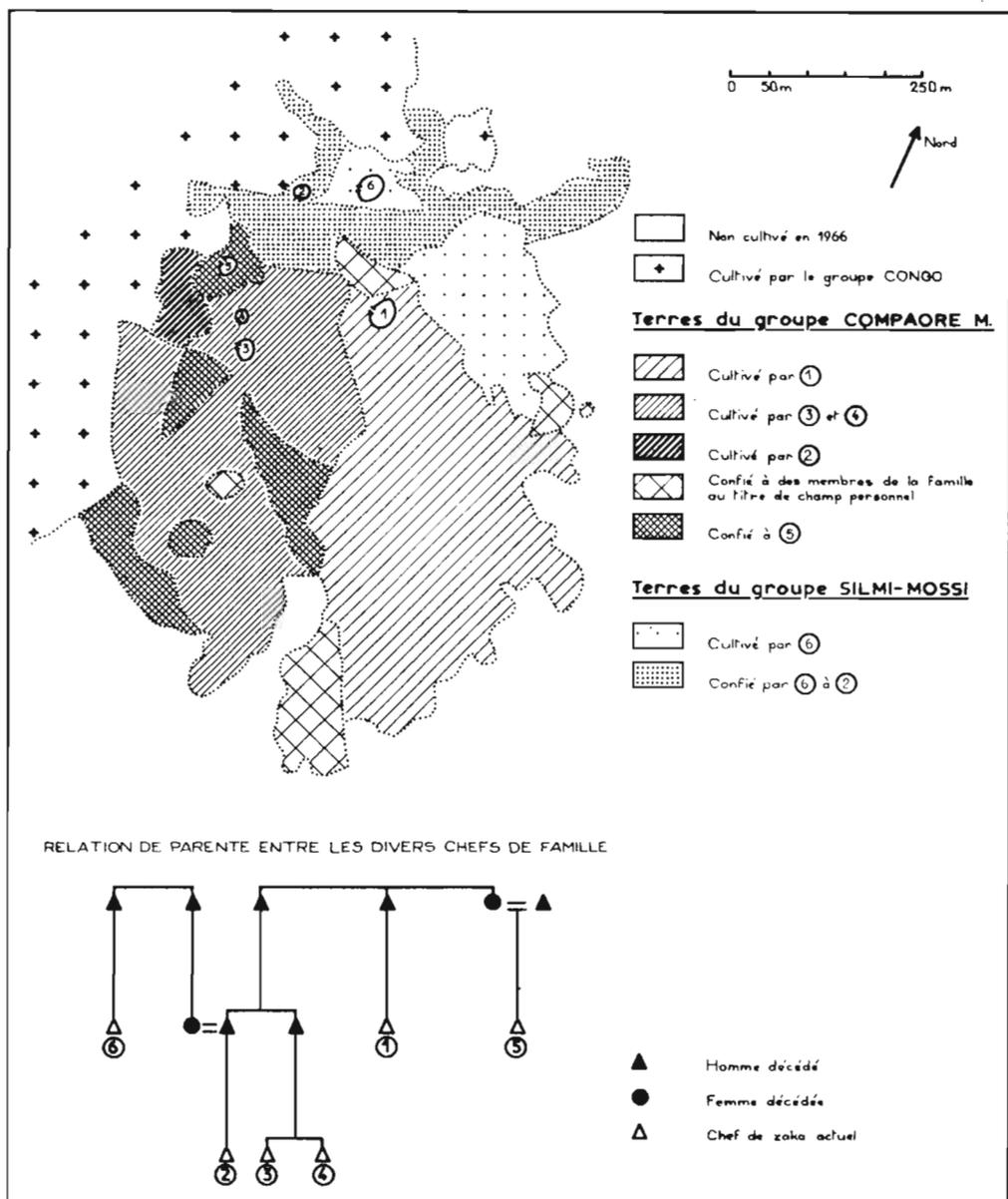
Les membres du groupe Gantàra, nous l'avons déjà noté, se contentent d'exploiter les terres qui leur ont été confiées à l'est du quartier central. Aucun n'a de champ éloigné. Par contre les champs de brousse des Silmi-Mossi représentent 3/4 des superficies cultivées.

Dans le groupe des étrangers récents, la part des terres cultivées en brousse est variable et, dans l'ensemble, faible. Elle dépend surtout de l'étendue des terres disponibles autour de l'enclos familial. Certains n'ont que des champs de village ; d'autres, les moins nombreux (4 exploitants), ont un champ de brousse, en général de petite dimension. Au total 20 % des terrains de culture des étrangers récents sont éloignés de l'habitat.

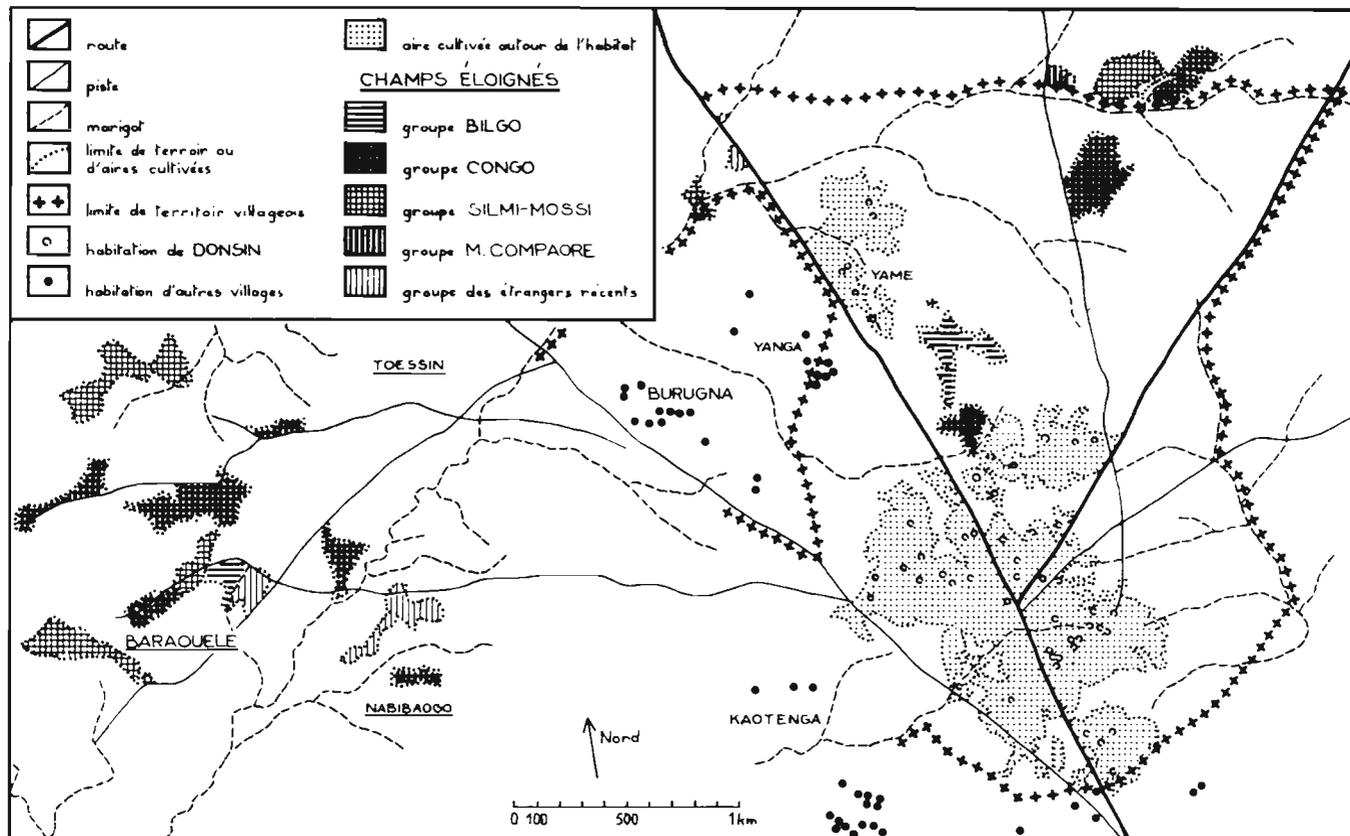
En définitive, la part des terres cultivées hors de l'aire habitée est très variable selon les groupes sociaux. Elle est la plus réduite pour le groupe Bilgo, dont le domaine foncier près du village est vaste, le groupe Gantàra en déclin démographique et les étrangers récemment installés au village.

Le statut social des groupes, leur emprise sur le sol et leur évolution démographique interviennent directement dans la structure géographique des exploitations.

A l'intérieur de l'espace foncier villageois, les prêts de terres sont peu fréquents. Les membres du groupe Bilgo et les nakomsé défrichent leurs champs de préférence dans les terres qui appartiennent à



EXEMPLE DE REPARTITION DE TERRES FAMILIALES. DONSIN. 1966.



CHAMPS ÉLOIGNÉS. EXPLOITATION DU SOL. DONSIN. 1966

leur groupe. Et parmi les étrangers, seuls les Silmi-Mossi ont une part importante de leurs terrains de culture hors de l'aire des champs de village.

Les prêts de terre sont liés à l'exploitation du champ et cessent lorsque celui-ci est abandonné. La terre est laissée en repos souvent pendant une longue période. Le kasma du groupe qui possède le sol en redevient le seul responsable.

Avant l'islamisation du village, le propriétaire de la parcelle assistait toujours l'exploitant lors du sacrifice offert aux génies (kinkirsi mango) qui résident dans le champ, au moment de la récolte. Cette cérémonie est remplacée par une prière.

Toutes les terres cultivées à Baraouélé appartiennent au Baraouélé naba ou au Nobéré naba qui, il y a une quarantaine d'années, avait fait défricher un vaste champ de brousse au nord de Baraouélé. L'exploitation d'un champ à Baraouélé ne permet théoriquement d'acquérir aucun droit sur le sol : tous les exploitants sont des "étrangers". La colonisation des terres est trop récente pour pouvoir observer les relations qui, de fait, subsistent entre les anciens exploitants et leur jachère.

En tout état de cause, la situation n'est pas la même dans le domaine foncier du Baraouélé naba et dans celui du Nobéré naba. Dans le premier cas, tous les villageois ont disparu, à l'exception de l'ancien chef de village qui réside à Donsin. C'est un homme très âgé, dont l'unique fils est installé définitivement, semble-t-il, en Côte d'Ivoire. Les terres sont pratiquement libres de toute emprise foncière et certains exploitants actuels ont défriché leur champ sans même en aviser le Baraouélé naba. Selon ces exploitants, ils conserveront un droit d'usage permanent sur la jachère.

Le Nobéré naba, par contre, conserve tous ses droits sur la terre. Aucun exploitant n'ose prétendre pouvoir reprendre plus tard sa jachère sans demander auparavant l'autorisation au Nobéré naba.

Sur le plan juridique, l'espace villageois de Donsin est avant tout le domaine foncier d'un groupe social, premier occupant du lieu. De fait, ce dernier a été scindé en deux par suite de l'intrusion des nakomsé qui se sont emparé d'une partie des terres. Ce finage ne correspond plus à l'espace agricole villageois qui s'est étendu à Baraouélé. Il n'est qu'une fraction du territoire villageois, cadre géographique dans lequel s'exerçait jadis l'autorité politique du chef du groupe Bilgo de Donsin, relique d'une structure politique antérieure.

Seuls les droits sur le sol au niveau du groupe lignager s'inscrivent en permanence dans l'espace. Ce fait favorise le déplacement des habitations, mais il en est aussi, certainement, une conséquence. La nature des droits sur le sol accordés aux étrangers (autres que les nakomsé qui se sont imposés) révèle cependant les limites qu'opposent les groupes villageois à la mobilité de l'habitat. Seuls les étrangers qui

viennent de loin et qui, en fait, rompent avec leur village d'origine, peuvent avoir un accès permanent au sol. La société villageoise, essentiellement lignagère, n'est que peu accueillante envers les étrangers qui viennent de villages proches. Elle craint une main-mise sur son propre domaine et n'accorde que des droits d'usage précaires. Le domaine foncier lignager ne se morcelle pas, ni par répartition interne, ni par fragmentation au profit d'éléments étrangers au lignage.

#### Notes

1. Un nakombga originaire de Nobéré s'est installé il y a quelques années à l'extrême sud du village dans une parcelle qui avait été cultivée par son père, mais qui appartenait au groupe Bilgo de Donsin. Le Donsin naba considère que ce nakombga réside à Donsin. Mais ce dernier, qui n'a demandé à personne l'autorisation de s'installer, affirme qu'il est toujours villageois de Nobéré et ne reconnaît d'autre autorité que celle du Nobéré naba.
2. Solem vient de so : être maître de, avoir droit sur, posséder (d'après Alexandre : 1).
3. Les champs temporaires accolés aux champs de village font-ils partie du tempeelem ? En droit, non. Mais à la périphérie des champs de village, le "statut" d'une même étendue de terres peut varier d'une année à l'autre, en fonction du site des nouvelles habitations, de l'évolution démographique générale, ou encore de la qualité et de l'épuisement des terres. Il est vain de tenter de délimiter le tempeelem. Il correspond en gros, dans le paysage, à l'ensemble de l'aire habitée.
4. Veenem, "lumière, jour, clarté" (d'après Alexandre: 1).
5. Sur cette carte, une partie des terres exploitées par les groupes Gantara et Silmi-Mossi, au demeurant peu étendue, est considérée comme leur étant appropriée parce qu'ils l'affirment eux-mêmes. En général il s'agit de terres anciennement exploitées, aux marges de l'aire habitée. En fait, ils ne possèdent pas le sol et les droits éminents du groupe Bilgo (pour les terres du groupe Gantara) et des nakomsé (pour les Silmi-Mossi) sont reconnus.
6. Cela est vrai surtout pour les étrangers originaires de villages proches. Ils sont presque toujours alliés à l'un ou l'autre des nakomsé du village (au titre d'oncle maternel, beau-père ou ancien maître d'école coranique). Les seuls étrangers venus de loin se sont installés à Donsin il y a longtemps : la situation socio-politique villageoise devait présenter des caractères différents. On dit que

si un étranger venait actuellement d'une région lointaine, il irait d'abord voir le chef de village, car, "comment peut-il savoir que le village est coupé en deux ?"



## Chapitre VI

# L'UTILISATION DU TEMPS ET L'ORGANISATION DU TRAVAIL

### 1. La saison agricole et les facteurs climatiques

La saison agricole commence, en général, fin avril ou début mai. Auparavant, quelques journées ont été consacrées à défricher une parcelle et à nettoyer les champs de l'année précédente : les tiges de mil qui jonchent le sol, les herbes, les repousses buissonnantes sont entassées et brûlées. Sauf lorsque des pluies précoces ont hâté le développement d'une végétation adventice, le sol ne fait l'objet d'aucune préparation particulière, à l'exception des champs d'arachide et de pois, et des rizières.

La première activité, dès la première grosse pluie fin avril ou début mai, est les semailles dans les champs de village (mil rouge d'abord, puis maïs), puis à la fin de mai dans les champs proches (arachide, pois), et enfin début juin dans les champs temporaires. Parallèlement, mais avec un décalage de trois semaines environ, les divers types de champs sont sarclés. Le sarclage s'accompagne éventuellement d'un démariage et du repiquage de mil. C'est l'opération culturale la plus importante, la plus soignée, celle qui exige le plus de temps. Elle est suivie, trois ou quatre semaines plus tard, d'un deuxième sarclage, au cours duquel les mils sont buttés.

Mai et surtout juin sont une période de grande activité. Ensuite, dans les champs de village, il ne reste pratiquement qu'à attendre la récolte : on n'y voit plus guère que des hommes âgés, des femmes, des enfants qui entretiennent la propreté des champs d'arachide et de pois, ou s'occupent de leurs champs personnels. Tous les efforts se concentrent sur les champs périphériques et de brousse ; fin août-début septembre, alors que les sarclages sont terminés, on peut défricher une petite parcelle à côté du champ.

Fin septembre et en octobre, dans les champs de village, en novembre dans les champs éloignés, c'est l'époque des récoltes.

Hommes et femmes travaillent dans les champs. Il n'y a guère de spécialisation du travail : aux hommes, les opérations culturales les plus difficiles (défrichement), aux femmes le transport des récoltes. Dans l'ensemble, cependant, les femmes consacrent moins de temps aux activités agricoles que les hommes car elles sont distraites par d'autres tâches (corvées d'eau, de bois, préparation des repas, soins aux enfants).

Au travail dans les champs personnels sont réservées une ou deux heures très tôt le matin, ou plus souvent à partir de 15 ou 16 heures. Pendant le reste de la journée tous les membres actifs de l'exploitation se consacrent aux champs familiaux.

La saison agricole s'étend donc sur plus de six mois. Mais les activités ne sont intenses que pendant les trois premiers mois, de mai à juillet. Pendant cette période, les cultivateurs travaillent fréquemment plus de huit ou neuf heures dans leurs champs (vendredi est jour de repos), et ne se laissent que peu distraire par des activités sociales ou commerciales (1). Le cultivateur paraît souvent débordé.

Dans les champs de village, il lutte comme il peut contre le temps afin de pouvoir effectuer les travaux supplémentaires très régulièrement exigés par les conditions climatiques : une ou deux tornades trop précoces favorisent le développement des herbes et imposent, avant même les semailles, un long nettoyage du sol ; une période de sécheresse en mai ou juin oblige à recommencer les semis (parfois plusieurs fois) et peut s'accompagner d'une invasion de chenilles (ainsi en 1966) ; trop abondantes, les pluies pourront asphyxier les graines ou les jeunes tiges et rendre plus ardues les sarclages. Une bonne part du temps est en fait perdue, consacrée à refaire des opérations culturales rendues inefficaces par les caprices du climat.

Dans les champs temporaires, particulièrement les champs de brousse, le cultivateur, nous l'avons noté, défriche et enseme des superficies souvent très vastes. Mais presque tous les ans, par suite des conditions climatiques, les superficies récoltées sont inférieures à celles ensemençées, ou du moins seule une partie de ces dernières a pu faire l'objet de toutes les opérations culturales souhaitables, à bonne date, avec un soin suffisant, et offre donc les rendements espérés. Une partie du temps de travail, au début de la saison agricole, devient improductive, consacrée à s'occuper de parcelles ou parties de parcelles que l'on va délaissier ensuite faute de temps et où les résultats seront médiocres, parfois nuls (2).

Le cultivateur a conscience que le climat est un facteur essentiel de la réussite ou de l'échec d'une saison agricole et que, bien souvent, les aléas climatiques rendent vain son travail quelle que soit sa qualité. Selon le site des champs deux solutions sont adoptées.

Dans l'aire des champs de village, où l'espace est mesuré, le cultivateur recherche le rendement maximum, sur des surfaces limitées, par

des façons culturales plus soignées et renouvelées si cela est nécessaire. Il peut aussi, à mesure que le temps s'écoule, choisir des variétés de mil plus tardives, ou changer d'espèce (ainsi le mil rouge remplacé, fin juin, par le petit mil). La saison agricole est bonne lorsqu'a été obtenue la récolte souhaitée, pour une superficie donnée ensemencée, en ayant consacré aux activités agricoles le temps minimum indispensable. Des conditions climatiques défavorables sont compensées par un surcroît de travail.

A la périphérie du terroir, les exploitants défrichent et ensemencent de vastes superficies, ce qui impose ensuite de se contenter de façons culturales rapides, sommaires, rarement renouvelées. Les rendements, en fonction de la qualité du sol, de l'ancienneté de son exploitation, de la variété ou de l'espèce de mil cultivée, seront directement liés aux conditions climatiques. La quantité de travail fournie varie peu : elle correspond au maximum des possibilités (compte tenu des activités dans les champs de village).

Le cultivateur ne lutte guère contre les effets du climat. A priori, il met toutes les chances de son côté en agissant sur le seul facteur qui ne dépende que de lui : l'étendue cultivée.

C'est dans cette perspective que s'inscrivent à la fois le développement des champs de brousse à Baraouélé (et aussi, au niveau de Nobéré, à Samwaka, Tentenga, Tangkienga, Péguedewende) et la migration actuelle de nombreux Mossi de la région de Nobéré sur l'autre rive de la Volta rouge, en pays gurunsi, où la densité de population est très faible (cette migration est ancienne ; à l'origine, elle était surtout le résultat de facteurs sociaux et politiques). Ces deux mouvements de colonisation de "terres neuves" sont le fait tout particulièrement des jeunes adultes, attirés par les vastes étendues de terres disponibles. Devenus plus âgés, les uns abandonnent leurs champs de brousse, les autres reviennent en pays mossi, dans leur village paternel et tous se contentent de cultiver, près de l'habitat, des superficies plus réduites, mais de façon attentive et soignée (3).

Parfois cependant, les conditions climatiques sont à ce point défavorables qu'elles compromettent gravement les récoltes. Dans les champs de village, les semis doivent être recommencés plusieurs fois ; les sarclages des parcelles de mil rouge, arachide, petit mil doivent être faits pratiquement en même temps. Par ailleurs, dans les champs temporaires, petit mil et sorgho ne se développent guère, étouffés par les mauvaises herbes. Le travail est abondant et urgent. Malgré de vifs efforts, souvent handicapés par la maladie, les membres de l'exploitation ne parviennent pas à effectuer à temps les façons culturales indispensables. Il peut être fait appel à une aide extérieure, soit par des invitations de culture, soit, fait très récent, en recrutant des manoeuvres agricoles salariés.

## 2. Les réunions de culture

Les invitations de culture (ko-pusgha : de ko, "sarcler", et pusgha, "inviter") sont la forme la plus fréquente d'organisation collective du travail. A Donsin, en 1966, vingt-cinq hommes, chefs d'exploitation (et une femme), ont ainsi sollicité une aide extérieure (soit un chef d'exploitation sur deux). Le plus souvent, cinq à dix personnes (autres que les membres de l'exploitation) se trouvent rassemblées : des frères, des gendres ou beaux-frères, des voisins et amis. Les effectifs n'atteignent qu'exceptionnellement plus de vingt personnes, notamment lors d'invitations de culture au profit du chef de village ou d'aînés de lignage. En général, les travailleurs sont invités, dans les champs de village, pour sarcler les champs de mil (le plus souvent, le petit mil) ou, plus rarement, préparer les champs d'arachide, dans les champs temporaires pour sarcler ou défricher.

Les invitations de culture sont de toute évidence liées à des facteurs sociaux. Leur nombre est plus ou moins proportionnel au statut social et à la cohésion des groupes. Parmi ceux qui, à Donsin en 1966, ont invité d'autres personnes à venir les aider, sont presque tous les chefs d'exploitation nakomsé (douze sur quatorze), un sur trois du groupe Bilgo, quelques étrangers anciens, de rares étrangers récents. Le nombre de personnes réunies est lié au statut du bénéficiaire à l'intérieur de son groupe, et à l'importance démographique de ce dernier. Seuls les hommes participent.

Il est difficile, sans une enquête approfondie (4), de juger de la fonction ancienne des invitations de culture. Peut-être était-elle surtout sociale ? Elle l'est restée, mais partiellement. On peut affirmer qu'elle l'est d'autant plus que l'invitation se place dans une période au cours de laquelle les activités agricoles sont peu nombreuses (avant juin, après juillet). Certains chefs de famille, en général les aînés de lignage, et la plupart des nakomsé, organisent régulièrement des invitations de culture, au moins une fois par an : la motivation est avant tout d'ordre social, même si en définitive l'invitation de culture se révèle utile sur le plan économique. Mais pour les autres chefs de famille, il s'agit bien le plus souvent de bénéficier certaines années d'une aide extérieure, surtout pour les sarclages, qui permettra d'achever les travaux à temps. Le caractère économique est patent.

La réunion a lieu le matin ou le soir et dure en général de quatre à cinq heures. Son coût (repas amélioré, noix de kola) paraît largement compensé par son efficacité (5), du moins lorsqu'elle se place à l'époque des grands travaux agricoles.

Il est impossible de ne pas se rendre à l'invitation d'une personne qui a répondu à la vôtre. Or de nombreux chefs de famille souhaitent, à peu près à la même période, en juin-juillet, faire appel à une aide extérieure. Plusieurs villageois se sont plaints d'être sans cesse distraits des travaux dans leur propre champ, notamment parmi ceux qui ont un champ de brousse. C'est certainement un des facteurs qui expli-

quent le développement du salariat agricole dans la région de Nobéré depuis environ 5 ou 6 ans.

Un deuxième type de réunion de culture présente des caractères particuliers. Le kosuga est organisé au profit du chef des deux principaux groupes sociaux du village, les nakomsé et le groupe Bilgo, sans qu'il l'ait demandé lui-même, par les membres du groupe et les étrangers qui se rattachent à eux. Elle a lieu à l'initiative du kam naba (chef de la "jeunesse") pour le groupe Bilgo et du frère cadet du chef pour le groupe des nakomsé. Elle réunit au moins une personne de chaque famille du groupe. Elle est consacrée au sarclage d'un champ de mil (le plus souvent le deuxième sarclage), parfois (en plus) à la récolte. Elle a toujours lieu le matin, et dure 4 à 5 heures. Prévenu quelques jours à l'avance, le bénéficiaire offre un repas, de l'eau mélangée à la farine de mil, de la kola. Il n'y a pas eu de kosuga à Donsin depuis 1965, ni au profit du chef du groupe Bilgo (décédé en 1966), ni à celui du chef des nakomsé. Il semble qu'auparavant ces réunions de culture avaient lieu régulièrement (et elles ont encore lieu dans certains villages voisins) (6).

Jadis des réunions semblables étaient organisées au profit de chefs de famille en difficulté, soit trop âgés pour cultiver, soit malades. Il n'y en a pas eu depuis longtemps. Les dernières organisées l'ont été dans les champs d'hommes du village recrutés pour les "travaux forcés", car "celui qui était parti, c'était au nom du village". Mais elles ne rassemblaient également que les membres de l'un des deux groupes sociaux du village, selon l'appartenance sociale du bénéficiaire.

Le kosuga souligne sans équivoque la structure lignagère de la société villageoise. Il n'avait acquis que tardivement, après l'arrivée des nouveaux nakomsé, un caractère politique, resté cependant ambigu au niveau du village : dans le groupe Bilgo, c'est le chef de village qui en est devenu bénéficiaire, alors qu'auparavant c'était l'aîné de la génération la plus ancienne ; les nakomsé n'ont jamais participé aux réunions de culture au profit du chef de village, mais ils en ont organisé au profit de leur kasma.

Le caractère politique était plus net lors du na-kosuga, réunion de culture organisée au profit du Nobéré naba. Elle a beaucoup évolué depuis le début du siècle et actuellement elle revêt les caractères d'un ko-pusgha. A l'origine, chaque village (ou, peut-être, petit groupe de villages) cultivait un champ (na pougho) dont la récolte appartenait au Nobéré naba. Il ne reste plus qu'un champ actuellement qui se déplace sans cesse (en principe tous les trois ans) à l'ouest du canton, de Sonpissi jusque vers Gandatinga.

En 1966, le "champ du chef" était à Tentenga, à trois kilomètres à l'ouest de Passentenga. De très nombreux villageois de Passentenga, Donsin, Pissi, Burugna, Bakago, Togsé, Tewaka et Nobéré sont venus vers 13-14 heures, au début du mois de septembre, effectuer un deuxième sarclage du champ. Ils y ont été conviés par leurs chefs de village, tous

présents lors de la réunion de culture, eux-mêmes avisés par le Nobéré naba du jour et de l'heure de la réunion. Plus de deux cents personnes étaient rassemblées, et ont travaillé, encouragées par des tambourinaires. Le chef a offert de l'eau mélangée à la farine, un repas et de la kola. Les nakomsé n'ont pas participé aux travaux. Les villageois de Passentenga, village sur le territoire duquel se trouve le champ, ont assuré la récolte et le battage. Les serviteurs et les épouses du chef avaient préparé le sol et semé. Les habitants des villages plus éloignés, qui ne se sont pas rendus à la réunion de culture, devaient offrir du mil au Nobéré naba lors de sa fête familiale.

Les villageois de Bakago et Basbedo (à l'est de Nobéré) étaient, récemment encore, tout particulièrement chargés d'assurer le sarclage de la rizière du Nobéré naba, située dans un bas-fond proche de Bakago (serviteurs et épouses du chef effectuaient toutes les autres opérations culturelles). Ils ont cessé il y a trois ans.

### 3. Les manoeuvres agricoles

C'est un phénomène économique récent. Les premiers manoeuvres agricoles sont venus à Donsin vers 1961-1962.

Ils font partie de deux catégories de personnes. Certaines familles, au début de l'hivernage, ont des difficultés économiques, elles manquent de mil, ou ne parviennent pas à payer l'impôt. De l'argent est nécessaire sans délai. Les membres de la famille cultivent hâtivement leurs champs. Dès que l'essentiel du travail est terminé, fin juin ou début juillet, le chef de famille confie à son frère cadet ou son fils aîné le soin d'aller gagner de l'argent. Si la famille est petite, son chef lui-même peut quitter le village ; ses épouses et ses jeunes enfants s'occuperont de terminer les derniers sarclages. La migration de travail est ainsi liée à une nécessité économique. C'est, semble-t-il, le cas le plus fréquent. Parfois aussi, des chefs de famille, parmi les plus jeunes, ou des célibataires ayant achevé de sarcler leurs champs, errent de village en village à la recherche de travail. Avec l'argent acquis, tel veut acheter un habit, un autre s'offrir un vélo d'occasion, un troisième amasser le pécule nécessaire pour se rendre en Côte d'Ivoire. Dans les deux cas, l'absence est en général de courte durée : de une à trois ou quatre semaines maximum. C'est une migration de travail à caractère exceptionnel, qui correspond à un besoin précis. Elle ne se renouvelle pas, ou du moins cela n'est pas prévu. Quelques personnes sont cependant connues pour s'absenter tous les ans.

Les migrants sont en général membres des catégories les plus pauvres de la population et les moins bien intégrées dans la société villageoise. En fait, il est difficile de les caractériser. Ils vont toujours travailler dans des régions éloignées, où ils ne sont pas connus. Dans leur village, nul ne sait où ils se trouvent et ce qu'ils font (bien que le plus souvent on se doute du motif de l'absence). "On a la honte" d'être contraint de louer ses bras pour gagner de l'argent: "Si on porte une jolie chemise, on ne se vante pas de l'avoir empruntée".

A Donsin, il n'a pas été possible de dresser une liste exhaustive des hommes qui se sont absentés pour s'engager comme manoeuvres agricoles. Les quelques exemples décelés montrent qu'il ne s'agit jamais de nakom-sé et rarement de membres du groupe Bilgo.

Cette migration de travail est strictement localisée dans le temps: elle a lieu dans la deuxième moitié de la période de grande activité agricole, de mi-juin à mi-août. "Il y a un temps pour les manoeuvres agricoles. Ils ne vont pas tarder à venir", nous a-t-on dit le 16 juin 1968 à Donsin (trois manoeuvres seulement étaient déjà venus dans le village). Auparavant ils s'occupent de leurs propres champs.

Ce sont des facteurs économiques qui contraignent les manoeuvres à louer leurs bras. Ce n'est parallèlement que pour des raisons économiques impérieuses qu'ils sont recrutés. Le plus souvent il s'agit de sarcler les champs de mil (deuxième sarclage dans les champs de village, premier et deuxième sarclage dans les champs temporaires). Les manoeuvres sont appelés koadba (sing. kooda), c'est-à-dire "sarcleurs". On engage un manoeuvre parce qu'un des membres de l'exploitation a été malade et n'a pu travailler, parce qu'on a été obligé de s'absenter pendant plusieurs jours, à un moment crucial pour les cultures, parce que les conditions climatiques ont été très défavorables, que l'on ne parvient pas à s'occuper de tous les champs et que le temps presse. Ce sont toujours des facteurs accidentels. Mais tous concordent: il s'agit de lutter contre le temps, particulièrement dans les champs de brousse. On ne peut prévoir longtemps à l'avance que l'on pourra disposer de l'aide de manoeuvres. Ceux-ci arrivent un soir dans le village, demandent à un chef de famille de les héberger et font savoir qu'ils cherchent du travail. Ou bien on apprend que tel chef de famille a engagé un manoeuvre dont le travail se termine bientôt. Mais le plus souvent, les contacts entre les employeurs et les manoeuvres s'établissent sur les marchés. Ils se rendent ensemble sur le champ et en fonction de la nature du travail et de l'étendue de terres qui doit être cultivée, conviennent d'un prix. C'est un travail à la tâche. Le manoeuvre utilise son temps comme il l'entend. En général il travaille pendant de longues journées, car il a hâte de terminer (mais l'employeur contrôle son travail) afin de pouvoir s'engager ailleurs, la demande étant limitée dans le temps.

Le prix fixé varie selon le village (il est d'autant plus élevé que le village est isolé, loin des marchés et des routes) et le site du champ (il est plus élevé pour les champs éloignés et particulièrement les champs de brousse). La rémunération en argent correspond dans l'ensemble à un salaire journalier de 75 à 100 francs (au maximum). Le manoeuvre est logé et nourri.

En général, un ou deux manoeuvres sont engagés pour une période qui excède rarement sept ou huit jours (le plus souvent deux à quatre jours). En 1966, à Donsin, dix-huit chefs d'exploitation (dont une femme) ont engagé au moins une fois un manoeuvre, soit un chef d'exploitation (homme) sur trois. 1966 fut une année défavorable: les pluies ont été tardives, et de nombreux manoeuvres ont été recrutés. Selon les

villageois, leur nombre varie beaucoup d'une année à l'autre.

Les manoeuvres viennent des groupements voisins : Voko, Nobili, Djiba, Manga, Bindé. Ils n'ont jamais de relation de parenté avec leurs employeurs, mais parfois ils se connaissent. Les hommes de la région de Nobéré vont presque toujours s'engager dans la région de Pô ou au nord du Ghana, de préférence dans des exploitations mossi.

Un chef de famille de Donsin (véritable entrepreneur agricole, il possède une plantation au Ghana, où il a résidé longtemps, dont s'occupe un gérant) a recruté deux manoeuvres pendant tout l'hivernage et plusieurs manoeuvres temporaires. C'est un cas exceptionnel. Mais il permet de déceler l'utilité économique du recrutement de manoeuvres. En 1966, les champs de ce chef de famille s'étendaient sur 6,7 hectares : un vaste champ de brousse à Baraouélé représentait à lui seul 5,8 hectares. La famille comprend quatre personnes actives (soit une superficie cultivée par actif de 175 ares, ce qui est nettement supérieur à la superficie moyenne pour l'ensemble des exploitations qui ont un champ de brousse : 130-140 ares). Mais le chef de famille travaille peu ; il est sans cesse en voyage. Son fils (âgé de seize ans) et ses deux épouses s'occupent surtout des champs de village. Pratiquement, le champ de brousse est cultivé uniquement par les manoeuvres. Deux manoeuvres permanents et plusieurs manoeuvres temporaires ont été nécessaires pour mener à bien toutes les opérations agricoles sur moins de six hectares.

Bien que particulier, cet exemple montre que l'emploi pendant quelques jours d'un ou deux manoeuvres ne peut constituer qu'un appoint de forces de travail. C'est d'ailleurs ainsi qu'il est perçu par les villageois. Ceux-ci précisent que cet appoint est exceptionnel, demandé lorsque la situation est particulièrement grave ; il est destiné à "sauver" la récolte. Il apparaît cependant que quelques chefs de famille font tous les ans (les données recueillies sur les années antérieures sont très imprécises) appel à des manoeuvres, notamment dans le groupe des nakomsé (plus particulièrement les maîtres d'école coranique).

Il n'y a pas eu en 1966 de différence significative dans l'emploi de manoeuvres entre les groupes sociaux. Parmi les chefs de famille qui ont recruté au moins un manoeuvre, plus d'un sur deux (dix sur dix-huit) a un champ de brousse, alors qu'ils ne représentent que moins des 2/5e du nombre de chefs d'exploitation.

L'usage de recruter des manoeuvres salariés pour les activités agricoles a ses racines hors du milieu villageois. Il s'est développé surtout après l'accession de la Haute-Volta à l'indépendance, lorsque des fonctionnaires, commerçants, entrepreneurs de transport, à Pô et aussi à Nobéré, ont engagé des manoeuvres pour s'occuper soit des rizières ou jardins-vergers, soit des champs de mil ou d'arachide, qu'ils avaient entrepris d'exploiter, soutenus par les autorités administratives et les services agricoles.

A Pô, le mouvement s'est amplifié avec le déclin des activités économiques et commerciales avec le Ghana ; certains commerçants, transporteurs, se sont retournés vers les activités agricoles, utilisant régulièrement des manoeuvres. A Nobéré, il s'est appuyé sur le groupe des "gros musulmans", revenus de la Mecque, ou maîtres d'école coranique. Souvent dynamiques, ils investissent leur argent dans le petit commerce ou achètent du bétail. Mais leur puissance économique repose surtout sur les activités agricoles. Il en est de même pour quelques anciens combattants ou anciens migrants dont le séjour au Ghana ou en Côte d'Ivoire a été particulièrement bénéfique (ainsi l'exemple cité précédemment à Donsin).

Ces personnes, rares à Nobéré, plus nombreuses à Pô, gèrent parfois de véritables entreprises agricoles fondées, pour une part, sur une main d'oeuvre salariée.

Dans la région qui nous concerne, Nobéré a été le premier centre où se sont recrutés des manoeuvres. Le mouvement s'est diffusé ensuite dans tous les villages de la région. Il s'est appuyé sur une évolution économique générale qui a eu pour premier effet de rendre disponible un nombre croissant d'hommes. Cette évolution est caractérisée en premier lieu par la chute sensible des superficies cultivées en plantes commerciales, après l'accession de la Haute-Volta à l'indépendance. C'est un mouvement qui a affecté la majeure partie du pays et s'est prolongé pendant trois ou quatre années. Il a abouti évidemment à diminuer les ressources monétaires locales. Il a été relayé par le déclin des activités économiques et commerciales avec le Ghana, lié à la crise économique puis politique qui a affecté ce pays. Or ces activités représentaient une part fondamentale des ressources en argent des centaines de villageois, surtout des jeunes, qui tous les trois jours se rendaient au marché de Navrongo ou de Bwalga, échangeant bandes de coton, volailles, chèvres contre de la kola, des pagnes, des objets de quincaillerie divers, revendus avec profit sur les marchés mossi.

Ces deux mouvements d'ordre économique et commercial ont, dans l'ensemble, réduit les disponibilités monétaires des villageois. Payer l'impôt, acheter des vêtements ou un vélo, sont devenus moins aisés. Des hommes, de plus en plus nombreux, "cherchent de l'argent".

Par ailleurs, cette récession économique a eu pour effet également et pour les mêmes raisons, de développer sensiblement le mouvement de migrations de travail en Côte d'Ivoire (et dans une moindre mesure au Ghana) : 26 % de la population masculine de Donsin est ainsi absente (selon une enquête particulière menée sur les migrations en 1968). La perte d'une personne active est un grave handicap pour de nombreuses exploitations (rappelons qu'il y a en moyenne 3,3 personnes actives par exploitation dirigée par un homme), d'autant plus que les migrants sont les éléments les plus jeunes et les plus efficaces.

Il est possible enfin que la diminution des ressources monétaires traditionnelles ait incité certains villageois à cultiver de plus vas-

tes superficies en mil afin de disposer de surplus commercialisables. Peut-être l'extension des champs de brousse lui est-elle liée? (7) Cela n'a pu qu'aggraver le problème de la main-d'oeuvre à l'époque des sarclages.

Difficulté accrue de trouver localement de l'argent, insuffisance croissante de la main-d'oeuvre familiale pendant une période courte mais essentielle pour les cultures, tels sont les deux facteurs sur lesquels repose l'essor du salariat agricole. Ce sont des facteurs conjoncturels, qui pourraient, à moyen terme, se modifier.

Le mouvement a ensuite diffusé dans l'ensemble de la population. Il est tentant, lorsqu'on est surchargé de travail et que l'on craint de ne pouvoir l'achever à temps, de faire appel aux manoeuvres que l'on rencontre sur les marchés ou qui travaillent dans le champ du voisin. Il ne semble pas que le chef de famille établisse un lien économique entre le surcroît de récolte dû à l'emploi de manoeuvres et le coût de cet emploi. Il cherche avant tout à assurer la récolte. C'est une nouvelle forme de lutte contre les conditions climatiques et le temps.

Le recrutement de manoeuvres salariés témoigne de la précarité économique de la région. La plupart des manoeuvres sont eux aussi chefs (ou membres) d'exploitations dans leur village, qui n'est jamais très éloigné, où les conditions climatiques sont semblables. Ils sont soumis aux mêmes contraintes et difficultés que leurs employeurs. Les manoeuvres temporaires ne pourront jamais représenter qu'une fraction marginale, la plus défavorisée, de la population. Leur existence est significative de l'incapacité des réunions de culture traditionnelles à s'adapter aux nouveaux types de rapports sociaux qui se sont établis entre les individus et les familles, et aux conditions économiques modernes, dominées par la nécessité de se procurer de l'argent.

Le salariat agricole ne peut, dans l'état actuel des choses, devenir un élément économique stable et structuré que dans le cadre du développement, prévisible mais à une échelle modeste, des entreprises agricoles qui sont à son origine.

Néanmoins, l'emploi de manoeuvres temporaires par les villageois a une efficacité économique certaine : pour l'employeur qui "sauve" ou du moins améliore sa récolte, pour l'employé qui obtient la somme d'argent indispensable. Sur un plan plus général, il contribue certainement à augmenter la production, si peu que ce soit, à assurer une relative circulation monétaire, à favoriser l'introduction de nouveaux biens et à développer de nouveaux types de rapports entre les hommes et l'argent, et entre les hommes eux-mêmes.

## Notes

1. Les enquêtes minutieuses menées par J.M. Kohler dans la région de Samba montrent que le paysan mossi consacre environ huit cents heures de travail à ses champs (la superficie moyenne cultivée est d'environ un hectare par actif). Une enquête en cours dans la région de Koupéla (J. P. Lahuec) devrait également montrer que le paysan mossi consacre plus de temps aux activités agricoles que cela n'était en général estimé.
2. Dans cette perspective, la lutte menée souvent par les agronomes contre le "goulot d'étranglement" des sarclages ne peut se limiter à un problème de productivité du travail et de mécanisation. Ce sont les rapports entre le paysan mossi et le sol, sur le plan psychologique, qui doivent d'abord se transformer. Quel contraste entre la "soif" d'espace et la précipitation du paysan mossi au moment des semences, et la pondération, la sûreté du jugement, synonymes d'efficacité, de quelques uns de ses voisins (Bobo, Kaséna notamment). C'est un signe qui ne trompe pas sur le degré de maîtrise de l'ensemble des conditions de la vie agricole et sur le caractère réellement "paysan" d'une société.
3. Une étude est en cours sur les migrations mossi en pays gurunsi. Toutes les données recueillies ne sont pas encore exploitées. Les causes de cette migration (qui ont varié dans le temps) et du retour (très fréquent) en pays mossi après deux ou trois dizaines d'années d'absence sont nombreuses et liées à des facteurs variés. Celles présentées ci-dessus apparaissent d'ores et déjà fondamentales.
4. L'enquête la plus sérieuse en ce domaine, en pays mossi, est celle menée par J.M. Kohler dans la région de Samba (où le sosoaga correspond au ko-pusgha de la région de Nobéré).
5. J.M. Kohler a pu évaluer que le sosoaga coûtait environ 65 francs CFA par personne au bénéficiaire.
6. Mais le fils aîné du chef de village et le chef des nakomsé ont depuis organisé des invitations de culture (ko-pusgha).
7. A Donsin, aucun signe matériel, notamment le nombre de bovins ou de vélos, principaux objets qui consacrent la réussite, ne permet de déceler une plus grande aisance économique de ceux qui ont un champ de brousse à Baraouélé. Peut-être est-ce parce que la colonisation des terres de Baraouélé est trop récente.



## Chapitre VII

### LE TERROIR DE DON SIN

Sans préjuger de ses caractères, le terroir de Donsin a été défini au début de ce travail de façon très générale comme l'ensemble des terres exploitées par les villageois, cultivées ou en jachère. L'analyse des principales composantes des structures agraires villageoises permet maintenant d'en dégager les traits majeurs.

L'espace villageois se décompose en plusieurs aires géographiques caractérisées par des types de champs. Selon leur site par rapport à l'habitat, la nature des cultures, le rythme d'utilisation et le mode de refertilisation du sol, la dimension des parcelles, trois types de champ s'individualisent.

Les champs de case ceignent les habitations. Ils sont permanents (du moins le sol est exploité tant que l'habitation ne se déplace pas), fumés volontairement, de petite dimension et cultivés en maïs et mil rouge. Avec les villageois, on peut distinguer le kamanga, parcelle de maïs autour des cases, et le kyenkyengho, champ de mil rouge. Ils n'ont cependant qu'une réalité géographique floue.

Les champs proches sont caractérisés par l'alternance, dans les mêmes parcelles, de l'arachide (et du pois) et du petit mil, entrecoupée de courtes périodes de repos. Dans l'espace, ils sont juxtaposés à de nombreux champs personnels. Ils ne bénéficient pas de fumure animale volontaire, mais ils profitent de la fumure spontanée liée à l'habitat ; les bovins sont parfois parqués en hivernage dans les parcelles en jachère. Ils cernent les champs de case : lorsque l'habitat est desserré, ils se relient directement à une habitation : lorsqu'il est groupé, ils sont rejetés à la périphérie d'un ensemble de champs de case.

Champs de case et champs proches, forment l'aire des champs de village.

Les champs temporaires se dispersent à la périphérie, isolés, ou par blocs ou grappes. Ils sont cultivés en petit mil et sorgho blanc. La fertilité du sol se reconstitue lors de longues jachères. Une partie

des champs temporaires peut être incluse dans l'aire habitée. Les autres sont plus ou moins distants ; ils sont en général plus grands. Récemment, nombre d'entre eux ont été abandonnés au profit d'un champ de brousse à Baraouélé.

La vaste dimension des champs de brousse, leur site aux marges du terroir (ou hors du terroir traditionnel, comme à Baraouélé) où les domaines agricoles de villages voisins s'interpénètrent, montre qu'il s'agit d'un sous-type particulier des champs temporaires.

Dans le paysage cependant, l'espace exploité par les villageois de Donsin regroupe essentiellement deux grandes unités.

Une vaste clairière, dans laquelle se dispersent et se déplacent les enclos familiaux, est totalement cultivée dans sa partie centrale; elle est parsemée de jachères, qui deviennent peu à peu prédominantes à la périphérie. Elle porte partout les marques des activités actuelles, ou récentes, des villageois. Elle est contrôlée sur le plan religieux. Sa forme et sa dimension peuvent se modifier dans le temps, selon l'évolution démographique. Elle peut se fragmenter : une nouvelle aire habitée et cultivée se développe à Yamé. Vers le sud et l'ouest, elle se juxtapose à des clairières semblables organisées autour d'autres essaims d'habitations.

L'aire habitée de Donsin (y compris Yamé) rassemble 64 % des terres cultivées. Ce pourcentage est particulier à Donsin. Il est lié à l'étendue des terres disponibles autour de chaque enclos familial et pour l'ensemble du village. Par là, il dépend du degré de dispersion de l'habitat et de la densité de population. Il varie d'un village à l'autre et, à l'intérieur d'un même village, d'un groupe géographique d'enclos familiaux à un autre. En liaison avec la mobilité de l'habitat, il évolue sans cesse dans le temps.

Cette aire habitée s'oppose vers l'est et le nord à une étendue de terres inhabitées portant une végétation naturelle plus ou moins arbustive et dense, trouée de petites clairières de culture qui glissent, se développent, puis disparaissent. Aux marges du terroir, rien ne distingue les clairières cultivées par les villageois de Donsin de celles qui le sont par d'autres villages. Cette aire périphérique s'étendue récemment, par-delà Burugna, à Baraouélé. Les champs exploités par les villageois de Donsin n'y sont pas seuls.

Cette division de l'espace villageois est fondamentale. Elle est l'expression concrète de deux types différents de rapports entre l'homme et le sol.

Les terres proches de l'habitat sont fumées et cultivées avec soin, l'exploitation est permanente ou semi-permanente (une courte jachère complétant une fumure insuffisante). L'espace est mesuré, l'homme s'efforce de l'utiliser au mieux.

A la périphérie du village, la terre est abondante. L'exploitant espère compenser, et au-delà si les conditions climatiques sont favorables, le caractère très sommaire de ses techniques culturales, en ensemençant de vastes superficies. Épuisé, le sol est abandonné pendant une longue période.

Cette opposition se prolonge sur le plan religieux : l'aire habitée est le tempeleem, espace contrôlé, union intime de la terre et des hommes descendants du premier occupant, morts et vivants ; l'aire périphérique est le weogho, la "brousse", domaine de génies capricieux.

Avant l'arrivée des nakomsé actuels, il y avait une parfaite identité entre cet espace villageois et un groupe social, celui des descendants de Koué, fondateur du village. Le terroir de Donsin était le domaine foncier du groupe Bilgo, l'ensemble des terres exploitées au long des siècles par les membres du groupe. Les droits acquis sur le sol, par le défrichement, ne pouvaient être mis en cause. Aux étrangers originaires du groupement de Nobéré n'étaient accordés que des droits d'usage précaire, car "ils ont leur soolem". Seuls les étrangers venant de loin, ayant rompu avec leur famille d'origine, avaient un accès permanent au sol.

Usant de leur statut politique, social, religieux, les nakomsé ont ignoré les droits antérieurs sur le sol. Ils ont considéré comme leurs les terres qu'ils mettaient en culture. Il y eut deux domaines fonciers, dont l'un se constituait progressivement au détriment de l'autre. Chacun était le domaine exclusif du déplacement des habitations et des champs de l'un des groupes sociaux du village.

Mais le fossé social, politique, religieux entre les deux groupes se comble. Leurs enclos familiaux se mêlent dans l'espace, leurs domaines cultivés dans l'aire habitée s'enchevêtrent, tandis que l'espace foncier des nakomsé cesse de s'étendre, que les groupes se confient des droits d'usage du sol et que leurs champs de brousse à Baraouélé sont contigus. Une communauté villageoise se constitue.

Dans le cadre de la région de Nobéré, le terroir de Donsin est certainement unique. Il est l'expression d'un jeu complexe de relations, profondément marquées par le passé, entre un groupe d'hommes et le sol. Un faisceau de facteurs concourt à son originalité : le site naturel du village, son importance démographique, sa structure sociale, politique, religieuse, elle-même enracinée dans un passé historique particulier. Chacun d'eux transparait dans la répartition des enclos familiaux dans l'espace, la structure géographique de l'espace villageois, l'intensité du système de culture. Le paysage agraire est très varié d'un village à l'autre, selon la situation locale. Mais il s'agit plus d'adaptations que de contrastes. Au-delà de cette diversité, l'aspect des villages et de leurs terroirs dans la région de Nobéré, notamment à Donsin, est étroitement lié à deux facteurs : la proximité de la Volta rouge et la densité de population.

Les villages qui bordent directement les terres abandonnées de la vallée de la Volta rouge déclinent tous sur le plan démographique, par suite surtout du départ de nombreux chefs de famille. L'habitat tend à se grouper et à glisser peu à peu vers l'est, à s'éloigner de la vallée (ainsi à Passentenga et Burugna). A l'ouest, les terres cultivées autour de l'habitat se fractionnent, se contractent puis disparaissent ; par contre elles s'étendent vers l'est. Toutes les structures villageoises sont profondément perturbées, notamment par la baisse des effectifs numériques des divers groupes sociaux, l'émigration d'une partie notable de la population en pays gurunsi (sans tenir compte des migrations en Côte d'Ivoire et au Ghana) et le déplacement progressif de l'espace agricole.

Avec les villages situés immédiatement en arrière d'eux, en direction du plateau, ils partagent deux particularités importantes, liées au mouvement d'abandon de la vallée. Ils comportent un nombre élevé d'étrangers venus récemment de villages actuellement abandonnés : à Passentenga, Burugna, Donsin, Bakago, les étrangers installés il y a moins de vingt ans représentent 15 à 20 % de la population villageoise; ils ne sont que 5 à 10 % à Dissomey et Koakin, villages du canton de Djiba. L'intégration de ces étrangers a des effets diffus sur de nombreux aspects des structures agraires villageoises, notamment par l'intermédiaire de l'extension des aires cultivées et la multiplication des prêts de terres (1).

Seuls ces villages proches de la vallée participent actuellement, de façon notable, au mouvement de recolonisation des terres abandonnées. La structure géographique de leur terroir en est profondément modifiée : environ 50 % des chefs de famille de Passentenga, Burugna et Donsin exploitent des champs hors de l'aire habitée (weogho pougho); à Bakago ils ne sont plus qu'un sur quatre; à Dissomey et Koakin moins de un sur dix.

La densité de population a des effets tout aussi nets. Dans les villages situés près des terres abandonnées de la vallée, ces effets se confondent en partie avec ceux nés du site de l'habitat. Nous avons noté que les hommes sont d'autant plus nombreux que l'on se dirige vers le sommet du plateau. Dans l'ensemble, plus la population est dense, plus l'habitat tend à se disperser et à se stabiliser (à Donsin, Passentenga, Burugna et Bakago, cinq à six habitations sur dix ont été construites il y a moins de vingt ans ; à Dissomey et Koakin, le rapport est de trois à quatre sur dix) (2), plus les domaines agricoles familiaux sont groupés autour des habitations, tandis que la part des champs permanents et surtout semi-permanents s'accroît. Le paysage agraire se transforme, le système de production évolue (le mil rouge, caractéristique des terres proches de l'habitat, prend une place croissante dans l'ensemble des cultures vivrières), le terroir devient, pour l'essentiel, la juxtaposition de domaines agricoles familiaux.

Dans la région de Nobéré, le paysage agraire se transforme sensiblement à mesure que l'on s'éloigne du "front" du peuplement face à la

Volta rouge et que l'on pénètre dans les aires densément peuplées du sommet du plateau de Manga. Il n'y a pas de "terroir-type".

L'étude de Donsin apporte cependant une belle illustration des faits majeurs qui caractérisent les structures agraires dans la région de Nobéré : les divers types de champs, l'incapacité de maintenir la fertilité du sol et la nécessité de laisser les terres en repos pendant une période plus ou moins longue, la mobilité de l'habitat, la division de l'espace villageois en deux aires qui traduisent, dans l'espace, deux types différents de rapports entre l'homme et le sol, la faible utilité du bétail sur le plan agricole, l'emprise foncière très ferme des lignages fondateurs sur le sol, sont parmi les plus importants.

L'étude de Donsin permet également de saisir l'état de crise profonde du système agraire mossi dans la région de Nobéré et l'étrange apathie manifestée par les villageois sur le plan économique. On peut estimer qu'au moins une année sur trois, la récolte de mil et sorgho ne parvient pas à couvrir les besoins élémentaires de la population. A partir de mai, parfois plus tôt, le villageois est contraint d'accorder une place plus grande dans son alimentation aux produits de la cueillette et de réduire le nombre de ses repas. Il est rare qu'une récolte assure une aisance sans souci et permette de dégager des surplus vivriers. La moindre dépense en argent pose un problème. Rassembler le montant de l'impôt (environ huit cents francs CFA pour chaque personne de quatorze à soixante ans) est réellement une tâche difficile.

La vente d'une partie de l'arachide récoltée (au total treize hectares d'arachides ont été cultivés en 1966 à Donsin) permet, au début de la saison sèche, d'assurer de dignes funérailles à un père ou une mère décédés, de rendre visite aux (futurs) beaux-parents, d'acheter un pagne à l'épouse. L'impôt vient plus tard (vers mars-avril). Alors le village s'agite et se lamente. Tel envoie d'urgence un message à son fils en Côte d'Ivoire ; un autre vend une chèvre, quelques poulets ; un troisième achète des noix de kola à Bwalga ou Navrongo (Ghana) qu'il revend sur les marchés de Nobéré, Pissi ou Guiba ; un quatrième rend visite à son "petit frère", fonctionnaire ou commerçant à Pô ou Ouagadougou, ou va louer son travail dans quelque centre urbain. En juin, l'Administrateur devient pressant. Il ne reste plus alors qu'à vendre quelques tines de mil, s'il en reste, ou à s'engager dans les cantons voisins pour sarcler les champs.

On peut noter qu'aucun villageois n'a choisi de se procurer des ressources monétaires par l'intermédiaire d'une activité artisanale quelconque. De nombreux jeunes gens et jeunes adultes font volontiers un peu de commerce qui n'apporte cependant que des ressources bien faibles. On n'hésite pas à parcourir à vélo plus d'une centaine de kilomètres (jusqu'au nord du Ghana) et consacrer plusieurs journées à une activité commerciale dont le bénéfice global ne dépasse pas, bien souvent, deux ou trois centaines de francs. Tous les villageois résistent vivement aux initiatives venues de l'extérieur pour susciter le déve-

loppement de la culture du coton. Il est vrai qu'on constate en général que moins le système agricole est efficace, plus les efforts des villageois sont réservés aux cultures vivrières.

En définitive, les villageois ont manifestement choisi la migration de travail à l'étranger et le salariat agricole pour résoudre les problèmes économiques qui se posent à eux. La première solution est une solution de facilité et elle est dangereuse : si le mouvement d'émigration des jeunes prend trop d'ampleur, et c'est déjà partiellement le cas à Donsin, il ne pourra qu'altérer profondément la vie sociale et agricole du village, tandis que son efficacité économique est médiocre (3). La deuxième solution a des effets contradictoires : gain de quelque argent, mais aussi abandon temporaire de l'exploitation pendant une période cruciale pour les cultures. Elle trouve très vite ses limites. L'une et l'autre représentent une fuite devant les problèmes locaux. La société s'est engagée dans une impasse.

A travers cette étude des divers aspects des structures agraires villageoises et des facteurs qui contribuent à les façonner, on ressent presque jusqu'au malaise l'impression que le système agricole mosi dans la région de Nobéré n'est pas, structurellement, adapté aux conditions locales nées de la densité de la population et aux contraintes qui en découlent, tandis que les valeurs essentielles de la société, à caractère social et politique, délaissent, pour une grande part, ce qui concerne les relations entre l'homme et le sol et détournent l'attention et les efforts des villageois des problèmes posés par la production agricole dans le contexte naturel et humain local.

L'homme paraît impuissant à utiliser toutes les possibilités qui s'offrent à lui. L'élevage n'est que peu intégré dans le système agricole. Le bétail, en ce qui concerne la fumure, est mal utilisé. Or une association plus étroite de l'agriculture et de l'élevage est certainement une des voies les plus sûres pouvant mener au développement économique dans la région de Manga et particulièrement à Donsin où les terres disponibles ne manquent pas. Le plus souvent, les bas-fonds restent inexploités, sauf à proximité immédiate de l'habitat. Aucun n'est aménagé. Les aires à vertisol, à l'est du village, pourraient être d'excellentes terres à coton et sorgho, sous réserve d'une maîtrise de l'eau, de façons culturales améliorées, et aussi d'un outillage mieux adapté. Les champs y étaient relativement nombreux il y a quinze ou vingt ans (ainsi que le montrent les photographies aériennes). Depuis, ils ont tous été transférés à Baraouélé. Dès que cela est apparu possible, les villageois ont préféré exploiter des sols moins bons, mais plus faciles à travailler bien que plus éloignés, et surtout abondants, ce qui autorise un rythme d'exploitation du sol plus rapide. Entre le facteur "espace" et le facteur "travail" accompagné d'un contrôle accru du milieu naturel, le choix du paysan est clair. Pour une part, l'installation de nombreux Mossi en pays gurunsi résulte de ce même choix. La mobilité de l'habitat ne fait que traduire la démission du villageois devant les conditions offertes par le milieu naturel : incapable de maîtriser l'espace villageois, il n'a su que partiellement s'y fixer.

Certaines façons culturales, la part des champs permanents et semi-permanents, témoignent certes que le système agricole est relativement intensif. Mais ceci reste sommaire et surtout instable. Dès que les conditions s'y prêtent (ainsi l'accès aux terres "neuves" de Baraouélé), le villageois retourne à des techniques culturales extensives qui, en définitive, paraissent beaucoup mieux en harmonie avec les conditions générales de la vie agricole (dispersion et mobilité de l'habitat, système foncier, outillage agricole notamment).

L'influence de la densité de population sur le paysage agraire villageois dans la région de Nobéré et Manga paraît montrer que ce n'est qu'au-delà d'un certain seuil de densité de population que les villageois adoptent, plus ou moins de bon gré, des pratiques culturales et des attitudes significatives d'un contrôle plus étroit des facteurs de la production agricole. Parmi les plus importantes, citons : des techniques de surveillance du bétail et de refertilisation du sol plus efficaces, une discipline collective plus stricte permettant le développement de la culture du coton autour des enclos familiaux, l'ébauche d'un assolement des terres qui cernent les champs de village, un habitat plus desserré et aussi plus stable.

La "clef" de cette discordance n'est-elle pas dans la nature et la mise en place du peuplement ? A l'origine, la région de Manga était certainement occupée par des Gurunsi (seuls ou mêlés à des Bisa) (4). Ils ont été rejoints par des Mossi venant de Tenkodogo puis de Ouagadougou, ont co-habité avec eux pendant une longue période, avant d'être chassés sur la rive droite de la Volta rouge. Cependant, certains sont probablement restés sur place et ont adopté depuis les traits culturels mossi. Plus récemment, les nombreux esclaves des nakomse actuels étaient surtout Gurunsi. Ils s'occupaient des champs et du bétail de leurs maîtres. Il nous paraît évident que le système agraire mossi dans la région de Nobéré présente, parfois déformés ou altérés, nombre de traits caractéristiques du système agraire gurunsi, tel qu'il devait être pratiqué à l'origine à Nobéré et tel qu'on le retrouve actuellement sur l'autre rive de la Volta rouge. La présence d'un troupeau bovin domestique, l'importance accordée aux champs de brousse sont les traits les plus nets.

Si l'on compare trait par trait les systèmes agraires à Guiaro (cercle de Pô) par exemple et à Nobéré, on constate que, dans l'hypothèse où il y a eu effectivement une étroite parenté entre eux à l'origine, l'évolution a été dans le sens d'une dégradation du système à Nobéré. Nombre de traits des structures villageoises gurunsi dans la région de Guiaro montrent qu'il s'agit d'une véritable société paysanne, ancrée à son terroir et profondément attachée à des valeurs liées à la terre et à l'activité agricole. Les exemples ne manquent pas (5) : la stabilité absolue de l'habitat (indépendamment de son extension) et son corollaire, l'exploitation permanente du sol autour de chaque ferme ; l'existence autour de l'habitat d'un véritable champ d'autels divers qui lient étroitement les villageois au sol, à leurs ancêtres, aux éléments majeurs du milieu naturel local (marigots, collines) ; le tas de fumier (fumure domestique et animale) devant chaque ferme, véritable tertre

artificiel qui peut atteindre plusieurs mètres de hauteur, promu au rôle de symbole de l'ancienneté, de la prospérité, de la cohésion familiale; les liens quasi-affectifs qui unissent les hommes et les troupeaux bovins ; l'importance de l'ardeur au travail et de sa qualité dans le comportement social des villageois.

Pourquoi ces traits auraient-ils disparu à Nobéré ? Parmi les immigrants mossi venus rejoindre et submerger les populations locales à Nobéré, les plus nombreux, et ceux dont l'influence a certainement été la plus forte, se rattachent directement à la famille royale de Ouagadougou. Ce sont des nobles, très attachés aux valeurs politiques et sociales et peu intéressés par les problèmes agricoles (ceci est tout à fait net pour le groupe des nakomsé actuels) : produire du mil, élever du bétail sont des tâches ingrates qu'il convient d'imposer de préférence aux autres.

Mais aussi on ne peut manquer de songer aux nouvelles hypothèses avancées par M. Izard en ce qui concerne l'origine des Mossi : un peuple de tempérament guerrier, volontiers vagabond, dont la "racine" serait très loin au nord-est, dans les zones sahéliennes, qui aurait constitué un chapelet de royaumes "proto-mossi" de part et d'autre du fleuve Niger, avant de descendre (au moins une partie d'entre eux) jusqu'au niveau de Gambaga (Ghana), où était fixée jusqu'à présent l'origine des Mossi, puis de remonter vers le nord et s'installer définitivement dans son cadre territorial actuel.

Cette lointaine origine, dans des aires où l'espace ne manque pas et où les conditions naturelles imposent un système agricole très extensif, pourrait expliquer, au moins en partie, le faible intérêt que portent les Mossi aux faits agricoles. Le système agraire dans la région de Nobéré serait ainsi une cote mal taillée, résultat de l'influence réciproque de deux civilisations agraires contrastées, l'une de type gurunsi, autochtone, l'autre proprement mossi, importée et imposée.

Les nuances parfois importantes que présentent le paysage et les sociétés villageoises dans l'ensemble du pays mossi, les réactions différenciées des paysans aux problèmes économiques et sociaux actuels ne sont ainsi peut-être, pour une part, que l'expression d'un équilibre, toujours original et parfois instable (ou rendu instable récemment par le nombre et l'importance des problèmes qui se posent à la société), établi entre les structures politiques, sociales, économiques de la société immigrante et celles des diverses populations locales (bisa, gurunsi, ninisi, etc.).

Ces considérations générales sur le système agricole mossi ne sont-elles pas vaines, à propos de Donsin ? La proximité des terres abandonnées de la vallée de la Volta rouge fait planer sur le village et ceux qui ont le même site géographique une lourde menace pour l'avenir. D'une part, il est certain que les facteurs sanitaires ont joué un rôle important dans l'abandon de la vallée : la proximité de l'eau (Volta rouge et principaux affluents), l'étendue et la densité de la brousse favorisent le développement et le déplacement de nombreux vecteurs de

maladie, notamment l'onchocercose. Les longues heures passées par les villageois de Donsin en hivernage à Baraouélé pourraient compromettre leur état sanitaire. D'autre part, le mouvement de recul de l'habitat face à la vallée se poursuit encore actuellement : Passentenga et Burugna qui "protègent" Donsin de la brousse sont en voie d'abandon (plus du cinquième de la population de ces deux villages s'est installée en pays gurunsi). L'existence même de Donsin pourrait être mise en cause si le village parvenait à son tour "en première ligne" face à la vallée déserte. Le village s'apprête peut-être à vivre un drame.

#### Notes

1. Dans son étude sur les structures foncières mossi, J.L. Boutillier (6) a noté une relation entre une densité de population élevée et un fort pourcentage de terres prêtées. La relation n'est certainement pas simple. D'autres facteurs interviennent, qu'ils agissent directement, ou qu'ils soient liés eux-mêmes à la densité de population. Leurs effets peuvent se conjuguer ou s'opposer à ceux du grand nombre des hommes. Dans la région de Nobéré, il ne paraît pas évident a priori (nous n'avons pas de données précises) que le pourcentage de terres prêtées croisse avec la densité de population. Les aires peu peuplées attirent plus que les autres les "étrangers" (nous avons noté le mouvement diffus de population du sommet du plateau vers ses marges) ; la terre n'est pas rare, l'habitat est plus mobile, les champs temporaires, vastes et plus nombreux se déplacent sans cesse, le régime des prêts de terres est plus souple. La densité de population n'est qu'un des facteurs agissant sur le système de tenure des terres ; ses effets sont hétérogènes selon le contexte régional et local.
2. Le nombre plus élevé d'habitations récentes à Donsin et dans les villages qui l'entourent est cependant dû en partie à la proportion plus importante d'étrangers installés depuis peu de temps dans le village.
3. Cf. G. Rémy, "Les migrations de travail dans la région de Nobéré" Cahiers ORSTOM, Série Sciences Humaines, 5 (4), 1968.
4. Sans tenir compte ici du problème posé par la présence de Ninisi.
5. Une étude a été menée en 1968 sur les structures agraires gurunsi et mossi dans la région de Guiaro. Ses résultats sont en cours d'exploitation.



## Bibliographie

1. ALEXANDRE, R.P. La langue moré. Mémoire de l'I.F.A.N. n° 34, 1953.
2. Coutumier mossi. Document dactylographié. Mission catholique de Manga, 1950.
3. BARLET, P. "La Haute-Volta. Essai de présentation géographique", Etudes Voltaïques 3, 1962.
4. BEGUE, L. Contribution à l'étude de la végétation forestière de Haute-Côte d'Ivoire. Paris, Larose, 1959.
5. BINGER, Cap. Du Niger au Golfe de Guinée, par le Kong et le Mossi. Paris, Hachette, 1892, 2 tomes.
6. BOUTILLIER, J.-L. "Les structures foncières en Haute-Volta", Etudes Voltaïques 4, 1964.
7. DEREAL, Y. Données hydrogéologiques de base pour l'équipement de cinq cercles dans le sud de la Haute-Volta. République de Haute-Volta, D.G.M., BURGEAP, 1964.
8. (Haute-Volta) - Direction des Services Agricoles. Programme de développement rural en pays mossi. Deuxième phase (1965-1967). 1964.
9. DUBOURG, J. "La vie des paysans mossi. Le village de Taghalla", Cahiers d'Outre-Mer 40, oct.-déc. 1957.
10. DUCELLIER, J. Contribution à l'étude des formations cristallines et métamorphiques du centre et du nord de la Haute-Volta. Mémoire B.R.G.M. n° 10, 1963.
11. GAUTIER, E.F. L'Afrique noire occidentale. Esquisse des cadres géographiques. Paris, Larose, 1935.

12. IZARD, M. Introduction à l'histoire des royaumes mossi. Paris/Ouagadougou, C.N.R.S./C.V.R.S., 1970, 2 tomes.  
Recherches Voltaïques n° 12 et 13.
13. KABORE, V.G. Organisation politique traditionnelle et évolution politique des Mossi de Ouagadougou. Paris/Ouagadougou, C.N.R.S./C.V.R.S., 1966.  
Recherches Voltaïques n° 5.
14. KALOGA, B. Reconnaissance pédologique des bassins versants des Voltas blanche et rouge. République de Haute-Volta, D.G.R. - ORSTOM, 1963.
15. KALOGA, B. "Etude pédologique des bassins versants des Volta blanche et rouge en Haute-Volta", Cahiers ORSTOM, Série Pédologie, volume 4, fascicules 1 et 3, 1966.
16. KLEIN, J.C. Etude hydrologique de bassins représentatifs dans le sud-est de la Haute-Volta (région de Manga). Rapport définitif (1963-1965). République de Haute-Volta, ORSTOM, 1967.
17. KOHLER, J.-M. Activités agricoles et transformations socio-économiques dans une région de l'Ouest mossi. Ouagadougou, ORSTOM, 1965, multigr.
18. id. Fasc. 2. Le système de production et le régime foncier.(1)
19. KOHLER, J.-M. Notes historiques et ethnographiques sur quelques commandements de l'Ouest mossi (Haute-Volta). Paris, ORSTOM, 1967.
20. LAMBERT, Cap. Le pays mossi et sa population. Etude historique, économique et géographique, suivie d'un essai d'ethnographie comparée. 1907, ms.  
Archives du C.V.R.S.
21. LE COCHEC, F. L'agriculture mossi et ses possibilités actuelles d'amélioration. Saria, 1959, multigr.
22. MARC, L. "Notes sur la géographie du Mossi", La Géographie 19, 1909.
23. MARC, L. Le pays mossi. Paris, Larose, 1909.
24. MEYNIER, A. Les paysages agraires. Paris, Armand Colin, 1958.
25. MONTEIL, P.-L. De Saint-Louis à Tripoli par le Lac Tchad. Paris, Alcan, 1894.
26. GUEDRAOGO, J. "La propriété foncière chez les Mossi", Notes Africaines 50, avril 1951.

27. PAGEARD, R. "Recherches sur les Nioniossé", Etudes Voltaïques 4, 1963.
28. RANDAU, R. "Au pays des Mossi", Bulletin de la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord 139, 1934.
29. RICHARD-MOLARD, J. Problèmes humains en Afrique Occidentale. Paris, Présence Africaine, 1958.
30. ROUAMBA, P. T. Yaoghin. Etude d'un terroir villageois en pays mossi (Haute-Volta). s.l.n.d., ms.
31. SAGATZKY, J. Notice explicative sur la feuille Tenkodogo Est. Carte géologique de reconnaissance au 1/500 000. Dakar, Gouvernement général de l'A.O.F., 1950.
32. SAUTTER, G. "A propos de quelques terroirs d'Afrique occidentale. Essai comparatif", Etudes rurales 4, janv.-mars 1962.
33. SAUTTER, G.; PELISSIER, P. "Pour un atlas des terroirs africains", L'Homme 4 (1), janv.-avril 1964.
34. SKINNER, E.-P. "Labour migration and its relationship to socio-cultural change in Mossi society", Africa 30, oct. 1960.
35. SKINNER, E. P. "The diffusion of Islam in an African society", Annals of the New York Academy of Sciences 96, janv. 1962.
36. SKINNER, E. P. The Mossi of the Upper Volta. The political development of a Sudanese people. Stanford University Press, 1964.
37. TAUXIER, L. Le Noir du Soudan. Pays Mossi et Gourounsi. Paris, Larose, 1912.
38. VOULET, Cap. "Au Mossi et au Gourounsi", Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris 19 (11), 1897.
39. ZAHAN, D. "L'habitation mossi", Bulletin de l'I.F.A.N., Série B, 12, janv. 1950.

(1). Le travail de J.-M. Kohler, présenté sous les numéros de renvoi bibliographique 17 et 18, a été publié dans sa version définitive en 1971.

KOHLER, J.-M. Activités agricoles et changements sociaux dans l'Ouest-Mossi (Haute-Volta). Paris, ORSTOM, 1971.  
Mémoires ORSTOM n° 46.



Gérard REMY, né en 1939. Licencié en géographie. Docteur de troisième cycle en géographie (E.P.H.E., 1964) avec Yobri. Etude géographique du terroir d'un village gourmantché de Haute-Volta, étude publiée sous ce titre dans la collection Atlas des structures agraires au Sud du Sahara (Mouton, 1968). Chef de travaux à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, détaché à l'ORSTOM (maître de recherches). Affecté au Centre ORSTOM de Ouagadougou de 1966 à 1970. Chargé d'un programme de recherches sur les structures agraires mossi et gurunsi, puis sur les migrations rurales mossi. Ce dernier programme se poursuit actuellement dans le cadre d'une convention passée entre le Gouvernement de la Haute-Volta et l'ORSTOM. En préparation : Peuplement et structures agraires dans la région de Guiaro (Cercle de Pô).

Sous presse, dans la collection Travaux et Documents de l'ORSTOM: Les mouvements de population mossi. Mise au point bibliographique.



## COLLECTION RECHERCHES VOLTAIQUES

### Fascicules parus (ancienne série)

1. Michel IZARD. Traditions historiques des villages du Yatenga. 1-Cercle de Gourcy. 1965, 226 p., carte h.-t. (épuisé)
2. Soeur Jean-Bernard. Les Bisa du Cercle de Garango. 1966, 252 p., figures, cartes et planches h.-t. (épuisé)
3. Pierre ILBOUDO. Croyances et pratiques religieuses traditionnelles des Mossi. 1966, 112 p. (épuisé)
4. Charles LAMOTHE. Esquisse du système grammatical lobi. 1966, 168 p., carte h.-t. (épuisé)
5. Gomkoudougou V. KABORE. Organisation politique traditionnelle et évolution politique des Mossi de Ouagadougou. 1966, 224 p., figure h.-t. (épuisé)
6. Junzo KAWADA. Rapport de mission dans le Cercle de Ziniaré. 1967, 90 p., figures et planche h.-t. (épuisé)

### Fascicules parus (nouvelle série)

7. Françoise IZARD (en coll. avec Michèle d'Huart et Philippe Bonnefond). Bibliographie générale de la Haute-Volta 1956-1965. 1967, 300 p. 10 F.
8. Colloque sur les cultures voltaïques (Sonchamp, 6-8 décembre 1965), avant-propos de Guy Le Moal. 1967, 188 p. (épuisé)

9. Jean HOCHET. Inadaptation sociale et délinquance juvénile en Haute-Volta, préface de Jacqueline Ki-Zerbo. 1968, 204 p. 10 F.
10. Robert PAGEARD. Le droit privé des Mossi. Tradition et évolution. Tome 1. 1969, p. 1-216, figure. 10 F.
11. Robert PAGEARD. Le droit privé des Mossi. Tradition et évolution. Tome 2. 1969, p. 217-488. 10 F.
12. Michel IZARD. Introduction à l'histoire des royaumes mossi. Tome 1. 1970, p. 1-212, cartes et planches h.-t. 15 F.
13. Michel IZARD. Introduction à l'histoire des royaumes mossi. Tome 2. 1970, p. 213-434, carte et planches h.-t. 15 F.
14. Raymond DENIEL. Croyances religieuses et vie quotidienne. Islam et christianisme à Ouagadougou. 1970, 360 p., carte h.-t. 15 F.
15. Gérard REMY. Donsin. Les structures agraires d'un village mossi de la région de Nobéré (Cercle de Manga). 1972, 144 p., nombreuses cartes dans le texte et carte h.-t. 20 F.

à paraître

Jean-Louis TRIAUD. Les étapes de l'islamisation du Soudan nigérien.  
 Françoise IZARD et Michèle d'HUART. Bibliographie générale de la Haute-Volta 1926-1955.  
 André PROST. L'akurumfe, langue des Kurumba.  
 Capitaine LAMBERT. Le pays mossi et sa population. Etude historique, économique et géographique suivie d'un essai d'ethnographie comparée (1907).  
 Michel CARTRY. Recherches historiques sur les Gourmantché. Traditions historiques du Gobnangou.  
 Michel IZARD. Traditions historiques des villages du Yatenga, 2.  
 Annemarie SCHWEEGER-HEFEL et Wilhelm STAUDE. Vocabulaire kurumfé-français, suivi d'éléments de grammaire kurumfé.  
 Jean ROUCH et al. Babatu et les conquêtes zerma en pays gurunsi (1856-1900).

Les commandes doivent être adressées à Françoise IZARD, Laboratoire d'Anthropologie Sociale, Collège de France, 11 place Marcelin-Berthelot, 75005-Paris. Le montant du prix de vente est à verser après facturation au compte Recherches Voltaïques, n° 11 687, Banque Nationale de Paris, Agence Blanqui, 101 boulevard Auguste Blanqui, 75013-Paris.